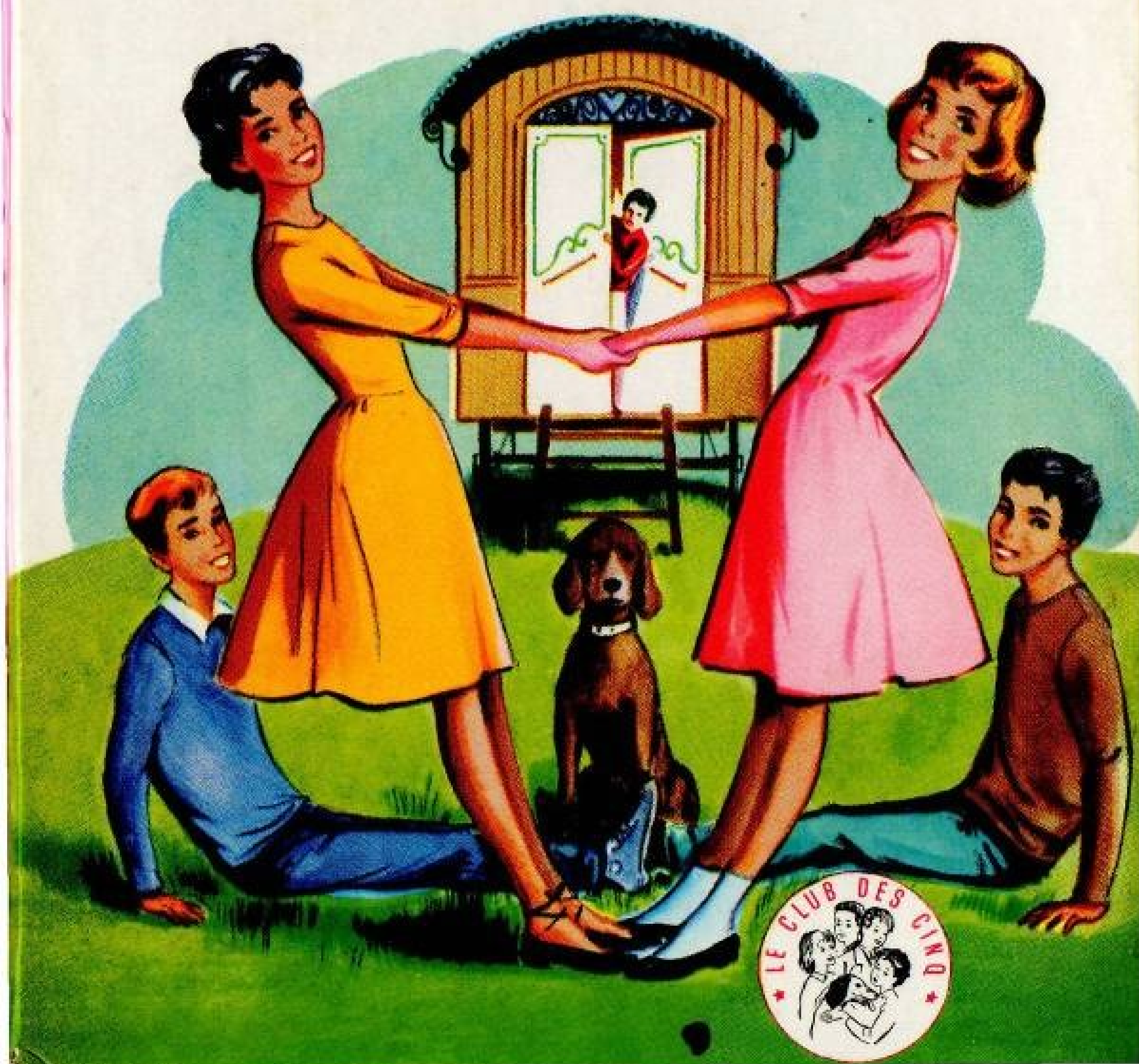
NOUVELLE BIBLIOTHÈQUE ROSE

LE CLUB DES CINQ EN ROULOTTE

PAR

ENID BLYTON



ENID BLYTON

LE CLUB DES CINQ EN ROULOTTE

ILLUSTRATIONS DE JEANNE HIVES



HACHETTE
68

DU MÊME AUTEUR
dans la Nouvelle Bibliothèque Rose

Série « Club des Cinq »

Le Club des Cinq
Le Club des Cinq contre-attaque
Le Club des Cinq en vacances
Le Club des Cinq joue et gagne
Le Club des Cinq va camper
Le Club des Cinq en randonnée
Le Club des Cinq au bord de la mer
Le Club des Cinq et les gitans
Le Club des Cinq en roulotte
La locomotive du Club des Cinq
Enlèvement au Club des Cinq
Le Club des Cinq et les papillons
Le Club des Cinq et le trésor de l'île
Le Club des Cinq et le coffre aux merveilles
La Boussole du Club des Cinq
Le Club des Cinq aux sports d'hiver
Le Club des Cinq et les saltimbanques
Le Club des Cinq et le vieux puits
Le Club des Cinq en embuscade
Le Club des Cinq se distingue
Le Club des Cinq en péril

Série « Clan des Sept »

Un exploit du Clan des Sept
Le carnaval du Clan des Sept
Le Clan des Sept à la rescousse
Le Clan des Sept et l'homme de paille
Le télescope du Clan des Sept
Le violon du Clan des Sept
L'avion du Clan des Sept
Surprise au Clan des Sept
Le cheval du Clan des Sept
Le Clan des Sept va au cirque
Le Clan des Sept à la Grange aux Loups
Bien joué, Clan des Sept!
Le Clan des Sept et les bonshommes de neige
La médaille du Clan des Sept
Le feu de joie du Clan des Sept

Série « Famille Tant-Mieux »

La famille Tant-Mieux
La famille Tant-Mieux en péniche
La famille Tant-Mieux en croisière
La famille Tant-Mieux à la campagne
La famille Tant-Mieux prend des vacances
La famille Tant-Mieux en Amérique

Série « Jojo Lapin »

Les aventures de Jojo Lapin
Jojo Lapin va à la pêche

Série « Mystère »

Le mystère du vieux manoir
Le mystère des gants verts
Le mystère du carillon
Le mystère de la Roche percée
Le mystère de l'île aux Mouettes
Le mystère de Monsieur Personne
Le mystère du nid d'aigle
Le mystère des voleurs volés
Le mystère de l'éléphant bleu
Le mystère du chien savant
Le mystère du chapeau pointu
Le mystère des singes verts
Le mystère du message secret
Le mystère des voisins terribles
Le mystère du flambeau d'argent
Le mystère de la péniche
Le mystère de la grotte aux Sirènes

Série « Oui-Oui »

Oui-Oui au pays des jouets
Oui-Oui et la voiture jaune
Oui-Oui chauffeur de taxi
Oui-Oui veut faire fortune
Bravo, Oui-Oui!
Oui-Oui va à l'école
Oui-Oui à la plage
Oui-Oui et le gendarme
Oui-Oui et la gomme magique
Oui-Oui champion
Oui-Oui et le Père Noël
Oui-Oui et le cerf-volant
Oui-Oui et le vélo-car
Oui-Oui et le chien qui saute
Oui-Oui part en voyage
Oui-Oui et le magicien
Une astuce de Oui-Oui
Oui-Oui marin
Oui-Oui et le lapinzé

Série « Belles Histoires »

Bonjour les amis!
Histoires des quatre saisons
Histoires de la lune bleue
Deux enfants dans un sapin
Histoires du coin du feu
Histoires de la vieille horloge
Histoires du bout du banc
Histoires du fauteuil à bascule
Fido, chien de berger

dans l'Idéal-Bibliothèque

Série « Six Cousins »

Les six cousins
Les six cousins en famille

Série « Deux Jumelles »

Deux jumelles en pension
Deux jumelles et trois camarades
Deux jumelles et une écuyère
Hourra pour les jumelles!
Claudine et les deux jumelles
Deux jumelles et deux somnambules

Série « Mystère »

Le mystère du golfe bleu
Le mystère de la cascade
Le mystère du vaisseau perdu
Le mystère de l'hélicoptère
Le mystère du Mondial-Circus
Le mystère du pavillon rose
Le mystère de la rivière noire
Le mystère du camp de vacances
Le mystère du chat siamois
Le mystère de la maison vide
Le mystère du sac magique
Le mystère du voleur invisible
Le mystère de la maison des bois
Le mystère du Chat Botté
Le mystère du camion fantôme
Le mystère du collier de perles
Le mystère de la fête foraine
Le mystère du caniche blanc
Le mystère des enveloppes mauves
Le mystère de la chaloupe verte
Le mystère de l'ennemi sans nom

LE CLUB DES CINQ
EN ROULOTTE

par Enid BLYTON

DEUX belles roulottes toutes pimpantes, dans un grand pré où fleurissent les primevères: c'est là que le club des Cinq va passer ses vacances.

François, Mick, Annie, Claude et Dagobert sont loin de prévoir, dans le calme des premiers jours, l'aventure extraordinaire qui va les bousculer et les entraîner dans son tourbillon.

Les membres du fameux club sont maintenant... six! Ils ont avec eux Jo, la petite gitane, grâce à qui ils vont devenir amis avec de pittoresques saltimbanques : Buffalo et son fouet, Carmen et sa marmite, Tony, Balthazar, et combien d'autres encore qui vont faire de cette aventure une histoire palpitante.



TABLE DES MATIERES



CHAPITRE PREMIER

Claude s'ennuie.

QUELLE MALCHANCE! s'écria Claude. Pourquoi ne me permet-on pas de partir comme les autres? Ils s'en vont pour quinze jours, et je suis obligée de rester ici!

— Sois raisonnable, Claude, dit sa mère. Tu pourras aller les rejoindre dès que ton rhume sera guéri.

— Je vais mieux, maintenant, dit Claude en fronçant les sourcils. Tu le sais bien, maman!

— En voilà assez, Claudine! dit son père en levant les yeux de son journal. Tu nous répètes la même chose depuis trois jours. Laisse-nous déjeuner en paix ! »

Claude ne répondait jamais lorsqu'on l'appelait Claudine, et, bien qu'elle eût voulu dire quelque chose, elle serra les lèvres et regarda ailleurs. Sa mère se mit à rire.

« Claude, ma chérie, 'ne fais pas cette tête-là ! Si tu as attrapé un rhume, tu ne peux t'en prendre qu'à toi-même : tu as voulu aller nager et rester longtemps dans l'eau, alors que le temps est encore très frais.

— J'aime l'eau froide, répliqua Claude, boudeuse.

—- Je t'ai déjà dit de te tenir tranquille! s'écria son père. Un mot de plus et tu passeras toutes tes vacances à la maison!

— Ouah! » fit Dagobert, sous la table. Il manifestait toujours sa désapprobation lorsque quelqu'un parlait durement à Claude.

« Toi, ne commence pas à discuter avec moi! » dit le père de Claude, poussant du pied Dagobert, et fronçant les sourcils exactement comme sa fille.

Allons, calmez-vous tous les deux, dit la maman en riant. Claude, ma chérie, prends patience. Je te laisserai rejoindre tes cousins dès que possible, peut-être demain, si tu es gentille, et si tu ne tousses pas trop aujourd'hui.

-— Oh! maman, pourquoi ne m'as-tu pas dit cela plus tôt? » s'exclama Claude, changeant d'expression. « Je n'ai pas toussé une seule fois cette nuit. Je vais tout à fait bien ce matin, et si je peux partir demain pour Château-Mauclerc, je te promets de ne pas tousser de la journée!

— Château-Mauclerc? Qu'est-ce donc que ce château-là? demanda son père. Je n'en ai jamais entendu parler!

— Oh ! Henri ! protesta la mère. Je t'ai raconté au moins trois fois qu'un camarade de lycée a prêté deux vieilles roulottes à François, Mick et Annie. Ces roulottes se trouvent dans un champ, près de Château-Mauclerc, qui est un village portant le nom d'une demeure seigneuriale en ruine, perchée sur une colline des environs....

— Ah bon! Ils ne vont pas demeurer dans un château, alors? dit le père de Claude. Tant mieux! Je ne voudrais pas que Claude revienne à la maison pleine d'arrogance et de prétention!

— Claude ne peut pas devenir arrogante et prétentieuse

dit sa femme. J'ai bien du mal à obtenir «d'elle qu'elle nettoie ses ongles et change de short de temps à autre. Claude et ses cousins ont envie de passer des vacances peu banales, une fois de plus!

— Et de vivre des aventures », ajouta Claude en souriant, car la pensée de rejoindre ses cousins le lendemain la mettait de très bonne humeur.

« Non. Tu n'auras pas cette fois d'aventures aussi extraordinaires que celles que tu as déjà connues, dit sa mère. C'est impossible, dans un village aussi calme que Château-Mauclerc.

— Avec Claude, on ne sait jamais, dit son père. Dès qu'elle flaire l'aventure, elle court après. Je n'ai jamais rencontré personne qui soit comme elle. Heureusement que nous n'avons qu'un enfant ! Je ne crois pas que je pourrais soutenir la lutte contre deux ou trois Claude !

— II y a beaucoup de jeunes qui sont comme notre fille, objecta sa femme. François et Mick, par exemple, toujours à la recherche de quelque étrange nouveauté, avec Annie qui suit le mouvement, tout en aspirant à une vie calme.,..

— Bon, nous avons assez discuté là-dessus.», dit Je père de Claude, -en repoussant brusquement sa chaise et donnant sans le vouloir un coup de pied à Dagobert, qui protesta dans sou langage.

« Ce chien est stupide! Il se couche sous la table à chaque repas et se figure que je peux me souvenir qu'il est là! Je vais travailler. »

II sortit, La porte de la salle à manger claqua. Puis la. .porte du bureau. Un fauteuil malmené gémit lamentablement. Enfin, ce fut le silence.

« Maintenant, voilà ton père enseveli dans ses papiers jusqu'à midi, fit remarquer la mère de Claude. Quand je pense que, trois, fois au moins, je lui ai parlé du séjour de tes cousins à Château-Mauclerc! » Elle soupira, puis, examinant sa fille, poursuivit : « Oui, vraiment, tu semblés mieux. Je crois que tu seras en état de partir demain. Tu peux commencer à préparer tes affaires.

— Merci, maman, dit Claude en l'embrassant. De toute façon, papa sera bien content de me voir quitter la maison pendant ces vacances de Pâques. Je suis trop bruyante pour lui!

— Vous vous ressemblez, dit la mère en se remémorant les portes claquées et autres manifestations tapageuses. Vous êtes souvent insupportables, mais je ne pourrais me passer de vous. Oh! Dagobert, tu es encore sous la table? Pourquoi laisser ta queue traîner ainsi? J'ai dû te faire mal, mon pauvre chien!

— Il ne t'en voudra pas, maman, dit Claude,

généreusement. Je m'en vais préparer ma valise tout de suite. Comment irai-je à Château-Mauclerc? Par le train?

— Oui. Je me suis déjà renseignée pour toi. Il y a un train à dix heures quarante. Tu changeras à Quimper, et tu prendras la correspondance pour Château-Mauclerc. Si tu envoies maintenant une carte à François, il la recevra demain matin et viendra te chercher à la gare.

— Je vais l'écrire ' immédiatement, dit Claude joyeusement. Oh! maman, je craignais tant de ne pouvoir passer mes vacances avec mes cousins»! Je ne me baignerai plus jamais par un temps aussi froid!

— Tu dis cela tous les ans, fit observer la mère en souriant. Tu n'as pas beaucoup de mémoire, Claude!

— Viens, Dagobert! » appela Claude, et tous deux sortirent en trombe de la pièce. La porte claqua si fort derrière eux que la maison en trembla.

Aussitôt» la porte du bureau s'ouvrit et une voix furieuse s'éleva :

« Qui se permet de claquer les portes quand je travaille? Il n'y a donc personne ici qui sache fer-, «ter une porte doucement? »

Claude souriait en montant l'escalier quatre à

quatre. Son père n'entendait jamais que les portes claquées par les autres. Elle se mit à chercher fiévreusement une carte postale dans son tiroir. Si François la recevait à temps, ses trois cousins viendraient la chercher à la gare, ce serait si gentil!

« Nous partons demain », dit-elle à Dagobert, qui-la regarda en remuant la queue « Oui, tu viens aussi, bien sûr. Ainsi, les Cinq seront à nouveau réunis. Le Club des Cinq» Tu es content, n'est-ce pas, Dago? Moi aussi! »

Elle écrivit sa carte en toute hâte, et courut à la poste. La porte d'entrée claqua derrière elle, ce qui fit à nouveau sursauter son père. C'était an savant qui aimait passionnément son travail, un homme courageux et bon, mais peu patient, coléreux et extrêmement distrait. Il eût préféré que sa fille, au lieu de lui ressembler» fût douée et • tranquille comme sa nièce Annie.

Claude glissa sa carte dans la boîte aux lettres. Elle avait écrit :

Rhume guéri. Arrivons demain, &ers midi. Soyez à la gare pour nous accueillir, Dagobert et moi. Nous sommes en pleine forme!

Claude

De retour chez elle, Claude vida ses tiroirs et commença de trier les vêtements qu'elle désirait emporter. Sa mère vint l'aider. Toutes deux avaient beaucoup de niai à se mettre d'accord lorsqu'il s'agissait de faire une valise : Claude ne voulait prendre que fort peu de choses, et aucun vêtement chaud, alors que sa mère avait des idées diamétralement opposées.

Claude refusa, comme d'habitude, d'emporter une robe.

« Je me demande si, en grandissant, tu continueras de t'habiller et de te conduire comme un garçon! dit sa mère exaspérée. C'est bon, emporte ces vilains Shorts et ce pull-over bleu marine, mais tu vas y joindre ces vestes chaudes et une couverture de laine, comme te le conseille François. Les roulottes ne sont guère confortables, à ce qu'il paraît.

— Je me demande à quoi elles ressemblent, dit Claude, en fourrant les vestes dans sa valise. François dit qu'elles sont d'un modèle ancien. Peut--être rappellent-elles celles des bohémiens?

— Tu le verras demain, dit sa mère. Oh ! Claude, voilà que tu recommences à tousser!

— C'est à cause de la poussière », dit Claude en devenant rouge et eh résistant désespérément aux

chatouillements qu'elle ressentait dans la gorge. Elle "avala vite un verre d'eau. Il ne fallait pas que sa mère changeât d'avis, et résolût de la garder près d'elle! -

Elle "s'alarmait à tort, car sa mère la trouvait, réellement mieux. Claude venait de passer quelques jours au lit, se montrant d'humeur exécrable et fort difficile à soigner. Depuis la veille, son état s'était nettement amélioré. Sa mère pensait :

« Un petit séjour à Château-Mauclerc lui fera du bien. L'air est si pur là-bas! Et puis, elle a besoin de compagnie. »

Ce soir-là, Claude fut gaie comme un pinson. Plus qu'une nuit, et elle allait revoir ses cousins, et passer avec eux une dizaine de jours en roulotte! Pour peu que le soleil daignât se montrer, comme ils pourraient s'amuser!

Soudain, le téléphone sonna. La mère de Claude décrocha l'appareil.

« Allô! dit-elle. C'est toi, François? »

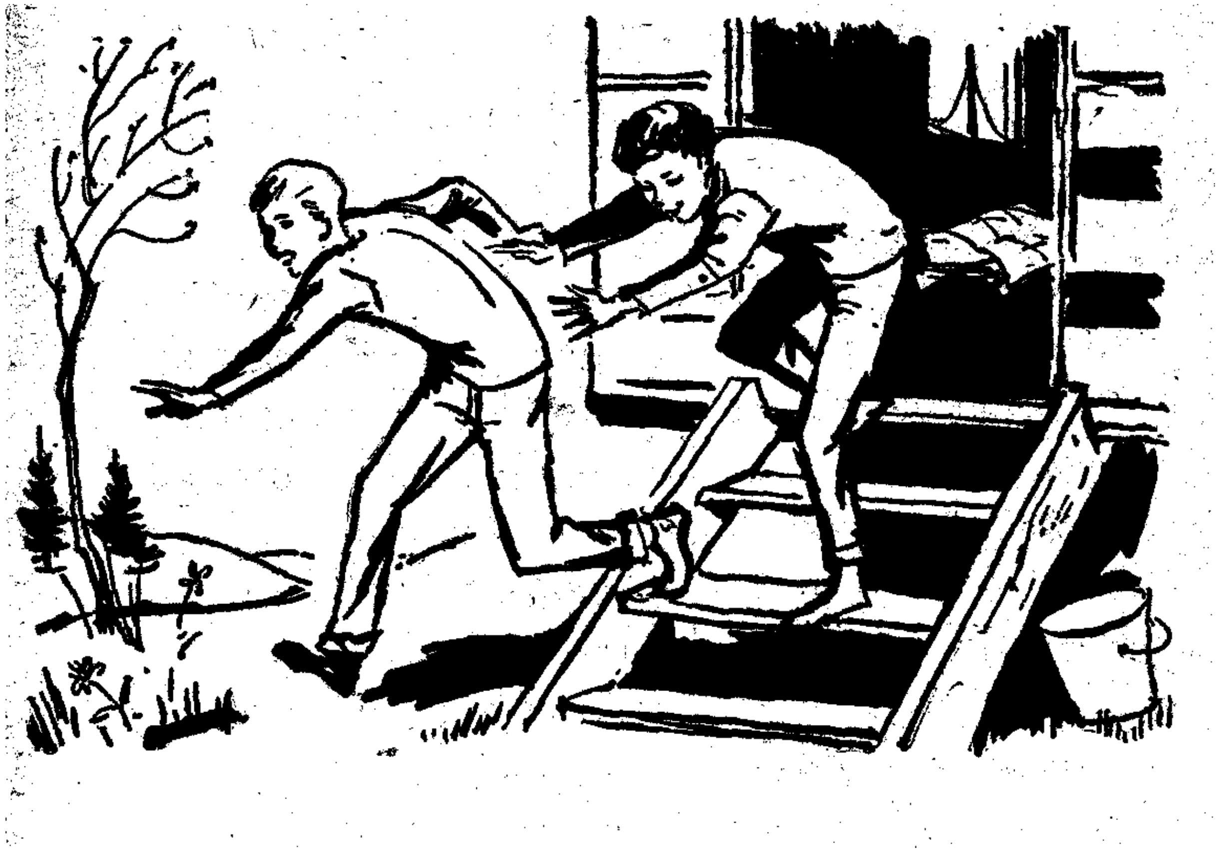
Claude se précipita dans l'entrée. S’il était arrivé quelque chose de grave! Si François lui téléphonait de ne pas venir! Elle écouta, le souffle coupé.

« Que dis-tu, François? Je ne comprends pas.... Mais oui, ton oncle va bien. Non, il n'a pas disparu. François, que racontes-tu là? »

Claude s'impatientait. Enfin, sa 'mère raccrocha l'appareil et lui dit :

« Ne t'agite pas ainsi. Tout va bien, tu peux partir demain. .François a téléphoné pour s'assurer que; ton père n'est pas l'un des savants qui sont brusquement disparu avec des documents importants. Il y a dans les journaux du soir un article concernant deux savants dont on a perdu la trace. Et le gentil François voulait savoir si ton père était bien en sécurité ici! — Gomment François imagine-t-il que papa pourrait disparaître ainsi? Il s'agit sans doute de deux savants qui vont vendre des secrets à l'étranger comme cela s'est déjà produit une fois. A quoi pense François? »





CHAPITRE II

De nouveau réunis.

LE LENDEMAIN MATIN, sur une verte colline tout humide de rosée, deux garçons sortirent de leur roulotte; ils dévalèrent les marches et, riant et se bousculant, allèrent frapper à la porte de la roulotte voisine.

« Annie! Es-tu réveillée? Il fait un temps splendide!

— II y a longtemps que je suis levée! répondit-elle. Entrez donc. Je prépare le petit déjeuner, »

François et Mick poussèrent la porte peinte en bleu. Annie était debout devant un petit poêle, au fond de la roulotte. Une bonne odeur de chocolat se répandait dans l'étroit logis.

« Le facteur vient d'apporter une lettre de Claude, dit François. Enfin, elle arrive ce matin avec Dagobert. Tous deux sont en pleine forme!

— Nous irons tous la chercher, décida Annie, en sautant de joie.

— Elle n'aura pas perdu trop de temps, dit Mick. Nous ne sommes ici que depuis trois jours. Prenons donc le petit déjeuner sur les marches de ta roulotte, Annie, le soleil est chaud déjà! »

Tout le monde fut d'accord pour boire le chocolat et manger les tartines beurrées, sur le seuil. L'air était tiède, et François retira sa veste.

Les deux roulottes étaient installées dans un champ, sur le plateau de la colline. Elles étaient abritées du vent par .une haie, au pied de laquelle poussaient des primevères et toutes sortes de fleurettes qui semblaient tendre leur corolle vers le soleil.

Non loin de là, il y avait trois autres caravanes, mais très modernes. Les enfants n'avaient

pas encore eu l'occasion de faire connaissance avec leurs habitants.

Tout en déjeunant, ils regardaient l'autre colline qui s'élevait en face d'eux, couronnée d'un vieux château en ruine, dont les épaisses murailles défiaient les tempêtes qui soufflaient souvent sur la région. Ce château avait quatre tours. Trois d'entre elles étaient fortement endommagées, mais la quatrième semblait presque intacte. Point de fenêtres, mais des meurtrières, d'où les archers lançaient autrefois leurs flèches.

Pour aller au château, il fallait prendre un sentier escarpé qui conduisait au pied de l'énorme porte fortifiée, construite en gros blocs de pierre blanche. Cette entrée était maintenant condamnée, et les visiteurs devaient passer par une porte étroite qui donnait accès à l'une des tours. Le château était entouré d'une haute muraille, encore .debout après tant d'années, mais quelque peu ébréchée; des pierres qui avaient dévalé la colline étaient à demi enterrées dans l'herbe. De toute évidence, c'étaient là les restes d'un magnifique château, construit sur une hauteur par mesure de sécurité. De cet endroit, les sentinelles postées dans une tour ou même sur les remparts surveillaient tout le pays à des kilomètres à la ronde.

L'ennemi ne pouvait approcher sans être vu de très loin, ce qui donnait le temps au seigneur du lieu de fermer la .porte fortifiée, d'envoyer des soldats sur les remparts et de se préparer à soutenir un long siège s'il le fallait.

Après le déjeuner, les trois enfants restèrent assis sur les marches, se chauffant au soleil. Ils regardaient le vieux château en ruine, et observaient de gros oiseaux qui planaient au-dessus.

« II y a des centaines de choucas là-bas, dît Mick. Je voudrais avoir des jumelles pour mieux les observer. La façon dont ils tournent tous en rond sans jamais se heurter m'amuse prodigieusement.

— On dirait dès corbeaux, dit Annie.

— Les choucas sont de la même famille que les corneilles et les corbeaux, dit Mick, mais cette espèce se plaît sur les hauts clochers et les ruines.

— Crois-tu qu'ils fassent leurs nids dans ce château? demanda Annie.

— Oui, ils amassent des brindilles au sommet des tours, dit Mick, et ils font leurs nids dessus.

-—Il faudra qu'un jour nous allions voir cela avec Claude, dit Annie. Il en coûte seulement cinquante centimes pour visiter ce monument historique.



J'aime les vieux châteaux, moi. Les choses anciennes m'attirent.

— Moi aussi, dit François. J'espère que Claude aura la bonne idée d'apporter les jumelles qu'elle a reçues comme cadeau d'anniversaire. Elles nous seraient utiles lors de notre visite du château, pour admirer l'immense point de vue.

— Je vais laver la vaisselle, dit Annie en se levant. Il faut aussi mettre de l'ordre dans les roulottes avant l'arrivée de Claude.

— Crois-tu vraiment que Claude remarquera que tu as fait le ménage? demanda Mick. Tu perds ton temps, Annie! »

Mais Annie aimait à s'occuper des deux roulottes. Elle en avait pris l'habitude, et voulait les montrer à Claude aussi belles que possible.   ,

Elle alla jusqu'à la haie et cueillit un gros bouquet de primevères. Quand elle fut de retour, elle le divisa en deux, en mit la moitié dans un petit vase bleu, disposant harmonieusement les feuilles tout autour, et plaça le reste des fleurs dans un autre vase. Puis elle se mit à balayer et à essuyer **le** modeste mobilier. Elle *se* demanda si elle allait envoyer Mick jusqu'au ruisseau pour laver les tasses du déjeuner, et décida de le faire elle-même. Mick était maladroit, et les ustensiles de ménage appartenaient au propriétaire des roulottes.

"Vers onze heures et demie, tout reluisait. Les draps et les couvertures destinés à Claude étaient poses sur une tablette, au-dessus d'un lit pliant qui, dans la journée, était relevé contre la paroi, pour faire de la place. Annie avait un lit identique de l'autre côté.

Tout en s'activant, la fillette se mit à parler à haute voix :

« Voilà le genre de vacances que j'aime! Une toute petite maison, des champs et des collines autour, des repas que nous composons à notre fantaisie... et pas trop d'aventures !

— Tu parles toute seule, maintenant, Annie? demanda Mick ironiquement en passant le nez à la fenêtre. Ai-je bien entendu le mot «aventures » ? En souhaites-tu déjà?

— Ah non! dit Annie. C'est la dernière chose que je demande, et la dernière chose d'ailleurs qui puisse nous arriver, à ce qu'il semble, dans ce coin tranquille!

— On ne peut jamais savoir, répliqua Mick en souriant. Es-tu prête à venir avec nous chercher Claude à la gare? Il est l'heure de partir. »

Annie ferma sa porte à clef et rejoignit Mick et François. Tous trois descendirent la côte. Le vieux château, qui leur faisait face sur l'autre colline, semblait s'élever de plus en plus haut, au fur et à mesure qu'ils approchaient du village.

« Quelle joie de revoir Dagobert! dit Annie. Et je serai si contente de partager ma roulotte avec Claude! Je ne peux pas dire que cela m'ennuie d'être seule la nuit, mais je préfère tout de même avoir Claude avec moi, et aussi Dagobert, qui pousse des grognements si comiques dans son sommeil !

— Dans notre roulotte, c'est Mick qui donne chaque nuit un concert de grognements, ronflements et gémissements variés, mais moi, je ne

trouve pas ça drôle du tout! dit François. A quoi peux-tu bien rêver, Mick? Je me demande s'il y a en France quelqu'un qui a plus de cauchemars que toi!

-— Moi, je ronfle et je grogne la nuit? Par exemple! protesta Mick, indigné. Si tu pouvais t'entendre! C'est toi qui..,,

—- Regardez! Je crois bien que c'est le train qui débouche tout là-bas, au tournant, dit Annie. Courons! » '

Ils prirent leurs jambes à leur cou, et arrivèrent à la gare en même temps que le train. Une tête bouclée parut dans l'encadrement d'une portière, puis une autre tête brune se plaça juste en dessous.

« Claude et Dagobert! s'exclama Annie.

—Bonjour! cria Claude.

— Ouah ! » fit Dagobert. D'un bond, il fut .sur Mick. Claude sauta sur le quai, les yeux brillants de joie. Elle embrassa Annie et gratifia François et Mick d'une bonne bourrade chacun.

« Enfin, me voilà parmi vous! dit-elle. Je ne pouvais supporter la pensée que vous campiez sans moi. Ce que j'ai fait enrager" ma pauvre maman!

— Je m'en doute, dit François eu la prenant par le bras. Donne-moi ta valise. Nom allons manger

des glaces au village pour fêter ton arrivée. Il y a une boutique qui en vend de délicieuses!

— Chic! dit Claude. Regarde, Dagobert a compris ce que tu disais. Il se lèche déjà les babines.... Dagobert, es-tu content de nous voir tous réunis de nouveau?

— Wouf ! répondit Dagobert en léchant la main d'Annie pour la vingtième fois.

— Je devrais penser à apporter une serviette de toilette quand je retrouve Dagobert après une absence, dit Annie. Oh! non» assez, Dagobert! Va donc voir François!

— Regardez, Claude a apporté ses jumelles », dit Mick en désignant l'étui de cuir brun que Claude portait en bandoulière, et dont la forme révélait le contenu. « Quelle chance ! Nous pourrons observer le vol des choucas, les hérons dans le marais, et une foule de choses intéressantes....

— J'étais sûre qu'elles nous seraient utiles, dit Claude. Dis-moi, où est donc ce marchand de glaces?

— Nous y arrivons, dit François. Et je te conseille d'essayer ses différents parfums; pour ma part, je commencerai par la vanille, ensuite je prendrai la framboise, et je terminerai par le chocolat. Qu'en dis-tu?

— Tu as de bonnes idées! répondit Claude. Mais si nous mangeons des glaces à une telle cadence, j'espère que tu seras assez riche pour payer, car maman ne m'a pas donné une grosse somme! »

Ils s'assirent et commandèrent des glaces. Le marchand se montra aimable avec ces bons clients.

« Le temps est magnifique, dit-il. C'est une chance pour les campeurs. Y a-t-il beaucoup de monde là-haut?

— Non, pas beaucoup, dit François en entamant sa glace avec un plaisir évident.

— Sans doute aurez-vous bientôt une nombreuse compagnie, poursuivit le commerçant. J'ai entendu dire que des saltimbanques allaient venir, et, généralement, ils s'installent dans le champ où vous êtes.

— Quelle chance! s'écria Mick. Nous allons bien nous amuser! » "



CHAPITRE III

Une agréable matinée.

« Y AURA-T-IL une fête dans le pays? demanda Claude. Quelle sorte de fête? Un cirque?

— Non. Seulement une petite représentation, dit le marchand. On annonce un avaleur de feu, ce qui attirera du monde. Pour ma part je ne comprends pas

— Qu'y aura-t-il d'autre? demanda Annie, qui n'avait aucune envie de voir quelqu'un avaler du feu.

— Un athlète capable de se libérer en deux minutes des liens les plus solides, dit le marchand.

Et puis aussi l'homme-caoutchouc, appelé ainsi parce qu'il peut se plier dans tous les sens et passer par des tuyaux et par d'étroites fentes!

— Ce serait un fameux cambrioleur, s'il le voulait, dit Claude. J'aimerais être comme l'homme-caoutchouc! Est-ce qu'il rebondit quand il tombe par terre? »

Tous se mirent à rire.

« Quoi d'autre encore? demanda Annie. Cela promet d'être intéressant.

— Il y aura un charmeur de serpents, dit le marchand avec une grimace de répulsion. Oui, des serpents, vous imaginez?

— J'espère qu'ils ne sont pas venimeux, dit Mick. Ce serait horrible d'avoir près de nous une roulotte autour de laquelle se promèneraient des cobras et des serpents à sonnettes!

— Dans ce cas, dit Annie, je retournerais tout de suite à la maison. »

Un client entra dans la boutique et. le .marchand interrompit son bavardage pour s'occuper de lui.

Les enfants étaient ravis à la pensée d'avoir des saltimbanques pour voisins.

« Un avaleur de feu! dit Mick. Il y a longtemps que j'ai envie d'en voir un. Je parie que son "numéro est traqué. Autrement, il se brûlerait la bouche et la gorge!

— Avez-vous terminé? * demanda François en sortant de l'argent de sa poche. « Si oui, nous allons conduire Claude à nos roulottes. Tu verras, ajouta-t-il en se tournant vers sa cousine, elles ne sont pas du tout modernes, on dirait de vieilles roulottes de romanichels. Mais elles te plairont, car elles sont gaies et pittoresques.

— Qui vous les a prêtées? demanda Claude lorsqu'ils sortirent de la boutique. Un camarade de lycée, je crois?

— Oui. Il va toujours camper av«c sa famille dans ces roulottes, pendant les vacances de Pâques et tes grandes vacances, dit François. Mais, cette année, ils ont décidé de faire un voyage en Angler terre et, plutôt que d« les laisser vides, ils ont préféré les prêter. Mous sommes les heureux bénéficiaires d*e* ce geste généreux! »

Ils montèrent le chemin. Claude regarda longuement le château vétusté qui resplendissait au soleil, sur l'autre colline.

« Le château de Mauclerc! dit-elle pensivement. Vieux de plusieurs siècles.... Il me plaît. Je voudrais connaître tout ce qui s'est passé dans ses murs au cours des âges. Irons-nous l'explorer?

— Certainement. Il n'en coûtera que cinquante centimes par personne, dit Mick. Nous en aurons pour notre argent. Je me demande s'il y a des cachots bien sombres, humides et lugubres !»

Ils montèrent la colline verdoyante jusqu'au champ où se trouvaient leurs roulottes. Claude poussa de joyeuses exclamations :

« Formidable! Qu'elles sont amusantes! On dirait vraiment des roulottes de bohémiens, en plus propre et plus gai, bien sûr!

— La roulotte rouge à bande jaune est celle des garçons, expliqua Mick. La roulotte bleue à bande noire, celle des filles.

— Ouah! protesta Dagobert.

— Excuse-moi, Dagobert c'est la tienne aussi», s'empressa d'ajouter Mick.

Les enfants s'étonnaient souvent de constater que Dagobert aboyait à propos, comme pour prendre part à la conversation. Ils se demandaient avec un peu d'inquiétude si ce chien comprenait vraiment tout ce qu'ils disaient. Claude, pour sa part, n'en doutait pas.

Les roulottes étaient assez bien conçues. De chaque côté s'ouvrait une fenêtre avec de coquets rideaux. Devant, une porte, avec des marches d'accès. Ces étranges voitures étaient perchées sur de grandes roues.

« Ce sont effectivement de vieilles roulottes de bohémiens qui ont été nettoyées et repeintes, dit François. Entre, tu verras qu'elles sont très confortables à l'intérieur. Nous avons des lits qui se replient contré la cloison dans la journée pour laisser une place suffisante, un petit lavabo - auquel nous préférons souvent, pour la toilette, la source qui coule dans le pré, afin d'éviter l'ennuyeuse corvée d'eau - le nécessaire pour faire la cuisine, un buffet et des étagères, et même de vieux tapis sur le sol, pour protéger des courants d'air!

— On dirait que tu fais l'article pour essayer d«-me les vendre, dit Claude en riant. Ne te fatigue pas tant. Elles me plaisent beaucoup, et je les trouve bien plus drôles que les belles caravanes qui sont là-bas!

— Celles-là sont plus spacieuses, dit François, mais c'est sans importance pour nous, car nous vivrons dehors la plupart du temps.

— Allumerons-nous un feu de camp? demanda Claude, les yeux brillants. Oh! François, faisons



un grand feu de camp ce soir, et nous nous assoirons autour dans l'obscurité!

— Il attirera les moustiques et les chauves-souris, dit Mick, mais tant pis! Puisque tu y tiens, nous ferons un feu de camp !»

Claude était ravie d'être là, en compagnie de ses trois cousins et de Dagobert, pour .le reste des vacances. Elle déplia et replia le lit qui lui était destiné. Elle ouvrit le buffet, examina tout. Puis elle alla voir la roulotte des garçons.

« Comme elle est bien tenue! .dit-elle, surprise. Je savais que la roulotte d'Annie serait impeccable, niais je constate que la vôtre est aussi reluisante.

J'espère que vous n'êtes pas tous devenus des modèles d'ordre et de soin, car moi, je n'ai pas changé"!

— Ne t'inquiète pas, dit Mick en souriant. Si tout est propre chez nous, c'est l'œuvré d'Annie* Tu sais comme elle aime ranger astiquer. Grâce à elle, nous n'avons pas de soucis domestiques !

— Claude m'aidera, dit Annie, fermement Je ne demande pas aux garçons de s'occuper du ménage et de la cuisine, mais Claude doit le faire parce qu'elle est une fille.

— Si seulement j'étais un garçon! soupira Claude. D'accord, Annie, je t'aiderai — de temps en temps. Ces lits sont sans doute très pratiques, mais ils sont étroits. Le pauvre Dagobert n'aura guère de place à mes pieds !

— Pourquoi ne coucherait-il pas sur le tapis? demanda Annie.

— Ouah! fit Dagobert, visiblement mécontent.

— Tu entends? Il dit qu'il n'en est pas question! 11 dort toujours sur mon lit. »

Ils sortirent. Il faisait vraiment un temps délicieux. Les primevères s'ouvraient au soleil et un merle, perché sur une branche d'aubépine, lançait un chant flûte.

« Quelqu'un a-t-il acheté un journal au village?

demanda Mick. Toi, François? Bon. Jetons un coup d'œil sur les prévisions météorologiques. Si elles sont bonnes, nous pourrons partir pour une longue randonnée cet après-midi. La mer n'est pas loin d'ici. »

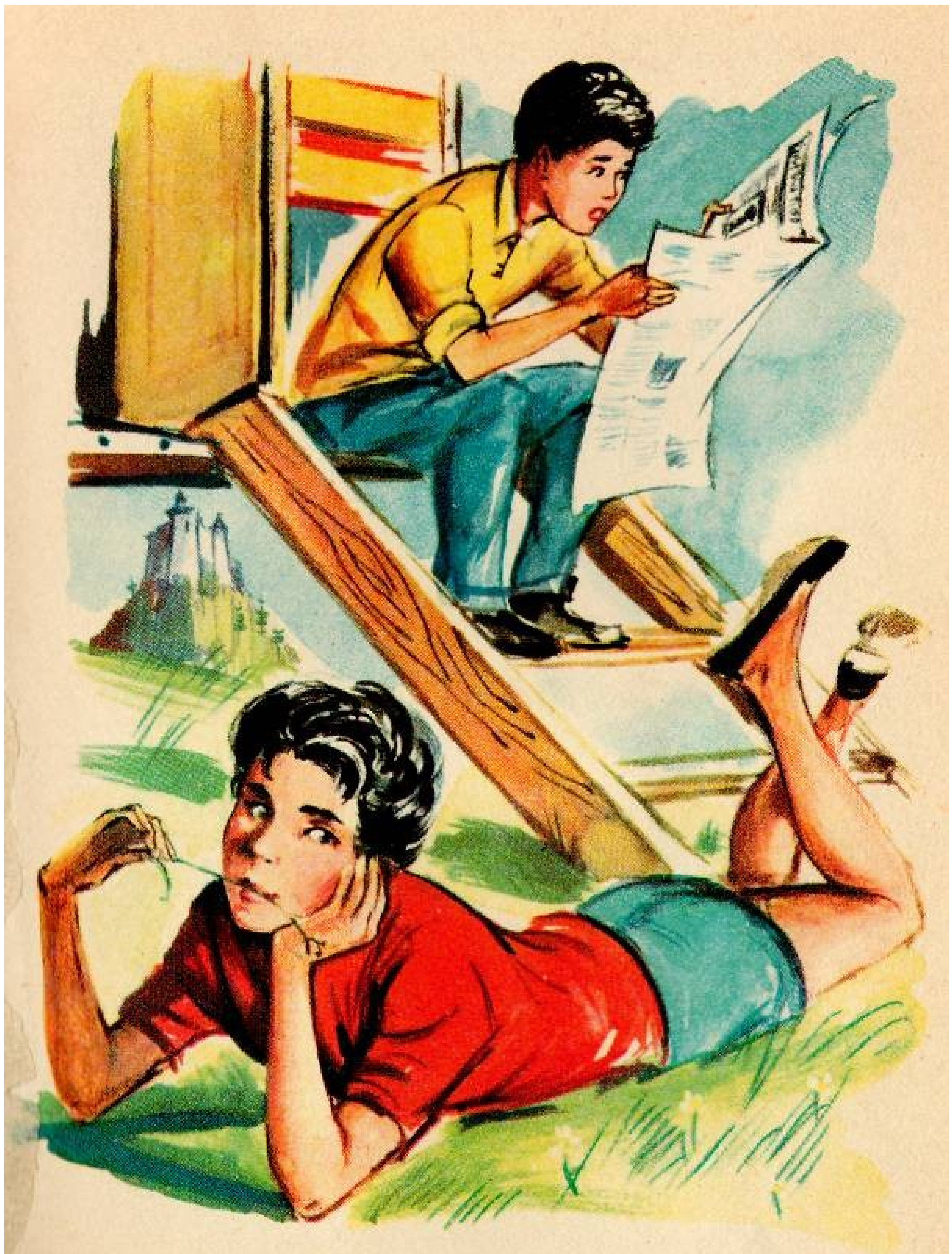
François donna le journal à Mick, qui s'installa sur les marches de sa roulotte pour le lire. Un titre en caractères énormes attira son attention. Il s'écria:

« II est à nouveau question des deux savants qui ont disparu, François!

— Ah! dit Claude, se souvenant du coup de téléphone de la veille. François, qu'est-ce qui t'a fait penser que mon père pouvait être l'un des savants en question? Le crois-tu capable de trahir son pays et de porter ses secrets ailleurs?

— Que vas-tu chercher là? protesta François avec force. Une telle monstruosité ne m'est pas venue à l'idée! Oncle Henri est au-dessus de ce genre de soupçon. Le journal d'hier annonçait simplement que deux de nos plus grands savants avaient disparu, et j'ai pensé que, sans doute, il s'agissait d'un enlèvement. Comme oncle Henri est vraiment très connu, j'ai préféré téléphoner pour m'assurer qu'il n'était pas en cause.

— Ah bon! dit Claude. Maman n'avait pas lu



Un titre en caractères énormes attira son attention.

le journal, elle ignorait tout de cet événement, et elle a été très étonnée d'entendre demander si papa avait disparu, d'autant plus qu'à ce moment-là il était en train de faire dans son bureau un tapage infernal, en recherchant un objet perdu !

— ... Sur lequel il était probablement assis, comme d'habitude, dit Mick, ironiquement. Mais, d'après l'article d'aujourd'hui, il ne semble pas que les deux hommes aient été enlevés, on croit plutôt qu'ils sont partis en emportant avec eux d'importants dossiers ! Quel scandale ! »

II lut à haute voix un passage du journal :

« Marcel Dumontier et Antoine Tessier ont disparu depuis quarante-huit heures. Es s'étaient réunis dans la maison d'un ami commun pour discuter de certaines questions relatives à leurs recherches. Ensuite, ils sont partis tous deux pour prendre le métro. Depuis, personne ne les a revus.

Pourtant, il est prouvé que Marcel Dumoutier « possédait un passeport en règle et avait pris un « billet pour Londres, au guichet d'une compagnie « aérienne. Son arrivée n'a pas été signalée. »

« Tu vois, j'avais raison ! s'écria Claude. Ils se

sont enfuis pour vendre leurs secrets à un autre pays. Comment laisse-t-on faire de telles ignominies?

— Oncle Henri doit être furieux, dit François. N'a-t-il pas travaillé avec Dumoutier un certain temps?

— Je crois que oui, dit Claude. Je suis bien contente de ne pas être à la maison en ce moment. Papa doit être d'humeur massacrante. Je l'imagine en train de répéter sans cesse à ma pauvre maman ce qu'il pense des savants qui deviennent des traîtres!

— On ne peut l'en blâmer, dit François. Trahir sa patrie — c'est une chose que je ne peux comprendre. J'en suis tout bouleversé, et vous aussi.

"Pour nous remettre, pensons au déjeuner. Qu'as-tu prévu, Annie?

— Des saucisses, des pommes de terre, du fromage et une crème à la vanille qui est déjà au frais, répondit Annie.

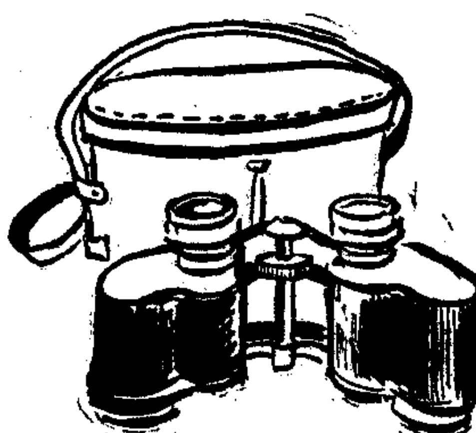
— Je me charge de cuire les saucisses, dit Mick. Je vais allumer le feu dehors. Où est la poêle à frire?

— Combien de saucisses aurons-nous chacun? demanda Claude. Je meurs de faim!

— Il y en a douze en tout, répondit Annie en les

remettant à Mick. Cela fait donc trois par personne. Pour Dagobert, j'ai un os magnifique! François, il faudrait aller chercher de l'eau. Claude, veux-tu partager avec moi la corvée d'épluchage des pommes de terre?

— Oui, capitaine, dit Claude. Ah! Que c'est agréable de se retrouver une fois de plus! Nous avons tout pour être heureux : bonne nourriture, bonne compagnie — et de la joie ! Vive le Club des Cinq! »





CHAPITRE IV

Les saltimbanques arrivent.

LE PREMIER JOUR qui vit les Cinq à nouveau réunis se passa fort agréablement. Ils se sentirent pleins d'entrain, particulièrement Claude, qui s'était bien ennuyée chez elle. Dagobert se montra dynamique et enthousiaste. Il fit la chasse aux lapins, courant en tous sens à travers champs, montant et descendant la colline, jusqu'à épuisement.

II reparut vers les quatre heures et se laissa tomber aux pieds des enfants, la langue pendante^ soufflant comme une locomotive.

« J'ai chaud rien qu'à te regarder, dit Annie en le repoussant. Voyez, il est tout fumant ! Un de ces jours, Dagobert, tu vas exploser! »

Ils allèrent faire une promenade, mais n'atteignirent pas la mer. Ils l'aperçurent de loin, d'une hauteur. Elle avait ce bleu intense des jours exceptionnellement beaux. De petits yachts aux voiles blanches évoquaient, à cette distance, des cygnes battant des ailes.

Ils goûtèrent dans une ferme, sous le regard curieux des deux enfants de la maison.

« Voulez-vous emporter quelques pots de la confiture que je fais moi-même avec les fruits de mon verger? » demanda l'aimable fermière aux joues rouges et rebondies, quand ils payèrent leur goûter.

« Oh ! oui, volontiers ! dit Mick ! Pouvez-vous nous vendre aussi un morceau de ce gros gâteau? Nous campons sur une colline, près de Château-Mauclerc. Le ravitaillement n'est pas très facile.

— Je veux bien vous céder un gâteau entier si cela vous convient, dit la fermière. J'en ai fait plusieurs hier.

Désirez-vous du jambon? J'ai aussi d'excellents cornichons pour l'accompagner. »

C'était merveilleux! Ils achetèrent tout ce que proposait l'obligeante fermière, pour un prix modique, et emportèrent leurs provisions, ravis de l'aubaine.

Mick souleva le couvercle des cornichons, auxquels se mêlaient de petits oignons, et respira leur odeur.

« C'est plus agréable que n'importe quel parfum! déclarât-il. N'est-ce pas ton avis, Claude?»

Chacun des enfants apprécia les effluves en connaisseur, et s'attribua un cornichon. Dagobert prit un air dégoûté. Mick rajusta le couvercle, et la petite troupe se remit en route.

Quand ils furent en vue du terrain de camping, le soleil était bas à l'horizon. L'étoile du Berger brillait déjà d'un vif éclat. Tout à coup, François s'arrêta net.

« Regardez, dit-il. Il y a deux nouvelles roulottes, qui ressemblent quelque peu aux nôtres. Je me demande si elles appartiennent aux saltimbanques qu'on nous a annoncés....

— En voilà une autre qui arrive, dit Mick.

— Nous allons avoir des voisins intéressants!» dit Annie, toute joyeuse. En arrivant près de leurs

propres roulottes, les enfants jetèrent un coup d'œil curieux à celle qui venait de s'installer près d'eux. Elle était jaune, à bandes noires, et avait grand besoin d'être repeinte. Les portes et les fenêtres en étaient fermées.

« II y a une grande caisse dessous, dit François. Que peut-elle contenir? »

La caisse était longue, large et plate. Sur les côtés, il y avait des trous ronds, percés à intervalles réguliers. Claude s'approcha et se pencha sur la caisse, se demandant si ce qu'il y avait dedans était vivant ou non.

Dagobert la suivit, et flaira par les trous. Aussitôt, il se rejeta en arrière et se mit à aboyer rageusement. Claude le saisit par le collier, voulut l'écarter et le faire taire, mais il refusa d'obéir.

On entendit un bruit qui venait de l'intérieur de la caisse, une sorte de frôlement, de glissement, qui fit aboyer Dagobert encore plus fort.

« Tais-toi, Dago, tais-toi! dit Claude tirant toujours le chien par son collier. François, viens m'aider. Il y a quelque chose dans cette caisse que Dagobert n'a encore jamais rencontré, et qui l'intrigue et l'effraie à la fois ! »

De l'autre bout du champ, une voix furieuse s'éleva soudain.

« Hé! vous là-bas! Eloignez ce chien tout de suite! Avez-vous fini de mettre votre nez partout et de faire peur à mes serpents?

— Oh! Des serpents! » s'écria Annie en tournant précipitamment les talons pour regagner sa roulotte.

François et Claude réussirent à ramener Dagobert dans la bonne direction, en l'étranglant presque avec son collier. La voix coléreuse se faisait maintenant entendre derrière eux. Claude se retourna et vit un petit homme brun, entre deux âges, avec des yeux noirs très brillants. Il montrait Je poing et criait encore.

« Excusez-nous, dit Claude, nous ne pouvions pas savoir. Mais je vous en prie, cessez de crier comme ça, ou mon chien sautera sur vous!

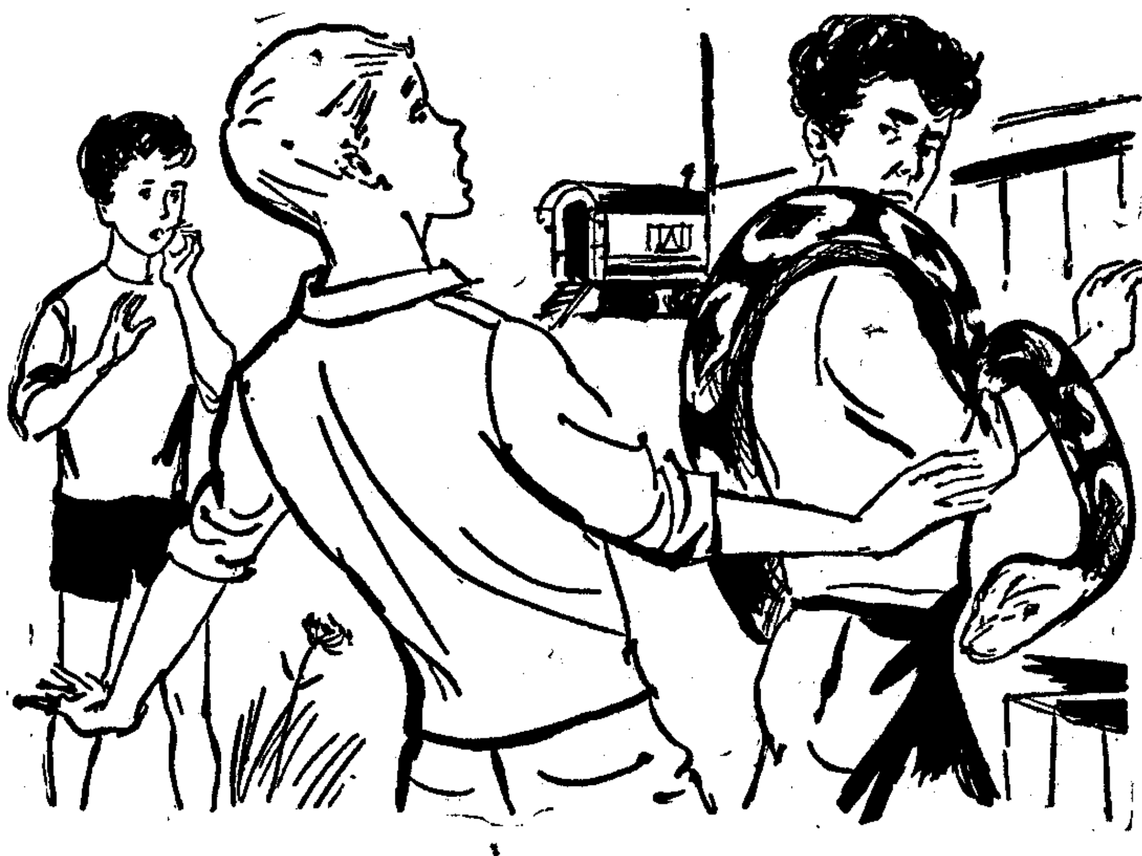
— Par exemple! Vous gardez un chien aussi dangereux, qui vient exciter mes serpents et veut me sauter à la gorge? » hurla le petit homme, hors de lui et dansant d'un pied sur l'autre comme un boxeur. « Attendez un peu que je lâche mes serpents, et alors votre chien se sauvera si loin que vous ne le reverrez jamais! »

C'était là une menace très inquiétante. D'un dernier effort, François, Mick et Claude parvinrent enfin à faire gravir à Dagobert les marches de la

roulotte des filles, et refermèrent la porte sur lui. Annie essaya de le calmer, pendant que les autres restaient dehors pour voir ce qui allait se passer.

Le petit homme avait tiré à lui l'étrange caisse, et ôté le couvercle. Les trois enfants observaient, fascinés. Quelle sorte de serpents avait-il là-dedans? Des serpents à sonnettes? Des cobras? Ils étaient prêts à opérer une retraite précipitée, dans le cas où les serpents se montreraient aussi méchants que leur propriétaire.

Une grosse tête plate sortit de la caisse et se balança d'un côté et de l'autre. Deux yeux sombres,



fixes, brillèrent, puis un interminable corps cylindrique glissa hors de son abri et s'enroula autour des jambes, puis autour de la poitrine et du cou de l'homme. Celui-ci caressait le serpent, lui parlait d'une voix douce et affectueuse.

Claude frissonna. Les garçons regardaient, stupéfaits.

« C'est un python, dit François. Quelle énorme bête! Je n'en avais jamais vu de si près. C'est étonnant qu'il ne resserre pas ses anneaux pour étouffer cet homme! »

Un second python sortit lentement de la caisse. Il s'enroula aussi autour de son maître, en émettant un sifflement bizarre. Son corps était plus gros que la jambe de François.

Annie observait la scène de la fenêtre de sa roulotte, et n'en croyait pas ses yeux. De sa vie elle n'avait vu de pareils serpents. Elle ne savait même pas à quelle espèce ils appartenaient. Dans son for intérieur, elle souhaitait que sa roulotte fût à des kilomètres de là.

Le petit homme réussit à calmer ses serpents. Ceux-ci le dissimulaient presque entièrement dans leurs anneaux. De chaque côté de son cou, on voyait une tête de reptile, plate et brillante.

Dagobert vint mettre le nez à la fenêtre, près

d'Annie. Il fut ahuri à la vue de ces étranges animaux, et cessa aussitôt d'aboyer. Il quitta la fenêtre et se réfugia sous la table. De toute évidence, le chien n'éprouvait aucune sympathie pour ces bêtes qu'il ne connaissait pas!

L'homme caressa les serpents et, continuant de leur parler doucement, les fit rentrer dans leur caisse. Ils glissèrent lentement et s'enroulèrent à l'intérieur, un anneau après l'autre. L'homme posa le couvercle et le ferma à clef. Puis il se tourna vers les trois enfants :

« Vous êtes-vous rendu compte à quel point vous avez effrayé mes serpents? Maintenant, je vous défends d'approcher! Arrangez-vous pour que votre maudit chien reste à l'écart, lui aussi. Ah! Les gosses! Il faut toujours qu'ils s'occupent des affaires des autres et causent des ennuis. Je n'aime pas les enfants, et mes serpents ne peuvent pas les sentir. Défense d'approcher! Compris? »

II hurla les derniers mots de telle sorte que les trois amis sursautèrent.

« Ecoutez, dit François, nous sommes venus vous présenter nos excuses pour ce qu'a fait notre chien. Vous savez bien que les chiens aboient toujours quand ils voient des choses qu'ils ne comprennent pas ou ne connaissent pas. C'est normal.

— Je déteste aussi les chiens », dit le petit homme en rentrant dans sa roulotte. « Vous vous arrangerez pour que le vôtre ne rôde pas par ici, particulièrement quand je sors mes serpents, sinon l'un d'eux pourrait le serrer un peu trop fort!»

II disparut en faisant claquer la porte.

« Quel dommage! dit François. Nos relations avec les saltimbanques débutent mal. J'espérais tant que nous serions amis et qu'ils nous apprendraient quelques-uns dé leurs tours!

— Avez-vous entendu ce qu'a dit ce méchant bonhomme? demanda Claude, ' très contrariée. Etre serré un peu trop fort par un python signifierait la mort pour Dagobert! Bien sûr que je l'enfermerai quand je verrai cet individu sortir .ses serpents de leur caisse! Il semble vraiment les aimer, n'est-ce pas?

— Sans aucun doute, dit François. Qui peut bien habiter la seconde roulotte arrivée aujourd'hui? J'ose à peine la regarder, dans la crainte d'en voir sortir des gorilles ou des hippopotames, ou....

— Ne fais pas l'idiot, dit Claude. Viens, rentrons, la nuit tombe maintenant. Regarde, voici la roulotte que nous avons aperçue de loin tout à l'heure! »

Elle arrivait en cahotant, gravissant avec peine

la pente assez rude. On pouvait lire sur le côté cette inscription en grosses lettres rouges :

VALENTIN,
L'HOMME-CAOUTCHOUC.

« Mick, demanda Claude, crois-tu que le conducteur soit l'homme-caoutchouc lui-même? »

Trois paires d'yeux se dirigèrent sur le nouvel arrivant. Il était grand, mince et se tenait courbé. Il paraissait si triste qu'on l'eût dit sur le point de se mettre à pleurer. Son cheval n'avait pas l'air plus gai.

« C'est probablement l'homme-caoutchouc, dit Mick. Voyez son allure! »

L'homme sauta de sa voiture d'un bond souple et gracieux, qui contrastait avec son long corps dégingandé. Il détacha son cheval et le laissa paître en liberté dans le champ. La bête s'éloigna d'un pas lassé et se mit à brouter ici et là, sans enthousiasme.

« Ohé! Buffalo, es-tu là? » appela soudain l'homme.

La porte de la première roulotte s'ouvrit, et un jeune homme parut, presque un géant, avec une touffe de cheveux roux, une chemise verte à carreaux, et un large sourire.

« Salut, vieux! répondit-il. Nous sommes arrivés les premiers. Viens avec nous, Carmen a déjà fait la soupe. »

L'homme-caoutchouc gravit, lugubre, les degrés de la roulotte de son ami Buffalo. La porte se referma sur eux.

« La compagnie promet d'être intéressante, dit Mick. L'homme-caoutchouc, Buffalo et Carmen (que font ceux-là?), et un dresseur de serpents à côté de nous. Qu'y aura-t-il encore? »

Annie les appela :

« Rentrez, je vous en prie. Dagobert n'arrête pas de gémir. »

Ils regagnèrent la roulotte et constatèrent qu'Annie leur avait préparé un dîner léger : du jambon, des pâtes au fromage, une orange.

« II me faut un cornichon avec mon jambon, dit Mick. Quelle bonne idée nous avons eue de nous arrêter dans une ferme où il y a de si bonnes choses! »

Aussitôt, ils se mirent à table, et attaquèrent le jambon avec appétit.



CHAPITRE V

De surprise en surprise.

ILS parlèrent beaucoup de leurs nouveaux voisins pendant le dîner. Dagobert s'assit à côté de Claude et essaya de lui faire comprendre qu'il regrettait de lui avoir causé des ennuis. Elle le caressait et le grondait à la fois :

« Je comprends très bien que tu n'aimes pas les serpents, Dago, mais quand je te dis de cesser

d'aboyer et de t'éloigner, tu dois obéir. Comprends-tu? »

Dagobert posa sa grosse tête sur les genoux de Claude et poussa un long gémissement.

« II n'aura plus envie de retourner auprès de cette caisse, maintenant qu'il en connaît le contenu, dit Annie.

— C'est ennuyeux que notre premier contact avec les saltimbanques, ait manqué de cordialité, soupira François. .

— Tiens, dit Claude, il me semble que j'entends d'autres roulottes sur le chemin. » Dagobert pointa les oreilles et grogna. « Calme-toi, Dagobert. Ce terrain de camping ne nous est pas spécialement réservé. »

Mick s'approcha de la fenêtre et distingua des ombres dans l'obscurité; une frêle silhouette était penchée sur un feu de camp.

« Cela me rappelle que nous avions projeté d'allumer un feu de camp ce soir, dit Claude. Mais je me sens si fatiguée que je préfère me coucher.

— J'ai sommeil, moi aussi, dit Annie. Mettons un peu d'ordre et faisons nos lits. Les garçons vont aller lire ou jouer dans leur roulotte, s'ils en ont envie. »

Mick bâilla. « Oui, je lirai sans doute un peu, dit-il. J'espère que tu as assez d'eau, Annie, car je n'ai pas l'intention de traverser ce champ obscur jusqu'au ruisseau, pour tomber sur des serpents et autres gentils animaux qui pourraient se promener dans l'herbe !

— Tu crois que les saltimbanques laisseraient leurs serpents en liberté ? demanda anxieusement Annie.

— Bien sûr que non, dit François. De toute façon, Dagobert aboiera éperdument si seulement un hérisson approche de nous; donc, nous n'avons pas à nous soucier des serpents ! »

Les garçons souhaitèrent une bonne nuit aux fillettes et se retirèrent dans leur propre roulotte.

Annie montra à Claude comment déplier et disposer son lit pour la nuit. Elles mirent des draps et des couvertures.

« Où est mon oreiller ? demanda Claude. Tiens, dans la journée, il devient un coussin ? Quelle bonne idée ! »

Les fillettes ôtèrent les enveloppes de cretonne des deux coussins posés sur des chaises; elles en sortirent de petits oreillers très doux, recouverts de leur taie, prêts pour la nuit.

Elles se déshabillèrent, firent leur toilette dans

le lavabo où elles versèrent l'eau apportée par les garçons, se lavèrent les dents et se brossèrent les cheveux.

« Est-ce que l'eau s'écoule sous la roulotte quand je soulève la bonde ? questionna Claude. Mais oui, c'est bien cela ! »

L'eau gargouilla dans le tuyau et se répandit sous la caravane.

Dagobert pointa les oreilles et écouta. Il lui fallait s'habituer à toutes sortes de bruits nouveaux, dans cette étroite demeure !

« As-tu ta lampe de poche ? demanda Annie quand elles furent couchées. Elle te sera utile si tu as besoin de quelque chose pendant la nuit. J'éteins la lumière. Regarde Dagobert : il ne se rend pas bien compte que nous sommes au lit. Qu'est-ce que tu attends, Dago ? Que nous montions l'escalier ? »

Le chien remua la queue. C'était, en effet, précisément ce qu'il attendait. Pour aller se coucher, Claude montait toujours un escalier — que ce fût en pension ou chez elle. Il fallut quelques minutes à Dagobert pour réaliser que Claude allait passer la nuit sur cette couchette étroite, fixée à la cloison. Quand il eut enfin compris, il sauta sur les jambes de sa jeune maîtresse, qui protesta :

« Oh! Dago, sois moins brusque! Pousse-toi plus loin! »

Dagobert trouvait ce lit très inconfortable. Enfin, il s'arrangea pour se mettre en rond dans un petit espace, posa sa tête sur l'un des genoux de Claude, exhala un profond soupir et s'endormit.

Pourtant, il garda une oreille aux aguets pour le rat qui, par un étrange caprice, se mit à courir sur le toit, pour le lapin audacieux qui vint ronger l'herbe jusque sous la roulotte, pour le gros hanneton qui se jeta maladroitement sur une vitre et tomba, étourdi. Dagobert essaya longtemps de deviner de quoi il s'agissait, et, lassé, se rendormit, gardant toujours une oreille attentive.

Le merle niché dans l'aubépine le réveilla de bonne heure avec son sifflement mélodieux. Dagobert s'étira. Claude sursauta, arrachée à son rêve, car Dagobert marchait lourdement sur elle.

Tout d'abord, elle se demanda où elle était, puis elle se souvint et sourit. Bien sûr, dans une roulotte, avec Annie. Comme le chant du merle était joli! Un rayon de soleil se glissait de biais par la fenêtre et éclairait la pendule et le vase de primevères.

Dagobert se recoucha. Si Claude ne se levait pas lui non plus! Claude ferma les yeux et se rendormit.

Au-dehors le camp commençait à s'agiter. Les portes des roulottes s'ouvraient. On allumait des feux. Quelqu'un descendit au ruisseau pour chercher de l'eau. Puis, les garçons vinrent frapper à la porte des filles.

« Allons, debout, paresseuses! Il est huit heures et nous avons faim!

— Ah! zut! dit Annie en ouvrant les yeux. Claude, réveille-toi! »

Bientôt, ils furent tous réunis pour le petit déjeuner. Annie disposa le plateau avec goût, et ils s'installèrent sur les marches.

« Est-il arrivé beaucoup de nouvelles roulottes cette nuit? » demanda Claude.

Ils examinèrent le champ. A côté des roulottes du charmeur de serpents, de Buffalo et de l'homme-caoutchouc, il y en avait quatre ou cinq autres. L'une d'elles attira spécialement l'attention des enfants. Elle était d'un jaune éclatant, ornée de flammes rouges peintes. On y lisait :

ALFREDO, L'AVALEUR DE FEU.

« C'est sûrement une espèce de grand gaillard féroce, dit Mick. Un avaleur de feu ne peut qu'avoir un caractère épouvantable, une voix tonnante et une démarche de géant chaussé des bottes de sept lieues !

— Tu te l'imagines ainsi, et ce sera probablement un petit homme maigre qui trotte comme un poney, dit François.

— Quelqu'un sort de sa roulotte, dit Claude. Regardez !

— C'est sans doute sa femme, dit Annie. Comme elle est petite et mince, charmante, ma foi! On dirait une Espagnole, tant elle est brune.

— Et voilà l'avaleur de feu, dit Claude. Oui, ce ne peut être que lui ! Il est exactement comme tu le décrivais, Mick! c'est amusant! »

Un homme très grand et fort descendait les marches de sa roulotte, derrière sa petite femme. Il avait l'air terrible, en effet, avec sa chevelure fauve qui rappelait la crinière du lion, sa large face, haute en couleur, et ses gros yeux à fleur de tête, vifs et brillants. Il marchait à grands pas, et sa minuscule épouse devait courir pour le rattraper.

« C'est vrai, il répond exactement à l'idée que je me faisais d'un mangeur de feu, dit Mick, ravi. Il vaut mieux nous tenir à l'écart jusqu'à ce que nous sachions s'il déteste les enfants, comme l'homme aux serpents. Que sa femme est petite! Regardez-la courir après lui! Il doit la faire obéir au doigt et à l'œil!

— Crois-tu? Pour le moment, il va lui chercher de l'eau, dit Annie. Deux énormes seaux. Tu as raison, il a tout à fait l'air d'un avaleur de feu!

— Il y a quelqu'un d'autre là-bas, dit Mick. Qui peut-il être? Voyez-le descendre au ruisseau. Ne dirait-on pas un tigre ou un chat qui se promène? Il paraît souple et fort!

— L'homme qui se libère de tous les liens! s'écria Annie. J'en jurerais! »

C'était très divertissant d'observer les nouveaux arrivants. Ils semblaient tous se connaître. Ils s'arrêtaient pour causer, riaient, se rendaient visite d'une roulotte à l'autre; finalement, trois des femmes s'éloignèrent ensemble, avec leur panier au bras.

« Elles s'en vont faire leur marché, dit Annie. Il faudrait bien penser au nôtre. Veux-tu venir avec moi, Claude? Il y a un autocar qui descend au village dans dix minutes. Nous ferons le ménage quand nous rentrerons.

— Entendu, dit Claude en s'apprêtant à la suivre. Et que feront les garçons en notre absence?

— Ils iront chercher de l'eau, ramasseront du bois pour le feu, et rangeront leurs affaires, dit Annie d'un ton détaché.

— Vraiment? fit Mick avec une horrible grimace.

Peut-être bien que oui, peut-être bien que non, comme disent nos voisins les Normands. En tout cas, ne manquez pas de faire sérieusement le marché, car les provisions sont en baisse. Annie, rapporte-moi du dentifrice, s'il te plaît! Et n'oublie pas d'acheter une douzaine de ces-délicieuses crêpes bretonnes que l'on trouve chez l'épicier!

— Nous avons besoin de lait et de jus de fruits en boîte, ajouta François.

— Est-ce tout, cette fois? demanda Annie. Sinon, il vous faut nous accompagner pour nous aider à porter les paquets!

— Passe à la poste et demande si nous avons du courrier, dit Mick. Et n'oublie pas d'acheter un journal.

— Bien, dit Annie. Viens, Claude, ou nous allons rater le car! »

Elles s'éloignèrent, Dagobert sur leurs talons.





CHAPITRE VI

Un voisinage peu sympathique.

EN L'ABSENCE des fillettes, les deux garçons décidèrent d'aller tout de même chercher de l'eau et ramasser du bois pour le feu.

Ils firent aussi leur lit, c'est-à-dire qu'ils se contentèrent de rabattre les draps et les couvertures, puis de relever la couchette contre la cloison.

Après cela, il ne restait plus qu'à attendre les filles. Aussi allèrent-ils se promener dans le champ. Ils eurent soin de se tenir à bonne distance du dresseur de serpents, qui s'occupait de ses pensionnaires.

« Ma parole, on dirait qu'il est en train de les astiquer! dit François. Je voudrais bien m'approcher pour mieux voir, mais cet homme a si mauvais caractère qu'il serait capable de lâcher une de ces horribles bêtes contre nous! »

Le charmeur de serpents était assis sur une chaise; il avait sur les genoux un python étalé, dont quelques anneaux s'enroulaient mollement autour de ses jambes, et d'autres autour de sa taille. La tête plate aux yeux luisants passait sous son bras. L'homme frottait énergiquement le corps écailleux du reptile, qui paraissait satisfait de ce traitement curieux.

Buffalo tenait à la main un fouet au manche magnifique, orné de pierres fines de toutes couleurs, qui étincelaient au soleil.

« Regarde la lanière, dit François, elle a des mètres et des mètres de long! Je voudrais bien le voir s'en servir! »

Comme s'il avait entendu, Buffalo leva son grand fouet, la lanière fendit l'air et fit entendre

un claquement semblable à un coup de pistolet. Les garçons sursautèrent, tant ils furent surpris.

Buffalo siffla. Une petite femme assez forte parut à la porte de la roulotte.

« Tu l'as réparé? demanda-t-elle.

— Je crois que oui, dit Buffalo. Apporte-moi une cigarette, Carmen! »

Carmen rentra dans la roulotte, et revint avec un paquet de cigarettes. Elle ne descendit pas les marches, mais resta devant sa porte et, prenant une cigarette entre le pouce et l'index, la tint en l'air.

Buffalo fit claquer son fouet. La cigarette disparut comme par magie!

Les garçons regardaient de tous leurs yeux. Le bout de la lanière avait-il vraiment enlevé la cigarette des doigts de Carmen? Cela semblait impossible.

« Bien! dit Buffalo. Recommençons. Mon fouet paraît en état, maintenant. »

Carmen ramassa la cigarette et la mit dans sa bouche !

« Non! cria Buffalo. Je ne suis pas assez sûr de ma lanière. Tiens-la comme tout à l'heure! »

Carmen, obéit. Le fouet claqua de nouveau comme un coup de pistolet, et une fois encore la

cigarette disparut des doigts de la jeune femme!

« Oh! Tu l'as coupée en deux! dit-elle, mécontente, montrant sur le sol la cigarette sectionnée. Voilà une cigarette perdue! »

Buffalo ne dit rien. Il tourna simplement le dos à Carmen, et se remit à façonner sa lanière. Les enfants mouraient d'envie de voir ce qu'il faisait, et s'approchèrent sans bruit.

Bien que Buffalo ne pût les voir, ils eurent la surprise de l'entendre lancer d'une voix forte, sans se retourner :

« Eloignez-vous! Il est interdit aux enfants de rester ici. Partez, ou je vous arrache quelques cheveux de la tête avec mon fouet! »

François et Mick ne doutèrent pas un instant qu'il fût capable de mettre sa menace à exécution, et ils se retirèrent avec le plus de dignité possible.

« L'homme aux serpents a dû nous faire une fâcheuse publicité, dit Mick. Espérons que cette histoire ne va pas nous brouiller avec tous les saltimbanques! »

Ils traversèrent le champ et rencontrèrent l'homme-caoutchouc. Ils ne purent s'empêcher de le dévisager avec insistance. Il paraissait en effet élastique et sa peau même était grisâtre, comme les gommes d'écoliers!

II fronça les sourcils et dit d'un ton rogue :

« Partez d'ici! Les enfants n'ont rien à faire dans notre campement! » François fut très contrarié. Il répondit : « Je regrette, mais nous sommes sur un terrain de camping et nous avons le droit d'y stationner avec nos roulottes.

— Ce champ a toujours été *notre* champ, dit l'homme. Aussi, faites-nous le plaisir d'aller vous installer ailleurs!

— Même si nous voulions partir, ce qui n'est pas le cas, ce serait impossible, car nous n'avons pas de chevaux pour tirer nos roulottes, rétorqua François, en colère. Pourquoi souhaitez-vous notre départ? Nous désirons vivre en bons termes avec tout le monde. Nous ne vous causerons aucun tort, aucun ennui....

— Nous ne sommes pas de la même race, vous et nous, dit l'obstiné bonhomme. Il vous faudra chercher un autre emplacement, ainsi que ces luxueux machins qui sont là-bas! » II désignait les trois belles caravanes qui se trouvaient à l'autre extrémité du terrain. « Ce champ a toujours été occupé par nous seuls!

— Ne discutons pas là-dessus, dit Mick en regardant l'homme avec curiosité.



Etes-vous vraiment élastique au point de pouvoir rentrer et sortir d'un tuyau? Pouvez-vous.... »

II n'eut pas le temps d'achever, car l'homme-caoutchouc se jeta brusquement à terre, fît quelques étranges contorsions, passa entre les jambes des garçons, qui se trouvèrent plaqués au sol. Puis, satisfait de lui, il s'éloigna.

« Par exemple! dit Mick, frictionnant la bosse qu'il avait à la tête. J'ai essayé d'attraper ses jambes, elles glissent comme du caoutchouc! Quel dommage que ces forains soient si intolérants! Ce ne sera pas gai de les avoir tous ligués contre

nous! Moi qui croyais que nous pourrions nous en faire des amis.... »

Ils n'osèrent plus approcher des autres roulottes, malgré leur envie de voir de plus près Alfredo, l'avaleur de feu.

« Cet homme est si parfaitement semblable à l'image que je me faisais d'un avaleur de feu! dit Mick. Sans doute est-il le chef de tous les saltimbanques réunis ici, si toutefois ils ont un chef!

— Regarde, il vient vers nous », dit François.

En effet, Alfredo arrivait en courant dans la direction des garçons, et François pensa tout d'abord qu'il voulait les chasser. Son amour-propre l'empêcha de battre en retraite devant Alfredo. Il resta immobile, ainsi que Mick. Les deux frères n'étaient guère rassurés, devant ce géant qui fondait sur eux, les joues rouges comme du feu et la crinière au vent!

Ils comprirent alors pourquoi Alfredo courait tant.

Derrière lui surgissait sa toute petite femme. Elle criait dans une langue étrangère, et le poursuivait, armée d'une casserole!

Alfredo passa en trombe auprès des enfants. La petite femme brune le regarda partir. Il se retourna pour voir si elle brandissait toujours sa

casserole, puis disparut dans le chemin qui descendait au village.

« Grand vaurien ! criait la femme. Tu as laissé brûler le déjeuner une fois de plus ! Viens ici, Alfredo ! »

Mais Alfredo courait toujours. La coléreuse petite femme se retourna vers les deux garçons :

« II a encore laissé brûler le déjeuner ! Il ne fait jamais attention !

— C'est un accident bizarre, pour un mangeur de feu, dit François.

— Avaler du feu, c'est facile, dit la petite femme. Faire la cuisine, c'est autre chose ! Il faut un peu réfléchir. Mais Fredo n'a pas de cervelle, et il est d'une maladresse ! Avaler du feu, voilà tout ce qu'il sait faire. Je vous demande un peu à quoi ça sert ?

— A gagner de l'argent, sans doute, dit Mick, amusé.

— C'est un propre à rien », dit la petite femme d'un ton sans réplique. Elle s'éloigna, puis se retourna et ajouta avec un sourire : « Mais, quelquefois, il est très gentil ! »

Elle rentra dans sa roulotte. Les garçons se regardèrent.

« Pauvre Alfredo ! dit Mick. Il a l'air brave

comme un lion, mais, en dépit de sa taille impressionnante, il est timide comme une souris. C'est comique, n'est-ce pas, de le voir se sauver devant ce petit bout de femme!

— Peut-être que j'en ferais autant si elle me poursuivait en brandissant cette casserole, dit François. Tiens, qui est celui-là? »

L'homme qui savait se libérer de ses liens montait le sentier et pénétrait dans le champ. Il marchait d'un pas léger et souple, comme un chat. François regarda ses mains : elles étaient étroites mais paraissaient fortes et agiles. Oui, il pouvait certainement défaire des nœuds compliqués avec des mains pareilles! Ils l'examinèrent avec le plus grand intérêt.

« Les enfants ne doivent pas rester ici, dit l'homme en passant près d'eux.

— Désolés, mais nous sommes aussi en roulottes, dit Mick. N'êtes-vous pas l'homme à qui aucun nœud ne résiste?

— Possible », répondit-il en s'éloignant. Il se retourna soudain et ajouta : « Avez-vous envie que je vous ficelle comme des saucissons? Non? Alors ne vous mêlez pas de nos affaires, ou cela vous arrivera!

— Vraiment, que ces gens sont aimables ! dit



Grand vaurien ! Viens ici !

François. Nous avons déjà connu des artistes de cirque, ils étaient bien différents! Je commence à perdre l'espoir de gagner l'amitié de nos nouveaux voisins !

— J'ai l'impression qu'il vaut mieux nous tenir sur nos gardes, dit Mick. Ils paraissent nous détester. Ne traînons pas davantage ce matin. Tenons-nous à l'écart jusqu'à ce qu'ils soient un peu habitués à nous. Peut-être changeront-ils d'attitude.

— Allons à la rencontre des filles », proposa François.

Quand ils arrivèrent à l'arrêt de l'autocar, celui-ci gravissait péniblement la colline. Bientôt, les fillettes mirent pied à terre, suivies de trois épouses de saltimbanques.

« Nous avons acheté un tas de choses, dit Annie. Nos paniers sont lourds. Merci, François, c'est gentil de prendre le mien. Avez-vous vu ces femmes qui sont sorties du car en même temps que nous?

— Oui, dit François. Pourquoi?

— Eh bien, nous avons essayé de lier conversation avec elles, mais sans aucun succès, dit Annie. Nous en étions gênées. Dagobert grognait, ce qui n'arrangeait rien. Je pense qu'il n'aime pas leur odeur. Elles ne doivent pas se laver souvent.

— Nous n'avons pas eu plus de chance que vous

avec leurs mari, dit François. Ces messieurs se sont montrés peu gracieux. Ils ne souhaitent qu'une chose : nous voir décamper.

— Je vous ai rapporté un journal, dit Annie, et Claude a trouvé à la poste une lettre de sa mère. Nous ne l'avons pas encore ouverte parce qu'elle nous est adressée à tous. Nous la lirons ensemble.

— J'espère qu'il est bientôt l'heure de déjeuner, dit Claude. Qu'en penses-tu, Dago ?

Dagobert connaissait très bien le mot.« déjeuner ». Il aboya joyeusement, et montra le chemin. Déjeuner ? Oui, vraiment, quelle bonne idée !





CHAPITRE VII

Une grosse émotion.

CHACUN apprécia le menu composé par Annie : salade de tomates, côtelettes d'agneau grillées, pommes de terre cuites sous la cendre, fromage et abricots en conserve véritablement délicieux.

Après le repas, tandis que Claude ouvrait la lettre de sa mère, François fit remarquer, en s'étendant au soleil :

« Annie, tu es une perle! Maintenant, Claude, lis-nous les recommandations de tante Cécile! » Claude toussa pour s'éclaircir la voix, et commença:

Mes chers enfants,

J'espère que Claude est bien arrivée parmi vous. J'écris surtout pour lui rappeler que l'anniversaire de sa grand-mère tombe samedi, et qu'elle doit lui écrire à cette occasion.

Ma petite Claude, ton père est bouleversé à cause de la disparition des deux savants. Il connaît très bien Marcel Dumoutier, et a même travaillé avec lui pendant quelque temps. Il dit qu'il est absolument sûr qu'un tel homme n'est pas un traître. A son avis, Marcel Dumoutier et Antoine Tessier ont été enlevés, probablement à bord d'un avion, et transportés dans un pays étranger qui les obligera à livrer leurs secrets. Je suis contente que tu ne sois pas là, étant donné l'état de nervosité de ton père.

Dans ta prochaine lettre, ne parle pas de cette affaire, car j'espère qu'il va enfin se calmer. Il est hors de lui, et s'écrie à tout moment : « Où *va le monde?* »

Amusez-vous bien tous ensemble, et toi, Claude, n'oublie pas d'écrire à ta grand-mère. Affectueux baisers.

MAMAN (TANTE CÉCILE).

« Eh bien ! J'imagine papa en train de marcher à grands pas comme un....

— Avaleur de feu, compléta François en souriant. Un de ces jours, tante Cécile, excédée, va le pourchasser avec une casserole! Quelle drôle d'histoire que celle de ces savants! Après tout, Marcel Dumoutier comptait bien quitter le pays, puisqu'il avait pris son billet d'avion! Malgré ce qu'en pense ton père, c'est louche, ne trouvez-vous pas?

— Voyons si l'on parle d'eux aujourd'hui, dit Mick en ouvrant le journal. Oui, écoutez :

« II est malheureusement clair qu'Antoine Tessier était à la solde d'un pays hostile au nôtre, et qu'il avait fait le projet de rejoindre Marcel Dumoutier dans son voyage à l'étranger. Rien de précis au sujet des deux hommes, quoique leur passage dans plusieurs capitales ait été signalé. »

François resta un moment rêveur, et dit : « Voilà qui clôt le débat. Deux mauvais sujets! Regardez leur photographie. »

Les quatre enfants se penchèrent sur le journal. « N'importe qui pourrait reconnaître Marcel Dumoutier avec un front si énorme et de tels sourcils, dit Annie. Ils sont si épais qu'on les dirait faux!

— Il les rasera et s'en fera une moustache, dit Mick. De cette façon, sa physionomie sera totalement différente!

— Sois donc sérieux, dit Claude en riant malgré elle. L'autre n'a rien de particulier, si ce n'est un grand front. Quel dommage qu'aucun d'entre nous ne soit doté d'un grand front! Nous ne devons pas être très intelligents!

— Il y en a de plus défavorisés par la nature, dit François. Dans nos multiples aventures, il nous a souvent fallu faire appel à toutes les ressources de notre esprit, et nous nous en sommes bien tirés !

— Mettons un peu d'ordre et allons nous promener, dit Annie. Autrement, je vais m'endormir. Le soleil est si chaud!

— Oui. Mieux vaut sortir un peu *»,* dit François en se levant. « Que faisons-nous? Voulez-vous visiter le château aujourd'hui ou préférez-vous

remettre cette passionnante excursion à plus tard?

— Je n'ai guère envie de grimper cette colline abrupte en ce moment, dit Annie. Il me semble que le matin serait mieux indiqué. »

Ils lavèrent la vaisselle, puis fermèrent les deux roulottes et sortirent. François se retourna pour jeter un coup d'œil du côté des saltimbanques. Quelques-uns d'entre eux s'étaient rassemblés et prenaient leur repas en commun. Ils regardèrent fixement les enfants sans dire un mot. Ceux-ci en éprouvèrent une espèce de malaise.

« II est évident que nous ne leur plaisons pas, dit Mick. Ecoute-moi bien, Dagobert. Surtout, n'accepte rien de ces gens-là!

— Oh! Mick, s'écria Claude, outrée, tu crois qu'ils iraient jusqu'à faire du mal à Dagobert?

— Non, je ne le pense pas vraiment, répondit Mick, après une légère hésitation. Cependant, nous devons nous montrer prudents. L'homme-caoutchouc l'a souligné ce matin : nous ne sommes pas de la même race. Personne n'y peut rien. Pourtant, nous souhaitions leur amitié. Cette situation est déplaisante.

— Bon, tu as raison, dit Claude. Dagobert, tant que nous séjournerons ici, tu resteras sur mes talons. Compris?



__Wouf ! wouf! » fit Dagobert en se rapprochant de telle sorte que son nez buta contre l'un des mollets de sa jeune maîtresse.

Ils décidèrent d'aller en autocar jusqu'à Plodergat, et de continuer la route à pied jusqu'à la mer. Ils pensaient avoir le temps de revenir avant la nuit. L'autocar allait quitter la station, et ils coururent pour l'attraper. Le voyage ne fut pas long; quatre kilomètres seulement les séparaient de Plodergat, un joli petit village avec un étang où nageaient des canards blancs. « Si nous mangions une glace? » proposa Mick,

qui avait vu en face de l'arrêt une alléchante enseigne.

« Non, dit François. Nous avons très bien déjeuné. Tu peux attendre le goûter. •»

La promenade fut charmante. Les enfants passèrent par des chemins bordés de violettes, puis à travers des champs piquetés de clochettes et de primevères.

« Enfin, la mer! Oh! que cette crique est jolie! s'exclama Annie, ravie. Comme l'eau est bleue! Nous pourrions presque nous y baigner!

— La mer est glacée en cette saison, dit François. Venez! Allons voir la jetée et les bateaux de pêche. »

Ils gagnèrent la jetée de pierre blanche, inondée de lumière, et se mirent à converser avec les pêcheurs. Quelques-uns étaient assis au soleil, en, train de réparer leurs filets et ne demandaient pas mieux que de faire un brin de causette.

« Comme c'est agréable de rencontrer un peu de gentillesse après avoir été traités si rudement par les saltimbanques! » constata Mick. François et les fillettes approuvèrent.

Un pêcheur les prit sur son bateau et leur expliqua une foule de choses. Ils écoutèrent parler longuement le vieil homme, qui avait des yeux bleus

et expressifs dans un visage tanné. Certaines de ses explications les intéressèrent au plus haut point.

« Serait-il possible de louer un bateau si nous en avions envie? questionna François. Y en a-t-il un qui soit facile à manœuvrer? Nous avons déjà fait un peu de navigation à voile.

— Demandez donc à Joseph, là-bas, de l'autre côté de la jetée. Il a un bateau qu'il loue quelquefois, répondit le marin, il acceptera sans, doute de vous le confier si vous savez vraiment vous en servir.

— Merci. Nous nous adresserons à lui, à l'occasion », dit François. Il regarda sa montre. « II est temps de penser à goûter. Nous devons être rentrés avant la nuit. Nous campons à Château-Mauclerc.

— Tiens! dit le marin. N'y a-t-il pas des saltimbanques, là-bas, en ce moment? Ils étaient ici la semaine dernière. L'avaleur de feu est fameux! Et il y a un type étonnant : je l'ai ficelé moi-même avec cette ligne dont je me sers pour le gros poisson. Regardez-la! Elle est deux fois plus solide qu'une corde. Je l'ai attaché en faisant tous les nœuds que je connais et, dans l'espace d'une minute, il était debout avec la ligne à ses pieds !

— Oui, c'est vrai! dit un autre pêcheur. Et l'homme-caoutchouc, donc! Il a pris un tuyau de cheminée, un tuyau de tôle galvanisée à peine plus gros que ma cuisse, et il s'est enfilé là-dedans comme une anguille! Quand je l'ai vu sortir par l'autre bout, j'en suis resté bouche bée.

— Nous irons à leur représentation, dit François. Pour le moment, on ne peut pas dire qu'ils se montrent sociables avec nous. Ils sont mécontents de nous voir installés dans leur champ.

— C'est qu'ils préfèrent rester entre eux, dit le pêcheur. Il paraît qu'ils ont eu des ennuis dans le pays où ils sont passés avant de Venir ici; quelqu'un a mis la police à leurs trousses, et maintenant ils ne veulent plus parler à personne. »

Les enfants serrèrent la main des pêcheurs et s'éloignèrent. Ils allèrent goûter dans une petite pâtisserie du village et prirent le chemin du retour.

« Nous pouvons facilement rentrer à pied avant la nuit, dit François. Mais si les filles sont fatiguées, nous attendrons l'autocar à Plodergat....

— Nous ne sommes pas du tout fatiguées, affirma Claude, indignée. M'as-tu déjà entendu dire que j'étais fatiguée, François?

— C'est bon, c'est bon, je demandais cela par

simple politesse, dit François. S'il en est ainsi, allons à pied. »

La route leur parut plus longue qu'ils ne l'avaient prévu. Il commençait à faire sombre quand ils arrivèrent enfin en vue de leur terrain de camping. Ils grimpèrent lentement la côte et se dirigèrent vers leur emplacement habituel.

Soudain, ils s'arrêtèrent, éberlués. Ils regardèrent tout autour d'eux et durent se rendre à l'évidence : leurs roulottes-avaient disparu! On en reconnaissait encore l'emplacement, l'herbe brûlée à l'endroit où ils avaient fait du feu, mais de roulottes, point!

« Ce n'est pas possible! dit François. Sommes-nous bien éveillés? Où sont nos roulottes?

— Comment ont-elles pu partir d'ici? dit Annie. Il n'y a pas de chevaux pour les tirer.... »

II y eut un silence. Les quatre enfants étaient bouleversés. Comment deux grosses roulottes avaient-elles pu disparaître ainsi?

« Regardez, il y a des traces de roues sur le sol, dit soudain Mick. Nos caravanes sont descendues dans cette direction sans aucun doute! »

Les enfants et Dagobert suivirent les traces de roues. François regarda derrière lui, sentant qu'on les observait. Mais aucun saltimbanque ne se mon-

Ira. « Je suis sûr qu'ils nous épient derrière les rideaux de leurs roulottes », pensa le jeune garçon, mal à l'aise.

Les traces traversaient le champ et conduisaient au chemin, où elles se perdaient.

« Qu'allons-nous faire? s'écria Annie, effrayée. Elles sont parties. Nous n'avons plus de toit pour nous abriter! Oh! François, qu'allons-nous devenir?»





CHAPITRE VIII

Où sont les roulottes ?

«JE CROIS qu'il vaut mieux avertir la police, dit François après réflexion. Elle recherchera nos roulottes et arrêtera les voleurs. Ils ne pourront aller bien loin avec des voitures à chevaux, si voyantes! C'est insensé! En attendant, il nous faut trouver un endroit pour passer la nuit.

— A mon avis, il serait bon d'en parler avec un

ou deux des saltimbanques, dit Mick. Même s'ils ne sont pour rien dans le vol, ils ont certainement vu partir les roulottes !

-— Tu as raison, dit François. Ils savent sûrement quelque chose. Claude, reste ici avec Annie. Il se peut que ces gens-là nous reçoivent mal. Nous prenons Dagobert avec nous, c'est plus prudent. »

Claude aurait volontiers accompagné les garçons, mais comme Annie n'en avait pour sa part aucune envie, elle resta avec sa cousine, et suivit des yeux Mick et François qui se dirigeaient vers le camp des artistes forains, avec le fidèle Dagobert.

« N'allons pas voir le dresseur de serpents, dit Mick. Il est peut-être, en train de jouer avec ses pythons dans sa roulotte !

— Regarde, il y a quelqu'un là-bas près d'un feu de camp, dit François. N'est-ce pas Buffalo ? Non, c'est Alfredo. Nous savons qu'il n'est pas si méchant qu'il le paraît. Interrogeons-le ! »

L'avaleur de feu fumait tranquillement, d'un air béat. Perdu dans un songe, il ne les entendit pas approcher et sursauta quand François lui adressa la parole.

« Monsieur Alfredo, dit François, pouvez-vous

nous dire où sont parties nos roulottes? Nous revenons de promenade et constatons qu'elles ont disparu !

— Demandez à Buffalo, dit Alfredo d'un ton bourru, sans le regarder.

— Mais ne savez-vous rien à leur sujet? insista François.

— Demandez à Buffalo », répéta Alfredo en soufflant une épaisse fumée. François et Mick tournèrent les talons, mécontents, et se dirigèrent vers la roulotte de Buffalo. Elle était fermée. Ils frappèrent à la porte et Buffalo' parut, avec sa touffe de cheveux roux flamboyant à la lumière de la lampe.

« Monsieur Buffalo, commença François poliment, M. Alfredo nous a dit de venir vous voir et de vous demander ce qu'étaient devenues nos roulottes, et....

— Demandez à Valentin », jeta brièvement Buffalo, et il leur claqua la porte au nez. François sentit la colère le gagner. Il frappa de nouveau. La fenêtre s'ouvrit et Carmen, la femme de Buffalo, se montra dans l'encadrement.

« Allez demander à l'homme-caoutchouc ! » leur cria-t-elle. Elle referma la fenêtre avec un rire étouffé.

« Est-ce une méchante farce qu'ils nous jouent? demanda Mick, furieux.

-— On dirait, marmonna François, pâle de rage. Essayons de parler à l'homme-caoutchouc. Que pouvons-nous faire d'autre? Viens! C'est notre dernière tentative auprès des saltimbanques, en tout cas! »

Ils se dirigèrent vers la caravane de l'homme-caoutchouc, et frappèrent à la porte,

« Qui est là? cria Valentin.

— Sortez, s'il vous plaît, nous avons quelque chose à vous demander, dit François.

— Qui est là? redemanda l'homme-caoutchouc.

— Vous savez parfaitement qui nous sommes, dit François en élevant la voix. On nous a volé nos roulottes, et nous voulons savoir qui les a prises. Si vous refusez de nous aider, nous allons téléphoner à la police! »

La porte s'ouvrit aussitôt et l'homme-caoutchouc, du haut de ses marches, regarda François.

« Personne ne lès a volées, dit-il d'une voix coléreuse. Personne! Allez demander an dresseur de serpents!

— Si vous croyez que nous allons faire le tour du camp pour interroger chacun de vous, eh bien, vous vous trompez! dit François. Il me déplaît

d'alerter la police, car nous désirions être amis avec vous, les artistes forains, et non pas ennemis! Cette histoire est idiote! Si les roulottes ont été volées, nous n'avons pas d'autre ressource que de réclamer l'aide de la police, et pourtant je ne crois pas que vous souhaitiez l'avoir à nouveau à vos trousses! Nous savons que vous avez déjà eu affaire à elle récemment!

— Vous en savez trop long, dit l'homme-caoutchouc, hargneux. Vos roulottes n'ont pas été volées. Je vais vous montrer où elles sont. »

II rejoignit les garçons et marcha devant eux, dans la demi-obscurité. Il traversa le champ et se dirigea vers l'endroit où les roulottes étaient installées avant leur disparition.

« Où nous emmenez-vous? demanda François. Nous savons que les caravanes ne sont pas là! Je vous en prie, ne vous moquez pas de nous! Cela suffit pour aujourd'hui! »

L'homme ne répondit pas, mais continua d'avancer. Les garçons et Dagobert ne pouvaient rien faire d'autre que de le suivre. Dagobert donnait des signes très nets de mécontentement. Il laissait échapper un grognement sourd qui ne présageait rien de bon. Pourtant, Valentin n'y prêtait aucune attention. François ne put s'empêcher de se demander



si cet homme ne craignait pas les chiens parce qu'ils ne peuvent mordre dans le caoutchouc!

Valentin alla jusqu'à la haie qui longeait un côté du champ, au-delà de l'endroit où les deux roulottes étaient précédemment installées. François commençait à perdre patience. Il était sûr que les deux caravanes avaient été amenées jusqu’au chemin — alors, pourquoi leur guide les conduisait-il dans la direction opposée?

L'homme-caoutchouc traversa la haie, et les garçons suivirent. Alors, stupéfaits, ils distinguèrent

deux ombres qui se profilaient dans le crépuscule : les roulottes!

« Par exemple !'dit François, abasourdi. Qu'est-ce qui vous a pris de les mettre ici?

— Nous ne voulons plus d'enfants dans notre voisinage, dit l'homme. Ils ne font que des sottises. En voici un exemple : II y a trois semaines, nous avions parmi nous un camarade qui possédait orne centaine de canaris dressés. Une nuit, des gamins ont ouvert toutes les cages et les ont laissés s'enfuir!

— Oh! dit François, apitoyé. 'Ces pauvres oiseaux ont dû mourir de faim, car ils ne savent pas trouver eux-mêmes leur nourriture! C'est stupide et méchant. Mais nous, jamais nous ne ferions une chose pareille!

— Nous ne permettons plus aux enfants de rester près de nous désormais, dit l'homme-caoutchouc. 'C'est pourquoi nous avons attelé des chevaux à vos roulottes et les avons descendues jusqu’au chemin, puis remontées dans ce champ voisin du nôtre, en contournant la haie. Nous pensions que vous seriez de retour avant la nuit et que vous les verriez.

— On est tout surpris de vous entendre parler si longuement, dit François. Ne grogne plus,

Dagobert, tout va bien. Nous avons retrouvé nos roulottes! »

L'homme-caoutchouc disparut sans ajouter un mot. Les enfants l'entendirent se faufiler à travers la haie. François sortit la clef de sa roulotte, monta les marches et ouvrit la porte. Il chercha à tâtons dans l'obscurité et trouva sa lampe de poche. Il l’alluma, examina les lieux. Rien n'avait été dérangé.

« C'est bien cela, dit-il. Juste une crise de mauvaise humeur de la part des saltimbanques. Nous payons pour ceux qui leur ont fait du tort, pour ces stupides gamins qui ont ouvert les cages des canaris. Evidemment, il y a de quoi être furieux : le propriétaire des oiseaux a perdu son gagne-pain, et les canaris ont dû mourir. Je n'aime pas que l'on mette des oiseaux en cage, mais puisque les canaris ne peuvent vivre dans notre pays si personne ne les nourrit, c'est cruel de leur donner la liberté!

— Bien sûr », dit Mick. Ils redescendirent la colline pour retrouver Claude et Annie.

François siffla, et Claude répondit de la même manière. Dès qu'ils furent à portée de voix, Mick cria, tout heureux ; « Nous avons retrouvé les roulottes! Elles sont dans le champ voisin! »

Cette nouvelle surprit fort les fillettes. François expliqua :

« Les saltimbanques ont eu de gros ennuis avec des enfants, c'est pourquoi ils ne les aiment guère. L'un des artistes forains avait monté un spectacle de canaris chanteurs, et une nuit des garçons ont ouvert toutes les cages.... Depuis, les saltimbanques ne veulent plus voir d'enfants autour d'eux.

— Je parie que le dresseur de serpents a peur que nous rendions la liberté à ses gentils pensionnaires, dit Mick. Enfin, nous avons récupéré nos caravanes! Je craignais que nous ne soyons obligés de dormir dans une meule de foin cette nuit !

— Cela ne m'aurait pas déplu, dit Claude.

— Nous allons allumer un feu et faire cuire quelque chose, dit François. J'ai faim, après une telle émotion!

— Pas moi, dit Annie. La pensée que les saltimbanques nous refusent leur amitié me coupe l'appétit. C'est stupide de leur part. Nous ne sommes pas habitués à de tels procédés !

—- Que veux-tu? dit François. Quelqu'un leur a fait du mal, alors ils deviennent méfiants envers tous. De plus, ils ont eu des démêlés avec la police, ne l'oubliez pas ! Il est compréhensible que, dans ces conditions, ils soient très irritables en ce moment.

— C'est dommage », dit Claude qui observait Mick en train d'allumer son feu avec diligence et habileté. « Je m'étais imaginé que nous nous amuserions bien avec eux. Croyez-vous que le fermier sera fâché de nous voir installés ici?

— Diable! Je n'avais pas pensé à cela! s'écria François. Ce n'est sans doute pas un terrain de camping. La plaisanterie ne sera pas du goût du fermier !

— Quelle misère d'être maintenant aussi loin du ruisseau! ajouta Annie. Il faut courir au diable pour avoir de l'eau, et nous n'en avons presque plus....

— Pour ce soir, nous nous contenterons de ce qui reste, décida Mick. Je n'ai aucune envie de m'aventurer dans les ténèbres, pour y être exposé à toutes sortes de risques : me faire arracher les cheveux par Buffalo, être ligoté par l'homme-aux-liens, ou marcher sur la queue d'un serpent! Je suis sûr que les saltimbanques guettent le moment où nous irons chercher de l'eau. Nous sommes dans une fâcheuse situation! »

Le dîner ne fut pas gai. Les choses paraissaient se gâter. Les enfants n'avaient aucune envie de se plaindre à la police pour ce motif ridicule, mais si le fermier voulait les chasser de son champ,

comment pourraient-ils retourner à leur ancienne place ?

« Allons nous coucher, dit François, lorsqu'ils furent rassasiés. La nuit porte conseil. Vous, les filles, ne vous tourmentez pas. Nous trouverons un moyen d'en sortir. Haut les cœurs!

— Wouf ! » approuva Dagobert, ce qui fit rire les enfants. Claude le caressa.

« Nous avons fait une longue promenade aujourd'hui, je suis fatigue, dit François..Je vais m'étendre sur mon lit et lire un peu. »

Annie rangea la vaisselle. Puis les filles souhaitèrent bonne nuit aux garçons et regagnèrent leur roulotte, avec Dagobert.

« J'ai grand-peur que ces vacances ne soient ratées! » dit Annie en faisant son lit. Claude protesta énergiquement :

« Ratées, nos vacances! Attends un peu et tu verras! J'ai le pressentiment qu'au contraire elles seront formidables! »



CHAPITRE IX

Une grande surprise.

LE LENDEMAIN matin, les prévisions optimistes de Claude ne parurent guère justifiées. Alors que les garçons étaient encore profondément endormis, quelqu'un frappa violemment à la porte de leur roulotte. Puis une grosse face rougeaude s'appuya contre la fenêtre, cherchant à voir ce qui se passait à l'intérieur. François ouvrait juste les yeux;

il sursauta devant cette apparition inattendue.

« Qui vous a autorisés à camper ici? » dit la figure rougeaude, avec une expression peu rassurante.

François se leva et ouvrit la porte. Il était en pyjama. « Etes-vous le propriétaire de ce champ? demanda-t-il poliment. Nous campions dans le terrain voisin et....

— C'est un terrain de camping, dit l'homme, qui était vêtu comme un 'fermier. Ce n'est pas le cas de celui-ci.

— Je disais donc que nous étions dans l'autre champ, reprit François calmement, et, pour une raison que nous n'avons pas bien comprise, les saltimbanques ont voulu se débarrasser de nous et ils ont profité de notre absence pour amener nos roulottes ici! Comme nous n'avons pas de chevaux pour repartir, nous ne pouvons rien faire d'autre que de rester où nous sommes.

— Non, vous ne pouvez pas rester, dit le fermier d'un, ton sans réplique. Je n'ai pas l'intention de vous abandonner ce terrain. J'en ai besoin pour mes vaches. Vous allez partir aujourd'hui, ou je déménage moi-même vos roulottes et vous les mets sur la route!

— Bon, mais écoutez donc... », commença

François, puis il s'arrêta. Le fermier ne voulait plus rien entendre, et s'éloignait d'un air farouchement résolu.

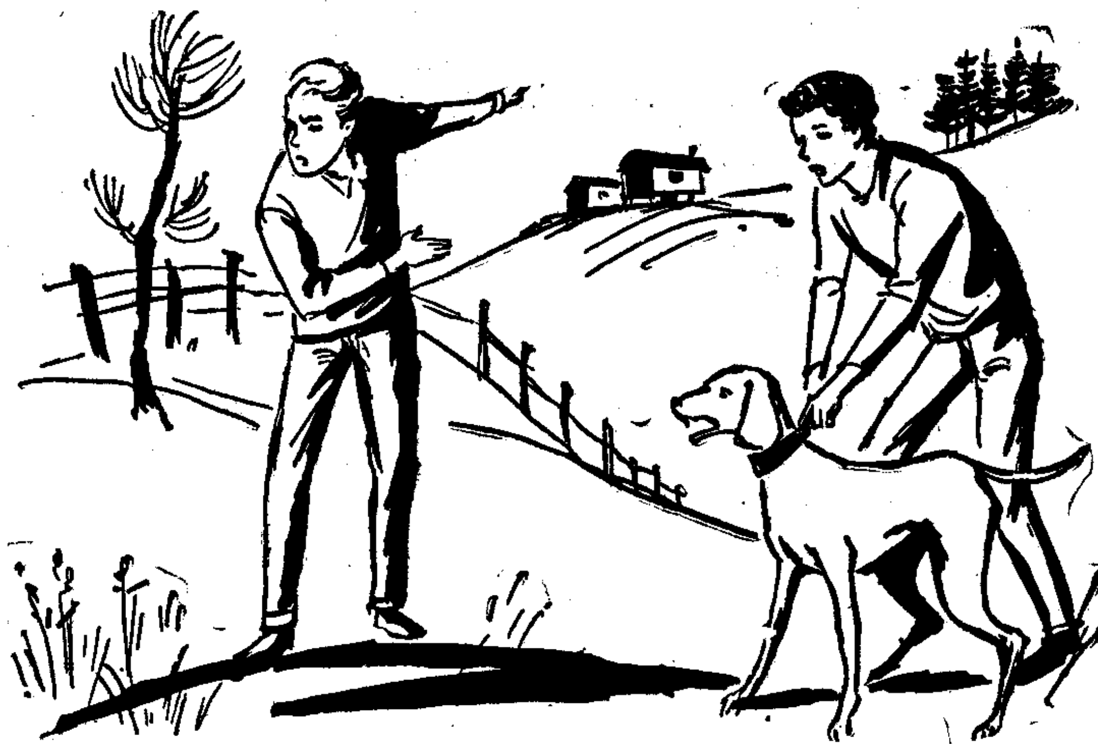
Les fillettes ouvrirent leur fenêtre et crièrent à François :

« Nous avons entendu ce qu'il a dit. Eh bien! Nous sommes dans de beaux draps! Qu'allons-nous faire maintenant?

— Déjeuner, répondit François. Ensuite j'irai voir les saltimbanques et leur offrirai une chance de réparer le tort qu'ils nous ont causé : je leur demanderai de nous prêter deux chevaux, ceux-là mêmes qu'ils ont utilisés hier pour déplacer nos caravanes, et nous remettrons celles-ci à leur ancienne place. Si j'essuie un refus, je me verrai dans l'obligation de réclamer la protection de la police.

— C'est gai ! soupira Annie. Nous étions si tranquilles avant l'arrivée de ces saltimbanques! Il est impossible de rester en bons termes avec eux.

— A présent, je ne désire plus leur amitié, dit François. J'en ai assez de ces gens-là! J'ai grande envie de rentrer à la maison et d'y passer la fin des vacances. Ici, nous aurons à faire face à des difficultés continuelles. Mick, tu m'accompagneras chez les saltimbanques, après le déjeuner, n'est-ce pas?



— Bien sûr », dit Mick.

Le petit déjeuner fut aussi morne que le dîner de la veille. François resta silencieux. Il réfléchissait à ce qu'il devait dire aux saltimbanques.

« II faut emmener Dagobert avec vous », dit Claude, exprimant l'opinion générale.

François et Mick partirent avec Dagobert vers huit heures et demie. Tous les saltimbanques étaient debout, et la fumée de leurs feux montait dans l'air pur du matin.

Les garçons décidèrent de s'adresser de préférence à Alfredo, et ils se dirigèrent de son



côté. Les autres forains, voyant cela, s'approchèrent l'un après l'autre pour entourer les enfants. Dagobert montra les dents et grogna.

« Monsieur Alfredo, dit François, le propriétaire du terrain sur lequel vous avez mis nos roulottes exige que nous partions. Il nous faut donc revenir ici. Ayez l'obligeance de nous prêter deux chevaux pour.... »

II ne put achever. Une tempête de rire secouait les saltimbanques. Alfredo répondit poliment, avec un large sourire :

« Quel dommage! Nous ne louons pas nos chevaux.

— Je ne veux pas vous les louer, dit François, posément. Vous devez nous les prêter pour nous permettre de ramener nos roulottes ici. Autrement nous serons obligés, à notre grand regret, de réclamer l'aide de la police, car ces caravanes ne nous appartiennent pas. »

Un murmure de mécontentement circula parmi les forains. Dagobert grogna plus fort. En l'entendant, quelques-uns des saltimbanques reculèrent précipitamment.

Clac ! François se retourna brusquement. Les saltimbanques soudain élargirent le cercle, et les deux garçons se trouvèrent en face de Buffalo, qui brandissait son fouet avec un sourire inquiétant.

Clac! François sursauta, car quelques cheveux, qui se tenaient ordinairement bien droits sur le dessus de sa tête, s'envolaient au bout de la lanière!

Tous les forains éclatèrent de rire. Dagobert montra les crocs et poussa un grondement de mauvais augure. Mick saisit le collier de la brave bête, toujours prête à défendre ses amis. « Si vous recommencez, je serai dans l'impossibilité de retenir le chien! » cria-t-il en avertissement.

François restait debout, désemparé. Il ne pouvait pas tourner les talons et s'éloigner sous les quolibets

de ces gens. Une telle attitude ne lui aurait pas ressemblé. Il était dans une telle rage qu'il ne pouvait pas dire un mot.

Alors, il se passa quelque chose d'inattendu, quelque chose qui laissa l'assistance frappée d'étonnement!

Une petite fille brune, vêtue d'un tricot rouge et d'une courte jupe grise, montait la colline de toute la vitesse de ses jambes. Elle ressemblait beaucoup à Claude, avec ses cheveux bouclés et sa figure toute marquée de taches de rousseur.

Elle arriva en courant et cria à pleins poumons:

c Mick, Mick, hé Mick! »

Mick se retourna, ébahi.

« Mais c'est Jo! Jo! la, petite gitane qui a déjà été mêlée à nos aventures! François, regarde, c'est Jo! »

II n'y avait pas de doute là-dessus. C'était bien Jo. Rayonnante de joie, elle se jeta dans les bras de Mick, qui faillit en perdre l'équilibre. Il avait toujours été son préféré.

« Mick! Quelle surprise! dit Jo. François! Les autres sont-ils là aussi? Oh! Dagobert, ce cher vieux Dagobert! Vous campez ici? C'est trop beau pour être vrai!

— Mais d'où sors-tu donc? demanda Mick.

— Eh bien, je suis en vacances, comme vous, et j'ai eu envie d'aller vous voir à Kernach. Je suis arrivée là-bas hier. Malheureusement, vous étiez tous, partis.

— Continue, dit Mick, comme Jo s'arrêtait, hors d'haleine.

— Retourner tout de suite à la maison ne me disait pas grand-chose, dit Jo. Alors, j'ai eu l'idée de faire une visite à mon oncle, le frère de ma mère, et j'ai appris .qu'il campait à Château-Mauclerc. J'ai marché toute la journée d'hier et je suis arrivée tard dans la nuit!

— Quelle histoire! dit François. Et puis-je savoir ' qui est ton oncle?

— C'est Alfredo., l'avaleur de feu, répondit Jo, au grand étonnement des enfants. Ne le connaissez-vous pas? Oh! Mick! Oh! François! Puis-je rester avec vous? Dites que je le peux! Vous ne m'avez pas oubliée, n'est-ce pas?

— Bien sûr que non », dit Mick, pensant que personne ne pourrait oublier cette petite gitane, à la fois sauvage et si affectueuse.

Alors seulement, Jo réalisa qu'il, se passait quelque chose d'insolite. Pourquoi tous ces gens rassemblés autour de François et de Mick ? Elle regarda autour d'elle et se rendit compte immédiatement



Il avait toujours été son préféré

tement que les saltimbanques étaient hostiles aux deux garçons, quoique l'expression de leur visage marquât plutôt un certain étonnement : Comment Jo connaissait-elle ces garçons-là? se demandaient-ils. Pourquoi les traitait-elle en amis? Ils étaient à la fois intrigués et méfiants.

« Oncle Alfredo, où es-tu? demanda Jo en le cherchant des yeux. Ha! te voilà. Mon oncle, voici mes meilleurs amis — les filles aussi! Je vous raconterai tout à leur sujet; ils ont été si gentils pour moi!

— Bon *»,* dit François, un peu gêné à la pensée de ce que Jo allait révéler. « Pendant que tu leur racontes ton histoire, je vais porter la bonne nouvelle à Claude et à Annie. Elles vont être bien étonnées d'apprendre que tu es là, et qu'Alfredo est ton oncle! *»*

Les saltimbanques s'écartèrent pour laisser passer les deux garçons et Dagobert. Ils refirent cercle autour de Jo, dont la voix perçante parvint longtemps aux oreilles de Mick et de François, tandis qu'ils traversaient le champ.

« Pour une surprise, c'est une surprise ! dit Mick, quand ils passèrent au travers de la haie. Je n'en croyais pas mes yeux quand j'ai vu surgir notre amie Jo, et toi? J'espère que Claude n'en prendra

pas ombrage; elle *s'est* toujours montrée un peu jalouse de Jo, qui est si habile en tant de choses! »

En effet,' les deux fillettes furent bien, surprises de la nouvelle que leur apportaient les garçons, Claude n'était pas tellement ravie. Elle aimait et admirait Jo, mais de loin. Sa présence la rendait[7] nerveuse. Jo lui ressemblait trop pour qu'elle pût lui accorder une amitié parfaite.

« Nous ne nous attendions vraiment pas à retrouver Jo ici, dit Annie. C'est heureux qu'elle soit arrivée ainsi à point! Quand je pense, François, que Buffalo aurait pu te scalper....

— Oh ! tu exagères, Annie, il ne s'agissait que de quelques cheveux rebelles, dit François. Mais c'était vexant! Les saltimbanques n'ont pas été moins surpris que nous lorsque Jo est arrivée comme une flèche, criant à pleine voix et se jetant sur Mick, qui a failli tomber par terre! N'est-ce pas, Mick?

— Ce n'est pas une méchante fille, dit Mick en riant. Elle est très originale et impulsive. Je me demande si les gens chez qui elle demeure savent où elle est partie. Je ne serais pas surpris qu'elle ait disparu sans rien dire.

— Tout comme les deux savants, dit François. Vraiment, je n'en reviens pas! Jo est la dernière

personne que je m'attendais à rencontrer à Château-Mauclerc !

— Si l'on y réfléchit, ce n'est pas si extraordinaire, dit Annie. Son père est un gitan, et sa mère travaillait dans un cirque où elle dressait des chiens. Jo elle-même nous a confié tout cela, vous en souvenez-vous? Donc, il est naturel pour Jo d'avoir des relations chez les saltimbanques. Comme c'est drôle qu'elle ait un oncle avaleur de feu!

— Tu as raison, j'avais oublié ces détails, dit François. Jo doit en effet connaître toutes sortes d'artistes forains dans le pays! Je me demande ce qu'elle est en train de raconter à ceux-là!

— Elle est certainement fort occupée à chanter les louanges de Mick, dit Claude ironiquement; car elle est en extase devant Mick. Peut-être que les saltimbanques se montreront plus sociables quand ils sauront que Jo est notre amie!

— Nous serons bientôt fixés là-dessus, dit Mick. Nous devons quitter ce champ, puisque le fermier l'exige. D'autre part, j'ai du mal à imaginer que les saltimbanques consentiront à nous prêter leurs chevaux et, s'ils refusent, nous ne pourrons pas partir!

— Si nous demandions au fermier de nous prêter des chevaux? suggéra Annie.

— Il voudrait se faire payer, sans doute, dit François. Gardons notre argent. Après tout, ce n'est pas nous qui avons amené les roulottes ici!

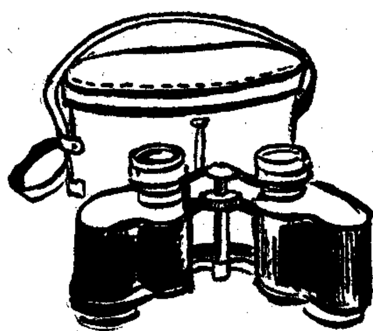
— Pour ma part, je vous avoue que j'en ai assez de l'hostilité qu'on nous témoigne de tous côtés, s'écria Annie, et je n'ai aucune envie de rester à Château-Mauclerc. Je ne m'amuse plus du tout!

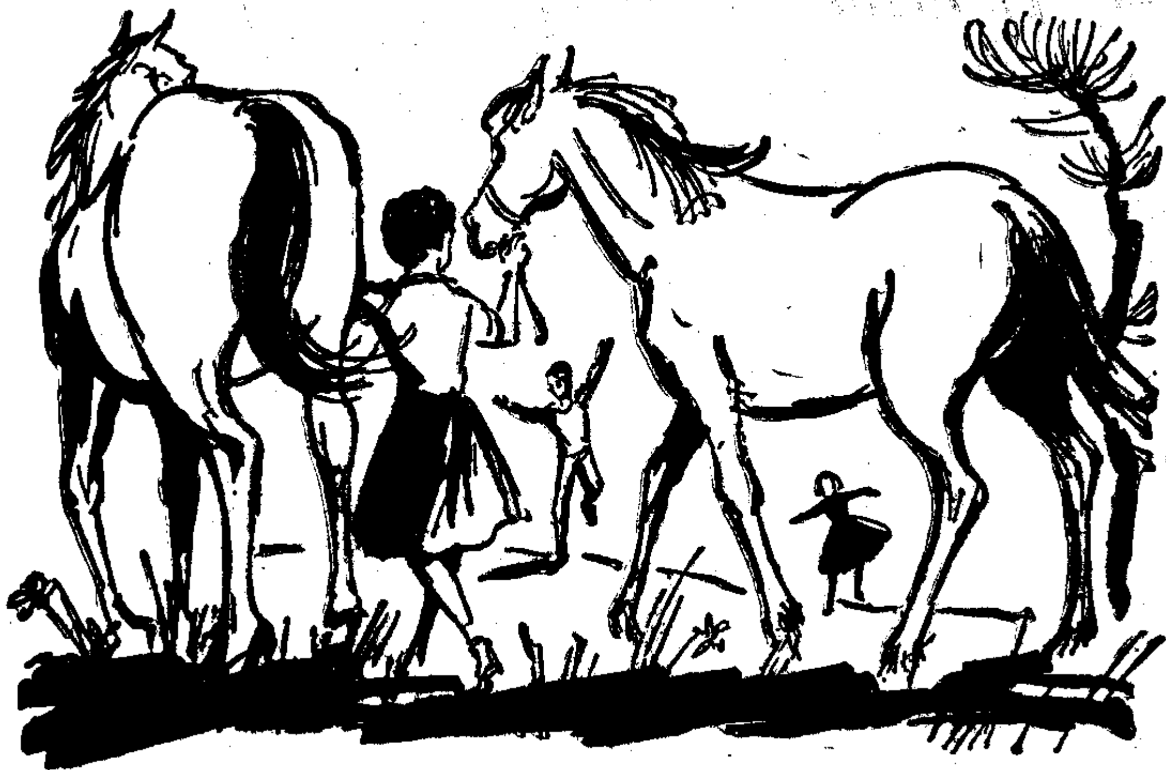
— Allons, courage! dit Mick. Ne te laisse pas abattre ainsi! Haut les cœurs!

— Wouf! approuva Dagobert.

— Regardez, quelqu'un vient par le chemin qui contourne la haie, dit Claude. C'est Jo!

— Mais oui! Et... est-ce possible? Elle amène deux chevaux! s'exclama Mick. Quel numéro! Elle a pris les chevaux de son oncle, l'avaleur de feu ! »





CHAPITRE X

De retour parmi les saltimbanques

Les quatre enfants, avec Dagobert bondissant autour d'eux, coururent à la rencontre de Jo.

« Bonjour, Annie ! bonjour, Claude! s'écria Jo Joyeusement. Je suis heureuse de vous revoir. Quelle surprise!

— Jo ! Comment as-tu fait pour te procurer ces chevaux? demanda Mick en prenant une des bêtes par la bride.

— Rien de plus facile, répondit Jo en souriant.

J'ai raconté à mon oncle Alfredo comment nous nous sommes connus, ce que je sais de vous et combien vous avez été bons pour moi. J'ai été bouleversée d'apprendre qu'ils vous avaient chassés du terrain de camping. Alors, je leur ai dit ce que je pensais d'eux! Traiter de la sorte mes meilleurs amis !

— Vraiment, Jo? dit Claude, incrédule.

— Ne m'avez-vous pas entendue? demanda Jo. J'ai beaucoup crié après mon oncle Alfredo, et puis ma tante Anita s'est jointe à moi et ensemble nous avons crié après tous les autres!

— Ce devait être un concert assourdissant, dit François. Enfin, tu as eu gain de cause, puisque te voilà avec des chevaux pour ramener nos roulottes! Tu es une brave fille, Jo!

— Quand tante Anita m'a raconté qu'ils avaient conduit vos roulottes dans le champ voisin et ne voulaient pas vous prêter des chevaux pour les ramener, je leur ai dit... non, je préfère ne pas vous répéter ce que je leur ai dit, car ce n'était pas poli.

— Cela ne m'étonne pas de toi », dit Mick, qui, l'année précédente, avait essuyé une fois la colère de Jo et constaté l'étendue et la variété de son répertoire.

« Et alors, je leur ai raconté comment mon père a été mis en prison, continua Jo, et comment vous m'avez trouvé une famille qui veuille bien prendre soin de moi, Ils ont eu honte de vous avoir traités aussi méchamment. J'ai dit à mon oncle Fredo qu'il me fallait deux chevaux pour ramener vos roulottes dans le champ.

— Très bien, dit François. Et personne n'a protesté?

— Oh! non, dit Jo. Attelons les chevaux, François, et partons. N'est-ce pas le fermier qui se dirige vers nous? »

C'était bien lui, et il n'avait pas l'air de bonne humeur. François se dépêcha d'atteler un cheval à la roulotte des filles, pendant que Mick attelait le second cheval à la roulotte des garçons. Le fermier s'approchait et les observait

« Ainsi, vous avez bien trouvé le moyen de vous procurer des chevaux? J'en étais sûr! Vous m'avez raconté des blagues : qu'on vous avait mis vos roulottes ici, que vous ne pouviez plus en partir....

— Grrrrrr... », fit Dagobert. Ce fut le seul, d'ailleurs, qui répondit.

« Hue! » cria Jo en prenant les rênes du cheval attelé à la roulotte des filles. Le cheval se mit en route, et Jo fit exprès de

le faire passer si près du fermier que celui-ci dut se reculer précipitamment. Il grogna quelque chose à l'adresse de la fillette. Dagobert grogna en retour. Le fermier s'écarta encore davantage et regarda les deux caravanes s'éloigner dans le chemin. La manœuvre était malaisée, car il fallait descendre un peu la côte, puis remonter pour accéder au terrain de camping. Les roulottes étaient lourdes et les chevaux peinaient. Enfin, ils arrivèrent à leur précédent emplacement. François installa les roulottes exactement au même endroit qu'auparavant.

Il détela les chevaux et jeta les rênes du second cheval à Mick. « Nous allons les rendre nous-mêmes », dit-il.

Les deux garçons ramenèrent donc les chevaux à Alfredo, qui était occupé à étendre du linge sur une corde. Ce genre de passe-temps ne paraissait guère convenir à un avaleur de feu, mais Alfredo ne s'en souciait pas le moins du monde.

« Monsieur Alfredo, je vous remercie de nous avoir prêté vos chevaux, dit François avec sa politesse coutumière. Devons-nous les attacher quelque part ou les laisser libres? »

Alfredo se retourna et retira quelques épingles à linge de sa large bouche. Il semblait plutôt confus.

« Laissez-les libres », dit-il. Il hésita avant de remettre les épingles dans sa bouche. « Nous ne savions pas que vous étiez un ami de ma nièce, ajouta-t-il. Elle nous a parlé de vous. Pourquoi ne pas nous avoir dit que vous la connaissiez?

— Comment aurait-il pu le faire, alors qu'il ignorait qu'elle était ta nièce? s'écria Mme Alfredo, de la porte de sa roulotte. Fredo, tu n'as pas de tête! Ah! Voilà que tu laisses tomber ma plus belle blouse! »

Elle accourut, et Alfredo la regarda venir d'un œil inquiet. Heureusement, elle n'avait pas de casserole à la main, cette fois. Elle se retourna vers les deux garçons, qui riaient sous cape.

« Alfredo regrette d'avoir déplacé vos roulottes, dit-elle. N'est-ce pas, Fredo?

— Mais.... C'est toi qui... », commença Alfredo, avec un regard ahuri. Sa remuante petite femme ne le laissa pas finir. Elle lui donna un coup de coude, et se remit à parler :

« Ne faites pas attention à ce qu'il dit! Il n'a pas de tête. Il sait seulement avaler du feu, et ce n'est pas grand-chose. Jo est bien plus dégourdie! Elle a mauvais caractère, mais elle se débrouillera dans la vie! Alors, êtes-vous contents d'être revenus dans votre coin?

— Je ne crois pas que nous nous attardions ici, dit François. Nous avons été traités en indésirables. Aussi, nous partirons probablement demain.

— Fredo, regarde ce que tu as fait! gémit Mme Alfredo. Tu as chassé ces gentils enfants! Voilà des garçons qui ont de bonnes manières, ce qui n'est pas ton cas. Tu devrais prendre modèle sur eux..., »

Fredo, indigné, retirait quelques épingles à linge de sa bouche pour protester, quand sa. femme poussa un cri et courut à sa roulotte : « Le gâteau brûle! »

Alfredo éclata de rire, d'un rire énorme qui surprit les garçons. « Ah! C'est elle qui fait la cuisine, aujourd'hui, et elle laisse brûler son gâteau! Cette femme n'a pas de tête! Pas de tête du tout! »

François et Mick s'éloignaient déjà quand Alfredo les rappela : •

« Hé! Vous pouvez rester ici, dans ce champ. Vous êtes les amis de Jo. C'est suffisant pour nous.

-— Possible, mais ce n'est pas assez pour nous, répondit François froidement. Nous partirons demain. »

Les garçons retournèrent à leurs roulottes. Jo était assise sur l'herbe avec Annie et Claude, et leur racontait ses impressions de fille adoptive

d'une bonne famille. « Mais on ne me permet pas de porter des shorts, moi qui aime tant m'habiller en garçon! conclut-elle tristement. Vous voyez, j'ai une jupe, maintenant. Veux-tu me prêter un short, Claude?

— Non, je ne le peux pas *»,* répondit Claude, sans hésitation. Jo lui ressemblait assez, telle qu'elle était, sans porter de short! « Tu as commencé une nouvelle vie, Jo. Sais-tu lire et écrire, à présent?

— Presque », répondit Jo en détournant les yeux. Elle trouvait les leçons très difficiles, car elle n'avait jamais fréquenté l'école tant qu'elle avait



vécu avec son père, le gitan. Elle regarda de nouveau ses amis, les yeux brillants : « Puis-je-rester avec vous? demanda-t-elle. Ma mère adoptive n'y verrait certainement pas d'inconvénient....

— Ne lui as-tu pas dit que tu venais ici? s'étonna Mick. Ce n'est pas bien, Jo.

— Je n'y ai pas pensé, dit Jo. Tu lui enverras une carte pour moi, Mick.

— Envoie-la toi-même, dit Claude aussitôt. Tu as dit que tu savais écrite. »

Jo ne parut pas remarquer la perfidie de cette réflexion. « Puis-je rester avec Vous? demanda-t-elle encore. Je ne dormirai pas dans une roulotte, je me coucherai dessous. C'était mon habitude, l'été, quand je vivais avec mon père, qui avait aussi une roulotte. Quel changement pour moi, d'habiter maintenant une maison! Je reconnais qu'il y a bien des choses qui me plaisent dans une maison, beaucoup plus que je ne l'imaginais avant, mais ce que je préférerai toujours, c'est de coucher sur la dure!

— C'est bon, tu peux rester avec nous tant que nous sommes ici, dit François. Mais nous allons certainement partir bientôt, car nous avons été trop mal reçus par tes amis les saltimbanques!

— A l'avenir, ils seront aimables avec vous », dit Jo en se levant, comme si elle avait l'intention d'aller immédiatement donner des ordres en conséquence.

Mick la retint par le bras. « Non, laisse-les tranquilles, dit-il. Restons encore vingt-quatre heures; nous prendrons une décision demain. Qu'en dis-tu, François?

— D'accord, dit-il. Allons fêter l'arrivée de Jo en mangeant des glaces. Je pense que vous, les filles, vous avez des achats à faire?

— Oui », dit Annie en sortant du buffet les paniers à provisions.

Ils descendirent tous la colline, avec Dagobert. Quand ils passèrent devant le dresseur de serpents, celui-ci leur cria gaiement : « Bonjour, les enfants! Beau temps, n'est-ce pas? »

Après la mauvaise humeur et la rudesse dont les saltimbanques avaient fait preuve envers eux, c'était inattendu! Annie sourit, mais les garçons et Claude *M* contentèrent de saluer d'un signe de tète, en passant. Ils étaient plus rancuniers qu'Annie!

Ils croisèrent l'homme-caoutchouc, qui rapportait de l'eau. Derrière lui venait l'homme-aux-liens; tous deux saluèrent les enfants, et l'homme-caoutchouc quitta même un instant son air lugubre pour leur adresser un bref sourire.

Puis ils virent Buffalo, qui s'exerçait avec son fouet, clac, clac, clac! Il vint à eux.

« Si vous avez envie de m'imiter, venez me trouver, dit-il à François. Je vous montrerai des tours!

— Merci, dit François poliment mais en gardant ses distances. Nous allons probablement partir demain.

— Oh! » dit Buffalo, embarrassé. Il se demandait si François lui en voulait pour les quelques cheveux arrachés par jeu. Mais François sourit. Buffalo lui plaisait assez, avec sa mèche rousse et son accent traînant.

« Restez donc avec nous, dit Buffalo. Je vous prêterai un fouet

— Nous partirons sans doute demain », répéta François. Les enfants saluèrent et passèrent leur chemin.

« Hum! Et si nous restions? dit Claude. Puisqu'ils deviennent aimables, cela change tout!

— Non, dit François. Je suis décidé à partir. Pour moi, c'est une question d'amour-propre. Vous, les filles, vous ne comprenez pas ce que je ressens. »

Non, elles ne comprenaient pas. Mick, lui, approuvait son frère. Ils continuèrent leur route

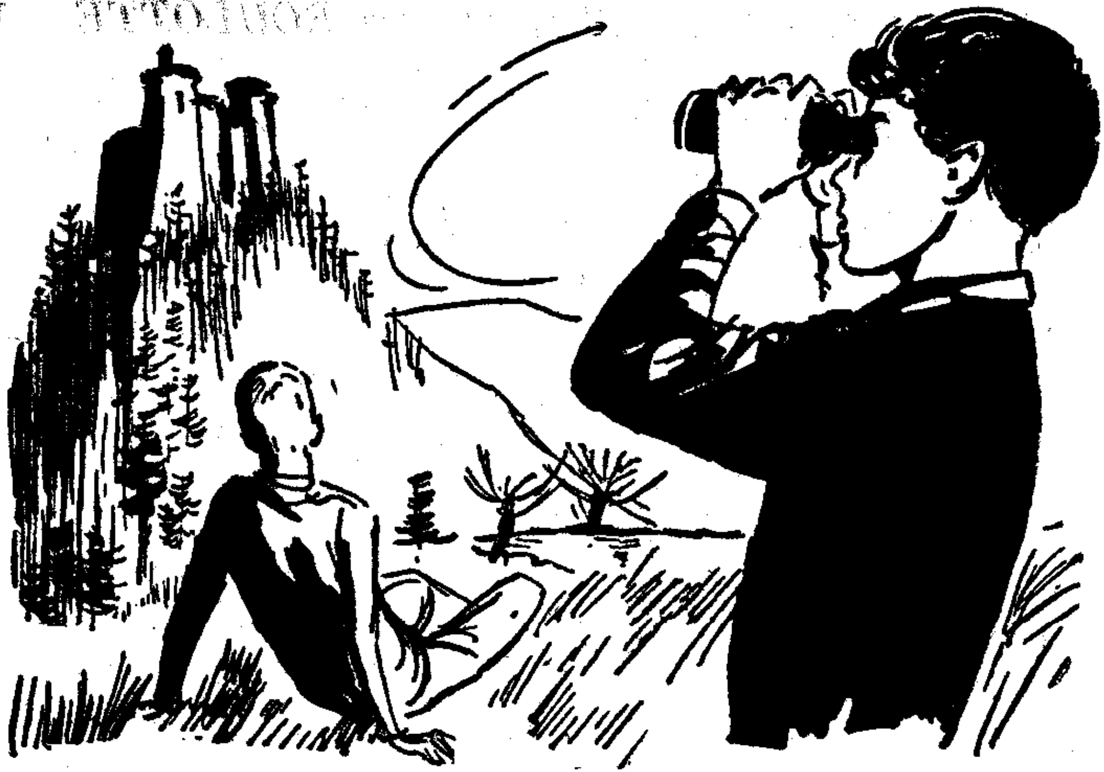
jusqu'au village et arrivèrent chez le marchand de glaces.

Ce jour-là, ils s'amusèrent bien. Ils firent un excellent déjeuner sur l'herbe, près de leur roulotte et, à leur grande surprise, Mme Alfredo leur apporta un gros gâteau — qui n'était pas brûlé. Annie la remercia chaleureusement, pour compenser l'attitude réservée des garçons.

« Vous auriez pu vous montrer plus aimables, tout de même, leur dit-elle d'un ton de reproche. Elle est réellement très gentille, cette Mme Alfredo. Sincèrement, j'aimerais rester ici maintenant. »

Mais François s'obstinait. Il secoua la tête. « Nous partirons demain, dit-il. A moins qu'il n'arrive quelque chose d'extraordinaire, qui nous oblige à rester. Et il ne se produira rien. »

Mail François se trompait. Quelque chose d'inattendu arriva. Quelque chose de vraiment étonnant !



CHAPITRE XI

Le mystère de la tour.

L’'ÉVÉNEMENT se produisit cet après-midi-là, après le goûter. Ils s'étaient régalés du gâteau de Mme Alfredo, qui était fort bien fait et Savoureux. « Je ne pourrais rien avaler de plus, dit Claude en finissant son jus de fruit. Les saltimbanques s'y connaissent en gâteaux! Je ne me sens même pas

capable de me lever et de ranger les verres et les assiettes, aussi ne me le demande pas, Annie!

— Ce n'est pas mon intention, dit Annie. Nous avons tout notre temps. Il fait si bon! Restons assis un moment sur l'herbe. Ecoutez ce merle qui siffle encore. Son chant est différent chaque fois!

— C'est pour cela que j'aime les merles, dit Mick. Ce sont des compositeurs. Ils ne font pas comme les pinsons, qui lancent toujours les mêmes note*. Il y en avait un ce matin qui a chanté cinquante fois de suite le même air!

— C'est vrai, je l'ai entendu, ce raseur! dit Claude.

— Oh ! regardez, dit Annie, est-ce que ces hérons s'envolent vers le marais?

— Oui, dit Mick. Tu devrais aller chercher tes jumelles, Claude. Nous pourrions nous amuser à les observer. »

Claude trouva que c'était là une bonne idée. Elle M leva, entra dans sa roulotte et revint bientôt avec les précieuses jumelles, qu'elle tendit à Mick. Il les dirigea sur le marais.

« Oui, il y a quatre hérons au bord de l'eau. Quelles longues pattes ils ont! Ils pèchent avec entrain. En ce moment, il y en a un qui tient quelque chose dans son grand bec. Qu'a-t-il attrapé ?

C'est une grenouille! Je peux voir ses pattes de derrière!

— Non, c'est impossible, tu te moques de nous, dit Claude en lui prenant les jumelles. Tu ne me feras pas croire que ces jumelles sont assez puissantes pour permettre de voir à cette distance les pattes d'une grenouille! »

Pourtant, Mick n'avait pas menti. Les parents de Claude avaient offert à leur fille des jumelles excellentes; c'était un trop beau cadeau pour. Claude, qui n'était pas soigneuse et ne prêtait guère d'attention aux objets de valeur. Elle' eut juste le temps de voir les pattes de la pauvre grenouille disparaître dans le bec du héron. Puis, quelque chose effraya les échassiers et, avant que les autres enfants aient pu les observer, ils s'enfuirent à tire-d'aile.

« Quel vol majestueux! dit Mick. Le battement de leurs ailes est plus lent que celui d'aucun autre oiseau. Prête-moi encore tes jumelles, Claude, s'il te plaît. Je voudrais regarder les choucas. Il y en a des centaines qui tournent au-dessus du château. C'est sans/doute leur promenade du soir! »

II prit les jumelles. Le cri des choucas parvenait jusqu'à eux, lugubre et discordant. Mick vit quelques-uns des oiseaux descendre vers l'unique tour

intacte du château. Il abaissa ses jumelles pour suivre leurs évolutions. L'un des choucas se posa sur le rebord de l'étroite ouverture pratiquée dans le haut de la tour (fenêtre d'autrefois, combien sinistre!). Puis l'oiseau s'envola, comme effarouché.

Alors Mick sentit soudain son cœur battre plus fort dans sa poitrine. Ses jumelles étaient dirigées sur l'antique fenêtre et ce qu'il voyait le stupéfiait! Il regardait comme s'il ne pouvait en croire ses yeux. Puis il dit à François, d'une voix étranglée d'émotion :

« Prends les jumelles, braque-les sur la fenêtre qui est tout en haut de la tour, et dis-moi ce que tu vois! Vite! »

François, surpris, fit ce que son frère lui demandait. Les autres, très intrigués, cherchaient à comprendre. Qu'est-ce que Mick avait bien pu voir? François observa longtemps.

« Oui, oui, j'y suis, dit-il enfin. C'est extraordinaire! N'est-ce pas un effet de lumière? »

Poussée par la curiosité, Claude arracha les jumelles à François.

« Laisse-moi voir! cria-t-elle. Ce sont mes jumelles, après tout! » Elle les dirigea sur l'endroit indiqué et regarda, regarda intensément. Puis elle abaissa les jumelles et se tourna vers les garçons.



« C'est une plaisanterie ? demanda-t-elle. Il n'y a rien là-bas, rien qu'une ouverture dans le mur ! »

Annie lui prit les jumelles des mains juste au moment où Mick tentait de s'en emparer. Elle aussi essaya de distinguer quelque chose. Mais il n'y avait absolument rien à voir.

« II n'y a rien », dit Annie, découragée. Mick se jeta aussitôt sur les jumelles et les braqua une fois de plus sur la tour. « II est parti, dit-il à François. C'est fini.

— Mick ! Si tu ne nous dis pas immédiatement ce que tu as vu, nous te faisons rouler jusqu'en

bas de la colline, tu entends! dit Claude, hors d'elle. Vas-tu enfin parler?

— Eh bien, dit Mick en regardant François, j'ai vu... un visage. Oui, quelqu'un regardait par la fenêtre.... Qu'as-tu vu, toi François?

— La même chose, dit François. Et cela m'a fait une drôle d'impression!

— Un visage ! s'exclamèrent Claude, Annie et Jo ensemble. Que voulez-vous dire?

— Ce que nous avons dit. Une tête avec deux yeux, un nez et une bouche!

— Mais personne ne vit dans ce château. Il est en ruine, fit remarquer Claude. C'était peut-être un visiteur, ne croyez-vous pas? »

François jeta un coup d'œil sur sa montre. « Non, ce n'est pas un visiteur. J'en suis sûr. Le château ferme à cinq heures et demie et il est plus de six heures. Il m'a semblé que ce visage avait une expression désespérée!

— A moi aussi, dit Mick. C'est bizarre, n'est-ce pas, François?

— Etait-ce une tête d'homme? demanda Claude.

— Oui, je le crois, dit Mick. Seuls ses yeux étaient en pleine lumière, mais quand même il n'y a guère de doute.... As-tu remarqué ses sourcils, François?

— Oui, dit François. Ils étaient très fournis, n'est-ce pas? »

Claude dressa l'oreille. « Des sourcils très fournis ! dit-elle aussitôt. Vous souvenez-vous de la photographie de Marcel Dumoutier, le savant? Nous avons tous remarqué ses épais sourcils noirs! Mick a dit qu'il les raserait et s'en ferait une moustache pour se rendre méconnaissable!

— Oui, c'est vrai », dit Mick en se tournant vers François. Celui-ci secoua la tête. « C'était très loin, dit-il. Beaucoup trop loin pour que l'on puisse juger d'une ressemblance. Nous avons été très surpris par cette apparition inattendue, mais ne nous lançons pas trop vite dans des hypothèses extravagantes....

— Comme j'aurais voulu voir aussi ce visage! soupira Claude. Ce sont mes jumelles, et je n'ai rien vu!

— Eh bien, tu peux continuer à regarder et attendre qu'il se montre de nouveau », dit Mick lui tendant les jumelles.

Annie, Claude et Jo, à tour de rôle, se repassèrent les jumelles et guettèrent le mystérieux visage, jusqu'à la tombée du jour. Quand elles abandonnèrent la partie, il faisait si sombre qu'on pouvait à peine distinguer la tour elle-même. Il n'était

plus question d'apercevoir quelqu'un à la fenêtre! « Je vais vous dire ce qu'on peut faire, dit François. Nous irons visiter le château demain, et nous monterons dans la tour. Ainsi, nous verrons bien s'il y a quelqu'un dedans,

— Mais je croyais que nous partions demain, dit Mick d'un air innocent, en regardant son frère du coin de l'œil.

— Tiens, c'est vrai, nous devions partir, dit François qui avait complètement oublié ses résolutions. En vérité, je ne crois pas que nous puissions quitter le pays sans avoir visité ce château, et trouvé l'explication de cette énigme....

— Evidemment, c'est impossible, dit Claude. Il faudrait que nous ayons bien changé pour renoncer à tirer cette affaire au clair!

— En tout cas, je séjournerai ici quelque temps, annonça Jo. Si vous partez, j'irai avec mon oncle Alfredo et ma tante Anita. Claude n'a qu'à me prêter «es jumelles. Je surveillerai la tour et vous ferai savoir si....

— Non, rien à faire, dit Claude nettement. Je ne me séparerai pas de mes jumelles. D'ailleurs, je n'ai pas l'intention de m'en aller. Tu veux rester aussi, maintenant, n'est-ce pas, François?

— Nous resterons et découvrirons de quoi

Il s'agit, dit François. Je suis vraiment très intrigué. Tiens, qui vient vers nous?»

Une silhouette massive se profila dans le crépuscule. C'était Alfredo, l'avaleur de feu. « Jo, es-tu là? demanda-t-il. Ta tante t'invite à dîner, avec tous tes amis. Venez! »

II y eut un silence. Annie regarda François avec appréhension. Allait-il encore faire le fier? Elle espérait que non.

« Merci, dit enfin François. Nous acceptons avec plaisir.

— C'est gentil de votre part, dit Alfredo. Voulez-vous que je fasse mon numéro pour vous amuser? J'avalerai du feu devant vous! »

C'était trop tentant! Tous les enfants se levèrent sans tarder et suivirent le grand Alfredo jusqu'à sa roulotte. Auprès, il y avait un bon feu, sur lequel chauffait une grosse marmite noire qui laissait échapper une appétissante odeur.

« Le dîner n'est pas encore prêt », dit Alfredo.

Les enfants n'en furent pas fâchés. Après un si copieux goûter, ils n'avaient pas encore faim. Ils s'assirent non loin de la marmite.

« Vous allez réellement avaler du feu pour nous? demanda Annie. Comment vous y prenez-vous?

— Oh! C'est très difficile! dit Alfredo. Je le ferai à la condition que vous me promettiez de ne pas essayer vous-mêmes. Vous ne voulez pas avoir des ampoules dans la bouche, n'est-ce pas? »

Non, personne ne le souhaitait. « Mais vous, monsieur Alfredo? Je ne veux pas non plus que vous ayez des ampoules dans la bouche! » s'écria Annie.

Alfredo parut scandalisé. « Moi? Je suis un très bon avaleur de feu, lui dit-il. Ceux qui savent s'y prendre n'ont pas d'ampoules. Maintenant, attendez-moi bien gentiment, je vais chercher mes accessoires, et avaler du feu pour vous! »

Quelqu'un d'autre s'assit près d'eux. C'était Buffalo. Il leur sourit. Carmen arriva aussi, puis le dresseur de serpents. Ils prirent place de l'autre côté du feu.

Alfredo revint en portant quelques objets dans sa main.

« On dirait un cercle de famille] dit-il. Maintenant, regardez, le spectacle commence! »



CHAPITRE XII

Une représentation gratuite

ALFREDO s'assit dans l'herbe, à une certaine distance du feu. Il plaça devant lui un petit bol de métal qui sentait l'essence. Puis il éleva en l'air deux objets qu'il montra aux enfants.

« Ce sont ses flambeaux, dit Mme Alfredo, fièrement. Il avale le feu qui en sort. »

Alfredo parla à voix basse au dresseur de serpents,

et trempa ses deux flambeaux dans le bol. Ils n'étaient pas encore allumés, et ressemblaient, à ce moment-là, à deux cylindres sombres. L'homme-aux-serpents se pencha et prit dans le feu une brindille qui brûlait. Il la lança dans le bol. Immédiatement, l'essence s'enflamma. Alfredo approcha du bol un flambeau, puis l'autre. Us s'allumèrent aussitôt et jetèrent de hautes flammes. Les yeux d'Alfredo brillaient d'un étrange reflet, tandis qu'il tenait un flambeau dans chaque main. Les cinq enfants regardaient, captivés. Puis Alfredo renversa la tête en arrière, et ouvrit toute grande sa large bouche. Il introduisit dedans l'un des flambeaux allumés, et ferma la bouche dessus. Ses joues devinrent incroyablement rouges, éclairées curieusement par les flammes qui étaient à l'intérieur. Annie poussa un cri étouffé. Claude et les garçons retinrent leur souffle. Seule, Jo regardait sans émotion apparente. Elle avait vu son oncle se livrer à cet exercice bien des fois!

Alfredo ouvrit la bouche, et des flammes en jaillirent.

Avec un flambeau allumé dans chaque main, l'essence brûlant dans le bol, c'était un spectacle extraordinairement impressionnant!

Il fit la même chose avec l'autre flambeau, et une

fois encore ses joues s'éclairèrent comme une lampe. Puis le feu s'échappa de sa bouche, et les flammes ondulèrent sous la brise du soir. Alfredo ferma la bouche. Il avala. Puis il regarda autour de lui, ouvrit la bouche pour montrer qu'il n'y avait plus de flammes dedans, et sourit, satisfait. Il aimait son métier.

« Alors, qu'en pensez-vous? » demanda-t-il en rangeant soigneusement ses flambeaux. Le contenu du bol avait cessé de brûler, et seul le feu.de camp éclairait encore la scène.

« C'est merveilleux, dit François avec admiration. Mais ne vous brûlez-vous pas la bouche?

— Qui, moi? Non, jamais! s'exclama Alfredo en riant. Les premières fois, oui, sans doute, quand j'ai commencé, il y a bien des années. Mais maintenant, non. Ce serait une chose ridicule pour moi que de me brûler.

— Mais... comment faites-vous pour ne pas vous brûler? » demanda Mick, piqué par la curiosité.

Alfredo refusa de donner la clef du mystère. Il tenait à garder son secret, comme tous ceux qui réalisent des tours peu courants.

« Je sais avaler du feu », annonça Jo d'un air détaché. « Oncle Fredo, prête-moi l'un de tes flambeaux!

— Jamais de la vie! rugit Alfredo. Est-ce que tu veux risquer de te transformer en torche vivante ?

— Non, et cela ne m'arrivera pas, répondit Jo. Je t'ai observé et je sais comment tu t'y prends. J'ai déjà essayé.

— Tu te vantes ! s'écria Claude.

— Ecoute, dit Alfredo, si tu avales du feu, je te ferai passer l'envie de recommencer.

— Non, Alfredo, dit sa femme. C'est à moi que Jo aura affaire si elle n'est pas raisonnable. Ecoutez-moi bien tous, et toi surtout, Jo : s'il y a quelqu'un d'autre ici qui avale du feu, ce sera moi, oui, moi, ta femme, Alfredo !

— Non, tu n'avaleras pas de feu », dit Alfredo d'une voix forte, mais il craignait visiblement que son exubérante épouse ne passât outre.

Annie poussa soudain un cri de frayeur. Un long corps cylindrique glissait entre elle et François ! C'était un des pythons du dresseur de serpents, qui avait suivi son maître. Les enfants, très occupés, ne l'avaient pas remarqué. Jo l'attrapa et ne voulut plus le lâcher.

— Laisse-le, dit le dresseur de serpents. Il veut revenir près de moi.

— Je voudrais le tenir un moment, dit Jo. Il est si doux et si froid... J'aime les serpents. »

La curiosité aida François à surmonter la répulsion qu'il éprouvait, et il posa sa main sur le reptile. Celui-ci était froid, en effet, et très doux au toucher, malgré l'aspect de sa peau écailleuse. François en fut surpris.

Le python monta en glissant jusqu'à l'épaule de Jo et ensuite redescendit le long de son dos. « Ne le laisse pas enrouler sa queue autour de toi, avertit le dresseur de serpents. Je te l'ai déjà dit.

— Je veux le porter autour de mon cou comme une fourrure *»,* dit Jo, et elle tira sur le serpent jusqu'à ce qu'enfin il fût posé selon sa fantaisie. Claude l'observait avec une admiration involontaire. Annie avait préféré mettre quelque distance entre elle et Jo. Les garçons regardaient, fascinés, et leur estime pour la petite gitane en fut augmentée.

Un chant très doux, accompagné à la guitare, s'éleva dans la nuit. C'était Carmen, la femme de Buffalo, qui chantait d'une voix contenue une mélodie triste, avec un refrain d'une gaieté inattendue que les saltimbanques reprenaient en chœur. A peu près tout le camp était réuni alors, et il y avait là quelques artistes que les enfants n'avaient encore jamais vus.

C'était très amusant d'être assis autour d'un



beau feu, d'écouter le chant bohémien qui résonnait étrangement à leurs oreilles, en compagnie d'un avaleur de feu et d'un serpent qui semblait, lui aussi, apprécier la 'musique! Il abandonna Jo tout à coup et s'approcha de son maître.

« Oh! Balthazar », dit le curieux petit homme en laissant le serpent glisser dans ses mains. « Tu aimes la musique, n'est-ce pas?

— Regarde-le! murmura Annie à Claude. Il a de la tendresse pour cet animal-là! Comment peut-on s'attacher à une bête aussi répugnante?

— Je ne le trouve pas répugnant, répondit Claude. On s'y habitue très vite. »

La femme d'Alfredo se leva. « II est temps de partir, dit-elle à l'assemblée. C'est l'beure du dîner.

« Alfredo a faim. N'est-ce pas, Alfredo? » Celui-ci approuva. Il replaça la lourde marmite sur le feu, et — tandis que les autres saltimbanques regagnaient leurs roulottes — une si bonne odeur se répandit que les cinq enfants commencèrent à se sentir en appétit.

« Où est Dagobert? demanda soudain Claude.

— Il s'est sauvé quand il a vu le serpent, dit Jo. Je l'ai vu partir. Dagobert, reviens! Tout va bien! Dagobert!

— Merci, je vais l'appeler moi-même, dit Claude. C'est mon chien! Dagobert! »

Dagobert revint, l'oreille basse. Claude le caressa et Jo aussi. Il leur lécha la main à toutes deux. Claude essaya de l'éloigner de Jo. Dagobert témoignait toujours de l'affection à la petite gitane, et ce n'était pas du goût de Claude.

Le souper fut très réussi. « Qu'y a-t-il dans la marmite? demanda Mick en acceptant une seconde assiettée. Je n'ai jamais mangé un aussi bon ragoût!

— Du poulet, du canard, du bœuf, du lard, du lapin, du lièvre, des oignons, des carottes, des

navets..., énuméra la femme d'Alfredo. Je mets dedans tout ce qui me tombe sous la main. Ça cuit et je remue, ça cuit et je remue. Un jour une perdrix tombe dans la marmite, le lendemain c'est un faisan, et....

— Tiens ta langue, femme », gronda Alfredo, qui ne tenait pas à ce que les fermiers des environs vinssent poser des questions au sujet de quelques-unes des merveilles contenues dans la marmite. -

« Tu as osé me dire de tenir ma langue ! » cria la petite Mme Alfredo en colère, et faisant des moulinets avec une cuiller.

« Wouf! » fit Dagobert en recevant quelques gouttes du savoureux ragoût sur le nez, et les léchant. « Wouf !» Il se leva et se dirigea vers la cuiller, espérant un supplément.

« Oh ! tante Anita, donne donc un peu de jus à Dagobert », demanda Jo et, à la grande joie du, chien, Anita posa devant lui une belle assiettée pour lui tout seul. Il ne pouvait y croire!

« Merci beaucoup pour cet excellent dîner », dit François, quand il sentit qu'il était temps de se retirer. Il se leva et les autres suivirent son exemple.

« Et merci d'avoir fait votre numéro pour nous, Alfredo, ajouta Claude. C'était sensationnel! Nous,

avons constaté avec plaisir que cet exercice ne vous a pas coupé l'appétit!

— Me couper l'appétit? Quelle plaisanterie! dit Alfredo. Jo, veux-tu rester avec nous ce soir? Tu es la bienvenue chez nous!

— Merci, mon oncle, je voudrais seulement que tu me prêtes une vieille couverture, répondit Jo. Je dormirai sous la roulotte de Claude.

— Pourquoi pas à l'intérieur, sur le sol? » demanda Claude. Mais Jo secoua la tête. «.Non, j'en ai assez d'être enfermée la nuit. J'ai envie de coucher à la belle étoile. Sous la roulotte, je serai très bien. Les gitans aiment dormir ainsi, quand le temps le permet. »

Ils traversèrent le champ dans l'obscurité. La lune ne se montrait pas encore.

« Nous avons passé une bonne soirée, dit Mick. Je me suis bien amusé. Ton oncle et ta tante sont vraiment très sympathiques, Jo. »

Jo était ravie. Elle aimait recevoir des compliments de Mick. Elle s'installa sous la roulotte des filles, enroulée dans la couverture qu'Anita lui avait prêtée. Dans sa nouvelle famille, on lui avait appris qu'il fallait faire sa toilette, se laver les dents et se brosser les cheveux avant de dormir — mais tout cela était oublié pour l'instant. Jo

avait décidé de redevenir provisoirement une vraie gitane.

« Dans un jour ou deux, elle sera de nouveau la petite sauvage sale et mal peignée qu'elle était quand nous avons fait sa connaissance », dit Claude en brossant ses cheveux avec un soin tout particulier. « Je suis contente que nous restions ici. Et toi, Annie? Maintenant, les saltimbanques sont nos amis; c'est une chance inespérée que les choses se soient si bien arrangées entre nous !

— Grâce à Jo », dit Annie.

Claude ne répondit pas. Elle n'aimait guère être l'obligée de Jo. Elle termina sa toilette et se coucha.

« Quel dommage que nous n'ayons pas vu cette mystérieuse tête d'homme à la fenêtre de la tour! soupira-t-elle. Je me demande à qui cette tête appartient et pourquoi elle était là, regardant dehors?

— Ecoute, Claude, sois gentille. Je n'ai aucune envie de parler d'apparition juste avant de dormir, dit Annie. Changeons de sujet. »

Elle éteignit la lampe. Les fillettes causèrent encore quelques minutes, puis Claude entendit un bruit qui venait de l'extérieur. Qu'était-ce donc? Dagobert leva la tête et gronda. Claude regarda vers la fenêtre qui était en face d'elle. Elle y vit

une étoile, puis quelque chose vint se placer devant, et se pressa contre la vitre. Dagobert grogna encore faiblement, puis se tut. Etait-ce quelqu'un qu'il connaissait?

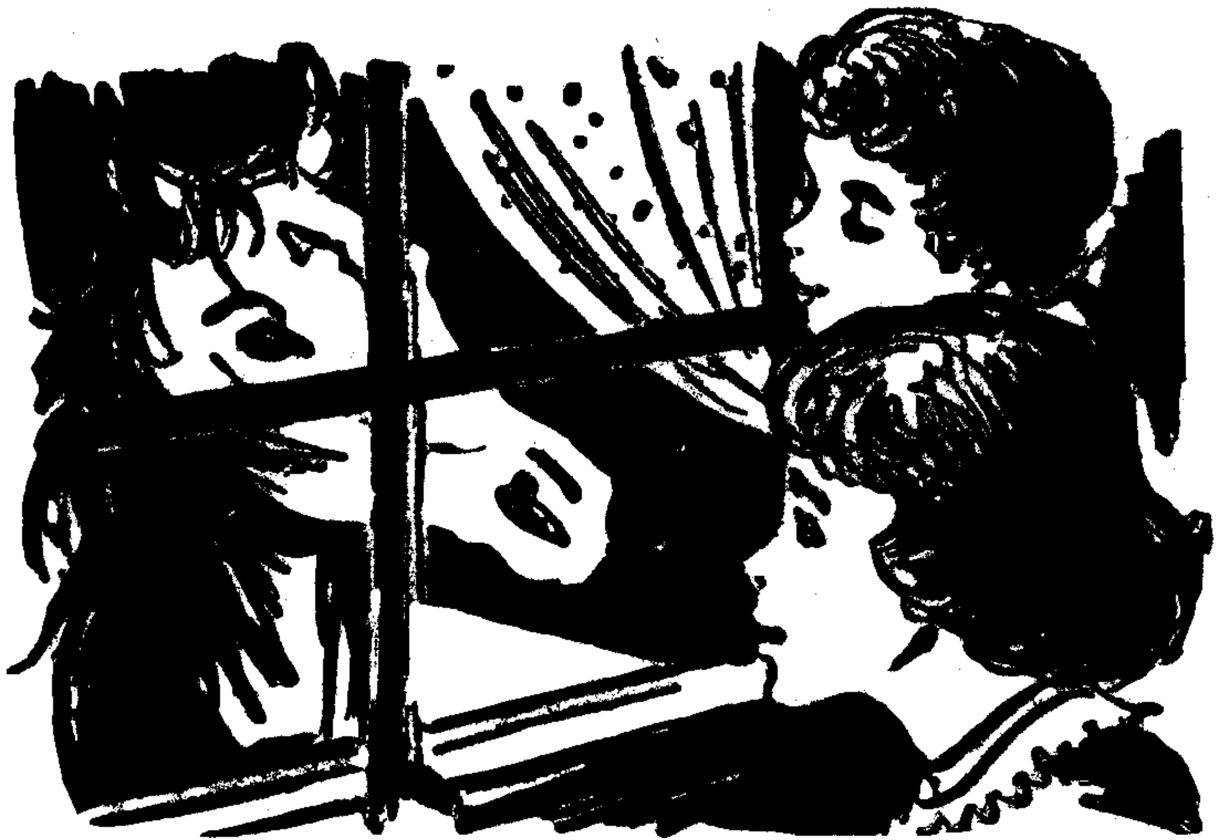
Claude alluma sa lampe de poche et vit aussitôt de quoi il s'agissait. Elle réprima son envie de rire et se tourna vers Annie.

« Annie, vite, regarde, il y a une tête à la fenêtre. Annie, réveille-toi!

— Je ne dors pas, dit Annie en s'asseyant brusquement sur son petit lit. Quelle tête? Où? N'es-tu pas en train de te payer la mienne?

— Non, vois toi-même ! » dit Claude en plaçant sa lampe sous la fenêtre. Une grosse tête brune et allongée regardait effectivement ~à l'intérieur, et Annie laissa échapper un petit cri de surprise. Puis elle éclata de rire.

« C'est le cheval d'Alfredo, grosse bête! Tu m'as fait peur. Je ne sais ce qui me retient de tirer ton matelas pour te faire tomber par terre! Et toi, Cocotte, Va-t’en regarder ailleurs! »



CHAPITRE XIII

En route pour le château.

LE LENDEMAIN, après le petit déjeuner, les enfants reparlèrent du visage entrevu à la fenêtre du château. A plusieurs reprises, ils avaient braqué leurs jumelles dans sa direction, mais sans résultat, « Allons visiter le château dès qu'il sera ouvert au public, proposa Mick. Mais attention! Personne ne doit parler de ce que nous avons vu. Tu m'entends, Jo ?

Quelquefois, tu ne sais pas tenir ta langue. »

Jo se mit en colère : « Ce n'est pas vrai ! Je peux garder un secret, vous en avez déjà eu la preuve!

— Ne te fâche pas, avaleuse de feu *»,* dit Mick avec une grimace comique. Il regarda sa montre. « C'est encore trop tôt pour partir.

— Alors, je vais aider Tony à soigner ses serpents, dit Jo, Quelqu'un d'entre vous veut-il m'accompagner?

— Je trouve intéressant de les voir évoluer, mais je n'aime pas tellement leur façon de monter sur les gens... *»,* dit Mick.

Ils se rendirent tous à la roulotte de Tony, excepté Annie, qui s'empressa de déclarer qu'il était plus utile de laver les tasses du petit déjeuner.

Le dresseur de serpents avait sorti ses deux pensionnaires de leur caisse. « Voyez comme il les frotte bien, dit Claude en s'asseyant non loin de lui. Et comme il les fait briller!

— Jo, veux-tu nettoyer Balthazar à ma place? demanda Tony. Le produit est dans cette bouteille que tu vois là-bas. *»*

De toute évidence, Jo connaissait la manière d'astiquer les serpents. Elle prit un chiffon, l'imbiba du liquide contenu dans la bouteille et

commença de le passer tout doucement sur le serpent, en faisant pénétrer la lotion sous les écailles.

Claude offrit d'aider à nettoyer le second serpent.

« Eh bien, prenez-le *»,* dit Tony en passant le python à Claude. Il se leva et se dirigea vers sa roulotte. Claude resta suffoquée. Le serpent reposait en travers de ses genoux, et se mit à l'entourer de ses anneaux. « Ne le laisse pas enrouler sa queue autour de toi *»,* avertit Jo. >

Quand les garçons furent fatigués de regarder Claude et Jo avec leurs pythons, ils allèrent voir Buffalo exercer son adresse. Il était en train de dessiner en l'air toute une série de boucles, avec une longue corde. Il sourit aux garçons.

« Voulez-vous essayer? *»* proposa-t-il. Mais aucun d'eux ne savait se servir d'une corde de cette manière, et leurs tentatives furent inutiles. -

« Je voudrais vous voir enlever un petit objet au bout de votre grand fouet, dit Mick. Je trouve que vous êtes formidable dans cet exercice!

— Que choisirons-nous? demanda Buffalo en prenant son précieux fouet. Voulez-vous que j'arrache les feuilles les plus hautes de cet arbuste?

— Oui », dit Mick. Buffalo mesura la distance

du regard, balança son fouet une fois, deux fois, et le fit claquer.

Les quelques feuilles qui dépassaient de l'arbuste s'envolèrent. Les garçons poussèrent une exclamation admirative.

« Maintenant, s'il vous plaît, cueillez cette marguerite! » demanda François, désignant la fleur du doigt.

Clac! La marguerite disparut. « C'est facile, dit Buffalo. Que l'un de voua prenne un crayon et le tienne dans ses doigts. Je vous l'ôterai sans vous toucher! »

François hésita; Mick fouilla dans sa poche et en sortit un crayon rouge, pas très long. Il leva le bras, en tenant le crayon entre le pouce et l'index. Buffalo le regarda, les yeux mi-clos, calculant la distance. Il leva son fouet.

Clac! L'extrémité de la lanière s'enroula autour du crayon et l'enleva des doigts de Mick. Il s'envola dans les airs. Buffalo étendit la main et l'attrapa.

« Sensationnel ! dit Mick, éperdu d'admiration. Est-ce qu'il faut longtemps pour apprendre un tour comme celui-là?

— Environ vingt ans, dit Buffalo. Mais il est indispensable de commencer jeune : vers les trois ans.

C'est mon père qui m'a appris, et, quand je ne travaillais pas bien, il me cinglait le bout de l'oreille avec sa lanière! On apprend très vite, dans ces conditions. On sait ce qu'on risque! »

Les garçons regardèrent les oreilles de Buffalo, qui les avait plutôt grandes. Oui, sans aucun doute, l'ourlet et le lobe en paraissaient un peu endommagés.

« Je connais d'autres tours d'adresse, dit Buffalo qui voulait grandir encore dans l'admiration des enfants. Par exemple, je place Carmen devant un panneau et je lance des couteaux tout autour d'elle, de sorte que lorsqu'elle quitte le panneau, on peut voir sa silhouette dessinée avec les couteaux. Voulez-vous voir ça?

— Merci beaucoup, vous êtes très aimable, mais ce sera pour une autre fois, dit Mick en regardant sa montre. Nous allons visiter le château. Y êtes-vous allé déjà?

—- Non, je ne perds pas mon temps à visiter de vieux châteaux en ruine », dit Buffalo dédaigneusement,

II regagna sa roulotte, en traçant en l'air des boucles avec sa corde. L'aisance et la précision de ses gestes firent envie à Mick. « Quel dommage que je n'aie pas commencé à apprendre ces choses



assez jeune, pensait-il. Je n'y parviendrai plus maintenant. Je suis trop vieux! »

François le tira de sa rêverie en criant à pleine voix :

« Claude! Jo ! II est temps de partir ! Posez vos serpents par terre et venez! Annie, es-tu prête? »

Tony vint reprendre ses serpents. Ils glissèrent sur lui, visiblement contents de retrouver leur maître, et il caressa leur long corps luisant.

« Je vais me laver les mains avant de partir, dit Claude. Tu viens, Jo? »

Jo ne voyait pas bien la nécessité de se laver

les mains, pourtant elle suivit Claude jusqu'au ruisseau et toutes deux barbotèrent consciencieusement. Claude s'essuya les mains sur un mouchoir sale, et Jo essuya les siennes sur une jupe encore plus sale. Elle regardait le short de Claude avec envie. Quel ennui pour elle d'être obligée de porter une jupe !

Les enfants ne fermèrent pas les roulottes à clef Maintenant, François était sûr que les saltimbanques étaient leurs amis, qu'ils ne leur prendraient rien et ne laisseraient pas les autres les voler. Ils descendirent la colline. Dagobert bondissait joyeusement autour d'eux; il avait l'impression de les emmener faire une longue promenade.

Quand ils arrivèrent à la barrière qui s'ouvrait sur le sentier abrupt conduisant au château, celui-ci leur fit l'effet d'être près de tomber sur, leur tête!,

Ils grimpèrent le chemin et parvinrent à la petite tour dans laquelle une étroite porte donnait] accès au château. Une vieille femme était assise là, aussi laide qu'une sorcière. Elle n'avait plus de dents et l'on comprenait malaisément ce qu'elle disait.

« Pour cinq, s'il vous plaît, dit François en lui

tendant l'argent qu'il avait préparé à cette intention.

— Vous n'avez pas le droit d'emmener le chien à l'intérieur », dit la vieille femme d'une voix basse et inintelligible. Ils ne comprirent pas. Elle montra Dagobert du doigt et répéta sa phrase en secouant la tête.

« Vraiment, ne pouvons-nous pas rentrer avec notre chien? demanda Claude. Il ne fera rien de mal. » .

La vieille femme désigna le règlement affiché : « Les chiens ne sont pas admis à l'intérieur. »

« C'est bon, nous allons le laisser dehors, dit Claude de mauvaise grâce. Dagobert, reste ici. Nous serons bientôt de retour. »

Dagobert prit un air piteux. Il ne comprenait pas qu'on le traitât de la sorte, lui, le modèle des chiens. Mais il savait qu'il ne lui était pas permis d'entrer partout, dans les églises, par exemple, et cet énorme monument avait quelque ressemblance avec une église. Il se résigna donc et chercha un coin bien ensoleillé pour s'y coucher.

Les cinq enfants passèrent par un tourniquet grinçant. Ils ouvrirent la porte qu'ils trouvèrent alors devant eux et pénétrèrent dans l'enceinte du château. La porte se referma.

« Attendez un instant, nous avons besoin d'une brochure explicative, dit François. Il sera intéressant d'y lire tous les détails concernant cette tour. »

François retourna sur ses pas et acheta un guide pour un franc. Puis tous les enfants allèrent dans la cour du château et ouvrirent le guide. Il contait l'histoire de ce château fort : c'était, bien entendu, une succession de guerres, de paix, de querelles, de trêves, d'ennemis héréditaires, de mariages et de tout ce qui compose ordinairement l'histoire....

« Ce serait plus amusant à lire, si c'était bien écrit, dit François. Regardez, voici le plan. Il y a des donjons!

— Malheureusement fermés au public, remarqua Mick, désappointé. Quel dommage!

— C'était autrefois un solide château fort, dit François en regardant le plan. Il a toujours eu cet énorme mur d'enceinte qui l'entoure encore, et le château lui-même est construit au milieu d'une grande cour. Il paraît que les murs ont plus de deux mètres d'épaisseur. Plus de deux mètres! Ce n'est pas étonnant qu'il soit encore en grande partie debout! »

Ils regardèrent la ruine grandiose avec une sorte de crainte respectueuse. Toutes les portes

étaient endommagées, des pans de murs manquaient, ça et là.

« Autrefois, il y avait quatre tours, naturellement, dit François lisant toujours son guide. Trois d'entre elles sont maintenant en ruine, mais la quatrième est en assez bon état, quoique l'escalier de pierre qui conduisait jusqu'en haut se soit écroulé.

— Par conséquent, vous ne pouvez pas avoir vu une tête à la fenêtre, dit Claude, regardant .la tour. Si l'escalier n'existe plus, personne ne peut accéder à cet étage!

— Hum! Nous allons nous rendre compte à quel point il est démoli, dit François. Peut-être est-il dangereux pour le public, en restant cependant utilisable par endroits. Alors, il y aura un avertissement quelconque.

— Tenterons-nous de monter, dans ce cas? demanda Jo, les yeux brillants. Que ferons-nous si nous découvrons l'inconnu que vous avez aperçu?

— Attendons de le trouver, ensuite nous verrons », dit François. Il referma le guide et le mit d'ans sa poche.

« Nous semblons être les seuls visiteurs pour le moment. Faisons d'abord le tour de la cour. »

Ils parcoururent la cour qui entourait le

château. Elle était jonchée de grosses pierres blanches, tombées des murs. Par endroits, des pans de murs s'étaient écroulés, et ils pouvaient voir l'intérieur du château, sombre et peu engageant.

Ils revinrent vers la façade. « Rentrons par la grande porte, si l'on peut appeler ainsi cette immense voûte de pierre, dit François. N'imaginez-vous pas les chevaliers sur leurs coursiers lourdement harnachés, trottant tout autour de cette cour, impatients de participer à quelque tournoi?

— Si ! dit Mick. Pour ma part, je crois les voir! » Ils passèrent sous la voûte, et traversèrent différentes salles où le sol et les parois étaient de pierre, avec des meurtrières en guise de fenêtres, qui laissaient passer fort peu de jour.

« Que seraient-ils devenus en plein hiver avec de grandes fenêtres? dit François. Brrr! Quelle demeure terriblement froide ce devait être!

— Le sol était recouvert de nattes de jonc et les murs de tapisseries, expliqua Annie, qui se souvenait d'une leçon d'histoire. François, je t'en prie! allons voir l'escalier de la tour. J'ai hâte de savoir si vraiment il y a quelqu'un là-haut !»



CHAPITRE XIV

Le château de Mauclerc.

LES choucas tournaient en rond autour du vieux château, faisant retentir leur cri discordant, s'appelant les uns les autres. Les cinq enfants regardèrent en l'air et les observèrent.

« On peut voir un peu de gris sur leur cou, dit Mick. Depuis combien d'années les choucas se sont-ils installés sur ce château?

— Ils font leurs nids avec des brindilles, et on constate qu'ils en jettent presque autant qu'ils en utilisent, dit François. La cour en est pleine! Regardez cette pile qui se trouve ici!

— Quels gaspilleurs! dit Mick. J'aimerais bien qu'ils en jettent auprès de nos roulottes, cela m'éviterait de courir chaque jour après le bois de chauffage! »

Ils étaient debout devant la grande voûte qui constituait l'entrée du château. Annie manifestait de l'impatience. « Allons donc voir la tour », dit-elle.

Ils arrivèrent enfin à la seule tour restée debout. Ils espéraient trouver quelques fragments d'un escalier, mais, à leur grand désappointement, ils ne purent même pas pénétrer dans la tour! L'un des murs intérieurs s'était écroulé et le sol était recouvert de pierres entassées. L'entrée était complètement bloquée. Il n'y avait pas trace d'escalier : ou bien il s'était effondré aussi, ou bien il était recouvert par les pierres du mur démoli.

François était perplexe. De toute évidence, personne n'avait pu grimper en haut de la tour par l'intérieur! Alors, comment se faisait-il qu'il avait vu une tête à la fenêtre de cette tour? Il se sentit mal à l'aise.

« C'est bizarre », dit Mick, qui pensait exactement la même chose.

« Nous devrions demander à cette vieille femme s'il existe un moyen d'accès à la tour, dit François. Elle doit le savoir. »

Ils quittèrent donc le château, traversèrent la cour jusqu'à la petite tour d'angle bâtie dans la muraille extérieure. La vieille femme était assise près du tourniquet, et tricotait.

« Madame, pouvez-Vous nous dire s'il y a. un moyen de monter dans la tour, là-bas? » demanda François.

La vieille femme marmonna quelques mots inintelligibles, mais secoua négativement la tête. C'était tout de même surprenant.

« N'auriez-vous pas un plan du château plus détaillé que celui qui est dans cette brochure? demanda François, montrant son guide. Un plan des donjons, par exemple, et un plan des tours telles qu'elles étaient autrefois, avant de tomber en ruine? »

La vieille femme articula quelque chose qui ressemblait à « Commission de protection... », mais la fin leur échappa.

« Que dites-vous? » demanda patiemment François.

La fée Carabosse commençait visiblement à en avoir assez de toutes ces questions. Elle ouvrit un livre de comptabilité où elle inscrivait chaque jour le nombre de visiteurs et les entrées payées, et le feuilleta. Puis elle mit son doigt sur une ligne et la désigna à François.

« Commission des monuments historiques, service d'inspection », lut-il. « Ah! Des inspecteurs sont venus récemment? En savent-ils plus sur le château que ce qui est dit dans le guide?

— Oui, dit la vieille femme. Deux hommes sont venus jeudi dernier. Ils ont passé la journée ici. Demandez donc des renseignements complémentaires à cet organisme — pas à moi. Je suis là seulement pour encaisser l'argent. »

Elle parlait clairement, tout à coup; puis elle retomba dans des bredouillements confus, et personne ne put comprendre un mot de plus.

« Bon, nous avons tout de même appris quelque chose, dit François. Nous téléphonerons à la Commission des monuments historiques et lui demanderons si elle peut nous en dire plus long au sujet du château.

« Il y a peut-être des passages secrets qui ne sont pas indiqués dans le guide!

— C'est palpitant! dit Claude. Retournons donc

à cette tour *et* regardons-la encore. Examinons s'il est possible d'y accéder de l'extérieur.

Ils suivirent tous Je conseil de Claude. Leur conclusion fut que la tour était inaccessible. Quoique les pierres dont elle était bâtie fussent assez inégales pour servir d'appuis aux pieds et aux mains, la tentative eût été beaucoup trop dangereuse, même pour Jo qui grimpait comme un chat. Certaines des pierres étaient prêtes à se détacher et l'imprudent qui s'y serait accroché aurait risqué la chute!

Jo voulait déjà essayer. « Je 'dois être capable de faire ça, dit-elle en retirant ses souliers.

— Remets tes chaussures, dit Mick aussitôt. Nous ne te laisserons pas courir un pareil risque ! »

Jo remit ses souliers de mauvaise grâce; elle ressemblait étonnamment à Claude, lorsqu'elle fronçait les sourcils. Juste à ce moment-là, qui arriva vers eux en bondissant? Dagobert!

« Dago! D'où sors-tu? demanda Claude, toute surprise.

— On ne peut entrer qu'en passant par le tourniquet, ajouta François, et la porte qui le suit est fermée, j'en suis sûr! Comment es-tu venu jusqu’'ici?

— Wouf ! » fit Dagobert, essayant de leur expliquer. Il courut à la tour encore debout, monta sur les blocs de pierre entassés sur le sol et s'arrêta devant un étroit passage, entre trois ou quatre des pierres tombées. « Wouf! » fit-il de nouveau en posant sa patte sur l'une des pierres.

« II est venu par ici », dit Claude. Elle tira de toutes ses forces sur une grosse pierre, mais ne put la bouger. « Je me demande comment Dagobert a réussi à se faufiler dans un si petit espace, qui n'a pas l'air assez large pour un lapin! En tout cas aucun de nous ne pourrait passer par là!



— Essayons de découvrir comment Dagobert est venu de l'extérieur, dit François. Réfléchissons. Nous l'avons laissé en dehors du château, donc il a dû courir autour du mur d'enceinte, trouver un petit trou et se glisser dedans!

— Sans doute dit Mick. Nous savons que les, murs ont plus de deux mètres d'épaisseur; par conséquent, il a fallu qu'il rencontre un endroit où le mur est démoli dans le bas, et- il s'est frayé un chemin par là.

« Mais y a-t-il vraiment un trou à travers une épaisseur de plus de deux mètres? »

C'était assez surprenant, en effet. Ils regardèrent tous Dagobert, qui remua la queue. Puis il se mit à aboyer et à sauter autour d'eux comme s'il voulait jouer.

La porte qui suivait le tourniquet s'ouvrit aussitôt et la vieille femme parut.

« Comment ce chien a-t-il pénétré ici? demanda-t-elle. Qu'il s'en aille tout de suite!

— Nous ne savons pas comment il est entré, dit Mick. Y a-t-il un trou dans le mur d'enceinte?

— Non, il n'y en a pas, dit la vieille femme. Vous avez dû introduire ce chien quand je regardais ailleurs. Il faut qu'il sorte. Et vous aussi. Vous êtes restés assez longtemps dans le château.

— C'est bon, nous allons partir, dit François. D'ailleurs, nous avons vu tout ce qui peut être vu — tout ce qu'il est permis de voir. Je suis sûr qu'il y a un moyen de monter dans cette tour, quoique l'escalier soit en ruine. Je vais téléphoner à la Commission des monuments historiques et lui demander de me mettre en rapport avec les inspecteurs qui ont examiné le château la semaine dernière. Ce sont certainement des experts.

— Oui. Ils ont probablement un plan plus exact et plus complet, dit Mick, avec les passages secrets, les donjons, les oubliettes, les chambres dérobées, etc., s'il y en a ! »

Claude prit Dagobert par le collier, et tous se mirent en route. Ils repassèrent le tourniquet. « J'ai envie d'aller manger des crêpes au village, et de boire un jus de fruit, dit Claude. Qu'en pensez-vous? »

Chacun fut d'accord, même Dagobert, qui se mit à aboyer.

« Dagobert est fou de ces crêpes, dit Claude.

— C'est un vrai gâchis, dit Annie. La dernière fois, il en a mangé plus que nous! »

Ils se dirigèrent vers le village. « Allez vous installer et commandez ce que vous voudrez, dit François. Je vais voir s'il n'y a pas dans le pays

un bureau de la Commission des monuments historiques. »

II entra au bureau de poste afin d'y téléphoner, et le reste de la troupe envahit la petite boutique où l'on vendait des crêpes.

La patronne les accueillit aimablement. Elle les considérait comme de bons clients, et, certes, ils l'étaient !

Chacun d'eux avait déjà mangé deux crêpes quand François revint. « Quelles nouvelles? demanda Mick.

— Voilà, dit François. De curieuses nouvelles, comme vous allez en juger. J'ai trouvé l'adresse de la Commission des monuments historiques. Elle a un bureau à environ quatre-vingts kilomètres d'ici, qui s'occupe de tous les monuments classés du département. J'ai demandé au service de renseignements s'il possédait un rapport récent sur le château de Mauclerc. »

II s'arrêta pour prendre une crêpe, la roula et mordit dedans avec un bel appétit. Les autres attendirent patiemment qu'il reprît son récit :

« II a répondu qu'il n'en avait pas, et que les inspecteurs sont passés pour la dernière fois au château de Mauclerc voici deux ans!

— Mais alors... ces deux hommes qui sont venus

de la part de la Commission des monuments historiques la semaine dernière? demanda Claude.

—-J'ai fait la même objection que toi, répondit François en commençant une autre crêpe. Et voilà le hic. Il a dit qu'il ne savait pas de quoi je parlais, et que personne n'avait été envoyé ici par la Commission; finalement, il m'a demandé qui j'étais!

— Par exemple! dit Mick en se prenant la tête à deux mains. Alors, ces deux hommes sont venus examiner et explorer le château pour des raisons qu'ils sont seuls à connaître !

— Tout à fait d'accord, dit François. Je ne peux m'empêcher de penser que le visage entrevu à la fenêtre de la tour et ces deux hommes ont ensemble quelque rapport. Il est clair que ces gens-là n'ont rien à voir avec une commission officielle, ils se sont servis de ce prétexte pour s'introduire dans le château et tromper la vigilance de la pauvre vieille gardienne !»

Les autres le regardaient et sentaient monter en eux cette sorte d'exaltation qu'ils connaissaient bien - ce que Claude appelait : l'appel de l'aventure!

« Donc, vous avez réellement vu une tête humaine à la fenêtre de la tour, et il existe : une voie d'accès pour grimper là-haut, conclut Annie.

Oui, dit François. Bien sûr, c'est une supposition hardie, mais je pense que peut-être les deux savants disparus sont là. Je ne sais si vous l'avez lu comme moi dans le journal, mais l'un d'eux, Antoine Tessier, a écrit un livre sur les monuments historiques. Il ne doit rien ignorer du château de Mauclerc. N'est-ce pas l'endroit idéal pour se cacher et attendre que la presse parle d'autre chose que de leur disparition? Ensuite....

— Ensuite, rien ne les empêcherait de quitter le château clandestinement, une nuit, de gagner le rivage et de louer un bateau, compléta Mick à la place de François. Ils auraient vite gagné un autre point du continent!

— Oui. C'est ce que j'allais dire, approuva François. Je crois qu'il est préférable de téléphoner à notre oncle Henri. Je lui décrirai le visage que j'ai vu, le plus exactement possible. Il me semble que cette affaire est trop grave pour que nous nous en occupions seuls. Ces hommes doivent détenir des secrets extrêmement importants!

— C'est pour nous une nouvelle aventure, dit Jo d'une voix contenue, l'air sérieux mais les yeux brillants. Oh! que je suis contente! »



CHAPITRE XV

Une expédition nocturne.

Chacun réagissait différemment, suivant son caractère, mais tous étaient prodigieusement intéressés.

« Je vais prendre l'autobus jusqu'à la ville la plus proche, décida François. Tout le monde peut entendre ce qu'on dit dans la cabine téléphonique de Château-Mauclerc.

— D'accord, vas-y, approuva Mick. Nous allons faire quelques courses et revenir à nos roulottes. J'ai hâte de connaître l'avis de mon oncle sur cette affaire! »

François se rendit à l’arrêt de l'autobus. Les autres enfants allèrent dans quelques boutiques du village, pour faire leur marché. Ils achetèrent des tomates, des laitues, des pommes de terre, du fromage, du beurre, des gâteaux, des jus de fruits, du poisson, de la viande et du lait crémeux en bouteilles.

Ils rencontrèrent en route quelques-uns des saltimbanques, qui se montrèrent fort aimables. Mme Alfredo était là avec un énorme panier, presque aussi gros qu'elle.

« Vous voyez, dit-elle en souriant, je fais mon marché moi-même! Mon grand vaurien de mari est trop paresseux pour s'en charger. Et il n'a pas de tête! Je lui demande d'acheter de la viande et il rapporte du poisson, je lui dis d'acheter un chou et il rapporte de la laitue. Il n'a pas de tête! »

Les enfants se mirent à rire. Vraiment, le grand et gros Alfredo, sensationnel avaleur de feu, faisait avec sa tyrannique petite femme un ménage des plus cocasses.

« Comme ils sont gentils, main tenant! Quelle

différence! dit Claude. Pourvu que cela dure! Voici Tony, le dresseur de serpents. Heureusement, il est seul!

— Quelle panique dans le village, s'il se promenait avec ses pythons! dit Annie. Je me demande ce qu'il peut bien acheter pour les nourrir!

— On leur donne à manger seulement une fois par semaine, dit Jo. Ils avalent....

— Non, je t'en prie, ne le dis pas! coupa Annie. Je préfère ne pas le savoir. Regarde, voici Carmen qui vient vers nous! »

Carmen salua gentiment. Elle portait deux sacs à provisions remplis jusqu'au bord. Les saltimbanques, visiblement, se soignaient bien!

— Ils doivent gagner beaucoup d'argent, remarqua Annie.

— Ils dépensent sans compter, dit Jo. Ils n'épargnent jamais. Ou bien ils sont dans l'abondance, OU bien ils vivent dans la misère. Leur dernière représentation a sans doute beaucoup rapporté, car ils semblent tous riches 1 »

Les enfants revinrent vers le camp et passèrent une très bonne journée avec les saltimbanques, qui ne savaient que faire pour leur être agréables. Alfredo donna quelques explications au sujet de son tour, sans cependant révéler l'essentiel, et

montra comment il bourrait d'ouate le fond de ses flambeaux, qu'il trempait ensuite dans de l'essence pour obtenir de belles flammes.

L'homme-caoutchouc passa obligeamment dans les rayons de roue de sa caravane, ce qui laissa les enfants stupéfaits. Il se plia aussi en deux et tordit ses bras et ses jambes de telle sorte qu'il ne ressemblait plus à un être humain, mais à une bête étrange, avec des tentacules.

Il proposa à Mick de lui 'apprendre ce tour, mais Mick n'arriva même pas à se plier en deux de la bonne manière. Il était bien déçu, car il avait un instant espéré qu'il allait pouvoir étonner ses camarades de lycée avec cette acrobatie.

Tony leur parla longuement des serpents, leur révéla sur eux d'intéressants détails et termina par quelques remarques sur les serpents venimeux.

« Prenez par exemple un crotale, un naja ou n'importe lequel de ces animaux dangereux. Si vous désirez l'attraper pour l'apprivoiser, il ne faut pas le poursuivre avec un bâton, ni l'immobiliser au sol, car cela lui fait peur et vous n'en obtiendriez jamais rien.

— Alors, comment doit-on s'y prendre? demanda Claude, curieuse.

— Vous savez qu'ils ont une langue fourchue;

c'est elle qu'il convient d'observer, dit Tony, le plus sérieusement du monde. Je pense que vous avez déjà vu un serpent venimeux sortir sa langue en sifflant?

— Oui, répondit le chœur des enfants.

— Bon. Si un serpent venimeux tire une langue raide, immobile, faites attention! dit Tony. Surtout, ne le touchez pas. Mais, en revanche, si sa langue ondule et tremble, vous n'avez qu'à étendre le bras, il s'enroulera autour et vous laissera le prendre. »

En parlant, Tony mimait la scène avec un prétendu serpent qu'il laissait glisser le long de son bras. C'était très curieux à observer, et fascinant.

« Merci beaucoup, dit Mick. Si jamais je capture un serpent venimeux, je me souviendrai de vos conseils et les suivrai scrupuleusement. »

Les autres se mirent à rire. Mick avait un ton convaincu, comme si la chose lui paraissait toute naturelle! Tony était satisfait de son auditoire, attentif à souhait. Claude et Annie, pour leur part, avaient décidé de ne jamais s'attarder à examiner un serpent venimeux qui tire la langue, mais, dans une pareille éventualité, de prendre leurs jambes à leur cou et de mettre le plus de distance possible entre elles et cet animal !

Les enfants firent connaissance avec des saltimbanques qu'ils n'avaient pas encore vus, comme Dacca, le danseur de claquettes, qui portait des souliers montants et fit une exhibition de son talent sur la plus haute marche de sa roulotte; Alexis, acrobate et funambule, qui savait danser et faire des sauts périlleux sur la corde raide; d'autres encore, qui exécutaient des tours moins remarquables et servaient de partenaires à leurs camarades.

Jo se trouvait tellement à l'aise parmi tous ces artistes forains que les enfants commencèrent à se demander si elle retournerait jamais chez ses parents adoptifs!

« Elle est exactement comme les saltimbanques maintenant, fit remarquer Claude. Joyeuse et sale, changeante et généreuse, paresseuse et acharnée au travail' Regardez Buffalo, par exemple. On le voit s'exercer pendant des heures avec son fouet et sa corde, mais il aime aussi faire d'interminables siestes au soleil, le chapeau sur les yeux! Ce sont des gens bizarres, mais j'avoue qu'ils me plaisent beaucoup! »

Les autres approuvèrent. Ils déjeunèrent sans François, qui tardait à revenir. Pourquoi était-il absent si longtemps? Il n'avait qu'un coup de téléphone à donner à son oncle !



Alexis qui savait danser sur la corde raide.

II reparut enfin. « J'arrive tard, dit-il. Mais, tout d'abord, je n'ai pas pu obtenir la communication. J'ai supposé que tante Cécile et oncle Henri étaient sortis, et j'ai déjeuné en attendant leur retour. Puis j'ai redemandé leur numéro, et j'ai eu enfin tante Cécile au bout du fil. Elle m'a appris que notre oncle était parti pour Paris et ne devait rentrer que vers minuit.

— Pour Paris ! dit Claude, étonnée. Mon père n'y va pas souvent!

— Il a décidé de faire ce voyage à cause des deux savants en question. Il est convaincu de l'innocence de son ami Marcel Dumoutier, que la presse accuse ouvertement, et il est allé le dire aux autorités. Je ne pouvais attendre le retour de mon oncle, bien entendu. Aussi, j'ai tout raconté à tante Cécile. Elle a promis de répéter fidèlement mon histoire à son mari, dès son retour. C'est dommage que je n'aie pu parler directement à mon oncle, et connaître sa première impression! Tante Cécile a dit qu'il écrirait aussitôt que possible. »

Après le goûter, ils s'assirent sur l'herbe et se reposèrent au soleil. Le beau temps persistait, ce qui était rare pour cette période de l'année. François regarda le vieux château. Il chercha des yeux la fenêtre de la tour qui les avait tant intrigués.

Elle était si loin qu'il distinguait à peine son ouverture.

« Prête-moi tes jumelles, Claude, demanda-t-il. Regardons de nouveau cette fenêtre. Il était à peu près cette heure-là quand nous avons vu quelqu'un là-haut. »

Claude alla chercher les jumelles. Mais elle refusa de les prêter tout de suite à François. Elle les ajusta à sa vue et fixa ses yeux sur la fenêtre. D'abord, elle ne vit rien; puis, soudain,-une tête apparut dans l'étroite ouverture ! Claude poussa une exclamation de surprise.

François s'empara aussitôt des jumelles, les dirigea sur la tour et vit le mystérieux visage. Oui, le même que la veille, avec d'énormes sourcils !

Mick prit les jumelles, puis chacun des enfants à tour de rôle put voir la tête qui regardait au-dehors. Elle paraissait immobile. Alors qu'Annie l'examinait avec une attention passionnée, elle disparut soudain et ne se montra plus.

« Voici la preuve que nous n'avons pas eu des visions hier, dit François, très agité. Tant mieux. Où il y a une tête, il y a aussi un corps ! Ne trouvez-vous pas que ce visage, autant qu'on en puisse juger, a une expression désespérée ?

— Oui », dit Mick, et les autres approuvèrent.



« J'avais déjà remarqué cela hier. Ne croyez-vous pas que cet homme — quel qu'il soit — est retenu prisonnier ici?

— On le dirait bien, dit François. Mais comment l'aurait-on fait monter là-haut? C'est un endroit extraordinaire pour cacher quelqu'un, bien sûr. Personne ne pourrait rêver d'une place meilleure que celle-là; si nous ne nous étions pas amusés à observer le vol des choucas à travers d'excellentes jumelles, nous ne l'aurions jamais aperçu. Il y avait une chance sur mille de le voir!

— Tu veux dire une chance sur un million, dit

Mick. Ecoute, François. Je pense que nous devrions aller au château et appeler cet homme de toutes nos forces. Peut-être répondra-t-il ou jettera-t-il un message....

— Il aurait déjà lancé un message auparavant, s'il en avait eu la possibilité, dit François. Et pour arriver à nous faire entendre de lui, il faudrait qu'il pût s'appuyer sur le rebord de cette fenêtre si profondément encastrée !

— Allons-y donc! Sur place, il nous viendra certainement des idées! dit Claude qui mourait d'envie de passer à l'action. Après" tout, Dagobert a trouvé le moyen d'entrer à l'intérieur du château, et nous pouvons en faire autant!

— C'est vrai, dit François. Dagobert a trouvé une voie d'accès; qui sait si ce n'est pas celle qui conduit en haut de la tour?

— Partons! dit Claude.

— Pas maintenant, dit François. Nous pourrions être vus. Il vaut mieux attendre la nuit. Nous nous mettrons en route quand la lune se lèvera. »

La fièvre de l'aventure dévorait les cinq enfants. Dagobert agitait frénétiquement la queue. Il avait écouté attentivement, les oreilles dressées.

« Nous t'emmènerons, Dago, pour le cas où nous aurions des ennuis, dit Claude.

— Espérons que nous n'en aurons pas, dit François. Nous allons seulement explorer le château, et nous ne trouverons sans doute pas grand-chose. Il y a peu de chance que nous parvenions en haut de la tour. Mais je suis sûr que vous êtes tous dans le même état d'esprit que moi : il vous faut tenter de résoudre cette énigme, vous voulez faire quelque chose, même si c'est seulement une promenade autour des vieux murs, cette nuit!

— Oui, c'est exactement ce que je ressens, dit Claude. Si nous renoncions à l'action, nous ne pourrions pas dormir ni les uns ni les autres; Oh! François, n'est-ce pas follement intéressant?

— Oui, dit François. Je suis content que nous soyons restés. Il s'en est fallu de peu.... »

Le soleil disparut à l'horizon et l'air devint frais. Ils rentrèrent tous dans la roulotte des garçons et jouèrent aux cartes. Jo n'entendait rien aux cartes, et abandonna la partie. Elle s'assit et regarda les autres, un bras passé autour du cou de Dagobert.

Ils firent un dîner de haute fantaisie, et que leurs parents n'eussent certainement pas jugé bien équilibré : des sardines, des œufs durs, une terrine de pâté et un grand pot de confitures de fraises!

« Quel dommage qu'on ne nous donne jamais de menus de ce genre à la pension! dit Mick.

— Cela nous changerait avantageusement des haricots et des pommes de terre, ajouta Annie.

— Et, des éternels ragoûts! renchérit Claude. Quelle cuisine!

— Nous nous débrouillons mieux en camping. Voilà un repas qui n'a demandé aucune préparation, et qui est délicieux! François, n'est-il pas l'heure de partir? demanda Mick.

— Oui, dit François. Mettez des lainages, et en route pour l'aventure! »





CHAPITRE XVI

Le passage secret

Ils attendirent que la lune disparût derrière un nuage, et, pareils à des ombres, ils descendirent la colline aussi vite qu'ils le purent. Ils ne voulaient pas être vus des saltimbanques. Puis ils grimpèrent le sentier abrupt qui conduisait au château; quand ils arrivèrent à la petite tour où se trouvait la porte d'entrée des visiteurs, ils tournèrent

à droite, et longèrent l'épais mur d'enceinte.

Il était difficile de marcher au pied de la muraille, car la pente de la colline était fort raide. Dagobert les suivit, amusé par cette promenade inattendue.

« Ecoute-moi bien, Dagobert, dit Claude. Nous voulons que tu nous montres comment tu es entré là ce matin. Me comprends-tu, Dagobert? Va, entre! »

Dagobert remua sa longue queue, pointa ses oreilles et se mit à flairer. Il avança', humant l'air. Soudain, il s'arrêta et regarda derrière lui. Il aboya comme pour appeler ses amis.

La lune, inopportunément, disparut derrière un nuage. François alluma sa lampe de poche et la dirigea sur Dagobert. Le chien attendait, l'air satisfait.

« De quoi te réjouis-tu, Dagobert, dit François, surpris. Il n'y a pas de trou! Ce n'est donc pas par ici que tu as pu pénétrer dans le château. Qu'essaies-tu de nous montrer? »

Dagobert aboya encore. Puis, soudain, il prit son élan, fit un bond d'un mètre sur les pierres inégales et disparut!

« Par exemple! Où est-il? dit François, stupéfait en cherchant à la lueur de sa lampe de poche.

Regardez! Il manque une pierre en haut, là. Une très grosse pierre, ma foi! Dagobert est passé par le trou!

— C'est sûrement ce gros bloc que nous avons remarqué au pied de la colline, dit Mick. Comment Dagobert a-t-il pu passer par là? Ce mur est très épais, et même si une pierre vient à se détacher, il y en a certainement d'autres derrière!

— Je vais aller m'en rendre compte », dit François.

Il se mit à grimper. Il arriva à l'endroit où la grosse pierre manquait, et l'éclaira. « Très intéressant! déclara-t-il, triomphant. Le mur est creux ici et Dagobert a disparu dans la cavité! »

A l'annonce de cette nouvelle, tous les enfants s'agitèrent.

« Pouvons-nous suivre Dagobert? demanda Claude. Appelle-le, François, et regarde où il est! »

François appela par le trou : « Dagobert! Dagobert, où es-tu? »

Un aboiement assourdi lui parvint, puis les yeux de Dagobert brillèrent dans l'ombre. Le chien se tenait au-delà du vide laissé par la pierre manquante. « II est ici ! cria François. Laissez-moi vous dire ce que je pense de notre découverte : quand

cet énorme mur a été bâti, on a laissé un espace à l'intérieur, ou bien dans le but d'économiser les pierres, ou bien pour faire un passage secret. Je ne sais lequel des deux. La chute de cette pierre a mis à jour une partie de la cavité. Voulez-vous venir l'explorer avec moi?

— Oui ! » fut la réponse unanime.

François rejoignit Dagobert. Il éclaira alors l'endroit où il se trouvait.

« C'est une sorte de couloir très étroit, dit-il. Nous allons être obligés de nous plier en deux pour le parcourir. Annie, viens! Je vais t'aider à te hisser!

— Peut-on respirer, là-dedans? demanda Mick.

— Oui, mais il y règne une odeur de moisi, dit François. Si c'est réellement un passage, il doit y avoir des trous d'aération quelque part, pour renouveler l'air. Annie, accroche-toi à moi. Jo, à ton tour! Ensuite Claude, puis Mick! »

Bientôt, ils furent tous dans le passage, qui courait dans la muraille et était en effet très étroit. Ils se sentirent vite fatigués de marcher courbés. Chacun des enfants était muni d'une lampe de poche, excepté Jo.

Annie se cramponnait à la veste de François. Elle éprouvait une sorte d'angoisse et cependant

pour rien au monde elle n'eût consenti à laisser ses amis.

François s'arrêta brusquement, et chacun heurta de la tête celui qui le précédait.

« Que se passe-t-il? demanda Mick, le dernier de la file.

— J'arrive à un escalier, répondit François. Un escalier qui descend, avec des marches très étroites, presque une échelle de pierre. Faites bien attention! »

En effet, l'escalier était des plus raides.

« II est préférable de le descendre face aux marches, c'est-à-dire à reculons, ajouta François. Ainsi, nous aurons des appuis pour les mains comme pour les pieds. Je vais passer le premier. »

L'escalier avait une douzaine de marches. Après François, Annie se tourna et descendit aussi en regardant les marches, comme s'il s'agissait d'une échelle et non d'un escalier. C'était beaucoup plus facile ainsi.

En bas, il y avait un autre couloir, plus large; et plus haut. Les enfants se sentirent bien soulagés de, pouvoir marcher normalement.

« Où cela nous conduit-il? » se demandait François. Il s'arrêta pour réfléchir un instant. « Ce passage est à angle droit avec le mur, ce qui signifie



que nous avons maintenant quitté ce dernier et que nous marchons sous la cour, sans aucun doute.

— Je parie que nous ne sommes pas loin de la tour qui nous intéresse, dit Mick. Comme je voudrais que ce passage y mène! »

Personne ne pouvait dire exactement où ils allaient. Le couloir où ils se trouvaient alors s'allongeait, rectiligne, sur vingt-cinq mètres environ. Arrivé au bout, François s'arrêta de nouveau.

« Encore un escalier! annonça-t-il. Aussi raide que l'autre, mais, cette fois, il monte. Où? Peut-être à l'intérieur du château! C'est du moins ce que je

pense. Il est possible que nous soyons dans un passage secret qui nous conduise dans l'une des anciennes chambres! »

Ils montèrent les marches avec précaution et se trouvèrent non dans un nouveau couloir, mais dans une toute petite pièce qui semblait avoir été creusée dans le mur même du château.

François s'arrêta, surpris, et tous se rassemblèrent dans l'étroit espace. Cette pièce, en vérité, n'était guère plus large qu'une grande armoire. D'un côté, il y avait un banc, avec une tablette fixée au-dessus; sur la tablette, une cruche très ancienne, avec une anse brisée. Sur le banc était posé un petit poignard rouillé, en fort mauvais état.

« Regardez! C'est une chambre secrète, comme ils en avaient autrefois, pour que quelqu'un puisse s'y cacher en cas de nécessité, dit François. Nous sommes à l'intérieur de l'un des murs du château, peut-être celui d'une des chambres.

— Et voici le vieux pot à eau, dit Claude. Et un poignard. Qui donc s'est caché ici, au temps jadis?»

Mick promena sa lumière autour de lui dans l'espoir de trouver autre chose d'intéressant. Soudain, il poussa une exclamation de surprise et garda sa lampe braquée sur un coin de la chambre.

« Qu'y a-t-il? demanda François.

— Un papier... un papier rouge, argent et bleu, que je connais bien, et vous aussi. C'est l'emballage de notre chocolat préféré. Vous savez que cette présentation est nouvelle; il y a quelques mois, les tablettes étaient encore enveloppées dans du papier jaune. Nous avons tous remarqué le nouvel emballage rouge, argent et bleu, tellement plus joli et plus moderne que le précédent! »

II le ramassa et le défroissa. Oui, il y avait bien dessus leur marque favorite.

Chacun resta silencieux. Cette trouvaille ne pouvait signifier qu'une seule chose : quelqu'un avait pénétré dans cette chambre récemment — quelqu'un qui aimait le chocolat et qui avait jeté à terre le papier qui l'enveloppait, sans penser qu'il pourrait donner une précieuse indication!

« Eh bien, dit François, rompant le silence. C'est surprenant! Qui connaît ce chemin? Et où conduit-il? En haut de la tour, j'en fais le pari!

— Il vaudrait mieux nous tenir sur nos gardes, dit Mick à voix basse. Celui qui est déjà passé par ici peut revenir à l'improviste....

— Oui, il serait sans doute plus prudent de retourner en arrière. Nous entraînons les filles dans une drôle d'aventure, qui n'est pas sans risques, dit François.

— Non, dit Claude résolument. En avant ! Mais ouvrons l'œil et le bon !»

De cette chambre secrète partait une espèce de long boyau au bout duquel ils trouvèrent un escalier en spirale. Quand ils l'eurent gravi, ils arrivèrent à une porte étroite qui avait, en guise de poignée, un grand anneau de fer, à la mode d'autrefois.

François resta perplexe devant la porte. Devait-il l'ouvrir, ou non? Il hésita un moment, puis regarda ses compagnons et leur dit : « Je suis arrivé à une petite porte. Dois-je l'ouvrir?

— Oui », soufflèrent les autres, sans hésitation. François empoigna l'anneau de fer et le tourna doucement. Il ne fit aucun bruit. La porte s'ouvrit silencieusement. François s'attendait à trouver une chambre, mais ce n'était rien de pareil. Il vit une petite galerie qui semblait courir tout autour du mur intérieur de la tour. Un pâle rayon de lune glissait à travers une meurtrière, et François, en avançant dans la galerie, se rendit compte que son regard plongeait dans les ténèbres d'une grande salle circulaire qui occupait tout un étage de la tour, le troisième vraisemblablement.

Annie rejoignit François et les trois autres suivirent. Tout était parfaitement calme. François chuchota à ses compagnons :

« Nous sommes arrivés à une galerie qui surplombe l'une des salles de la tour. C'est peut-être une salle du deuxième étage, puisque nous savons que le plafond du premier s'est écroulé. Mais je crois plutôt qu'il s'agit du troisième.

— C'est aussi mon avis, dit Mick. Depuis le temps que nous grimpons.... » Sa voix fit le tour de la galerie et leur revint, ce qui les surprit. Il avait parlé plus fort que François.

« Vois-tu un moyen pour monter encore plus haut ? chuchota Claude. Y a-t-il un autre escalier partant de cette galerie ?

— Parcourons-la et nous verrons bien, répondit François. Ne faites pas plus de bruit que des Sioux sur le sentier de la guerre.... Je ne crois pas qu'il y ait quelqu'un ici, mais on ne peut pas en être sûr. Et prenez garde, les pierres ne tiennent guère, elles bougent sous les pieds par endroits. »

François continuait d'avancer en tête, dans la galerie circulaire. Ce lieu avait-il été réservé autrefois aux représentations théâtrales ou aux pantomimes ? La galerie avait-elle été installée pour des

spectateurs? Il aurait bien voulu pouvoir remonter le cours du temps et s'appuyer à la balustrade pour voir ce qu'on faisait là, quand le château était plein de monde....

Ils" avaient parcouru à peu près les trois quarts de la galerie quand ils trouvèrent quelques marches qui descendaient dans la salle. Mais au niveau de la première marche, il y avait une porte dans le mur, toute semblable à celle qu'ils venaient de franchir. Elle avait aussi une poignée en forme d'anneau. François la tourna doucement. La porte resta close. Etait-elle fermée à clef? François fit tourner la grande clef qui était dans la serrure. Mais la porte ne s'ouvrit pas davantage. Alors, il vit qu'il y avait un verrou. Ce verrou était tiré. Ainsi, il y avait un prisonnier de l'autre côté ! Etait-ce l'homme dont ils avaient aperçu le visage? François se retourna et murmura dans le creux de l'oreille d'Annie :

« II y a devant moi une porte avec un verrou tiré. On dirait que nous touchons au cœur de l'énigme. Dis à Claude qu'elle m'envoie Dagobert!»

Annie s'empressa de transmettre la demande à Claude, et celle-ci poussa Dagobert en avant. Il passa à côté d'Annie et vint auprès de François en pointant les oreilles et flairant, attentif.

« Nous arrivons probablement à l'escalier qui conduit à la plus haute pièce de la tour, où se trouve l'homme que nous avons aperçu », pensa François, et il fit glisser le verrou doucement. Il poussa la porte et elle s'ouvrit, avec un léger grincement. Il éteignit sa lampe et écouta. Aucun bruit ne lui parvint. Alors, il la ralluma. Exactement comme il l'avait supposé, un nouvel escalier montait à pic devant lui. En haut devait se trouver le prisonnier! Qui était-ce?

« Montons, dit François à voix basse. Et, je vous en prie, ne faites pas de bruit! »



CHAPITRE XVII

Une nuit mouvementée.

Dagobert aurait voulu avancer plus vite, mais François le tenait par son collier. Ils montèrent l'escalier de pierre, abrupt et étroit. Les autres suivirent, sans souffler mot. Tous avaient des chaussures de caoutchouc, excepté Jo, qui était nu-pieds. Dagobert était le plus bruyant d'entre eux, car ses griffes cliquetaient sur la pierre.

En haut se trouvait une autre porte. Ils tendirent l'oreille, et un son guttural, une espèce de grognement leur parvint. Tout d'abord, François ne put déterminer l'origine de ce bruit. Puis, tout à coup, il comprit!

« Quelqu'un ronfle derrière cette porte! dit-il. C'est une chance! Je peux risquer un coup d'œil et voir qui c'est. Nous sommes certainement en haut de la tour maintenant. »

La porte n'était pas fermée à clef. II. l'ouvrit et regarda à l'intérieur, tenant toujours Dagobert par son collier. Le chien grondait 'sourdement. Un rayon de lune, passant par la fenêtre, éclairait le visage d'un homme endormi. François l'examina attentivement, avec un intérêt grandissant. Ces sourcils! Oui, c'était bien la tête aperçue de si loin, avec les jumelles!

« Je sais qui c'est! Sans aucun doute, c'est Marcel Dumoutier! » pensa François, en se déplaçant comme une ombre dans la pièce. « II est tel que le montrait la photo que nous avons vue dans le journal. Peut-être l'autre est-il là aussi. »

II regarda autour de lui, mais ne vit personne. Quelqu'un était-il dissimulé dans les ténèbres? Il tendit l'oreille. Seul, le ronflement du dormeur lui parvenait. Rien d'autre. François contenait toujours

le chien, qui tirait sur son collier, et flairait, inquiet de cette nouvelle présence. Il alluma sa lampe de poche et projeta sa lumière vers les coins sombres. Il n'y avait là personne d'autre que l'homme endormi. Soudain, François s'aperçut que celui-ci était ligoté! Ses mains étaient attachées derrière le dos et ses jambes étaient liées ensemble. Si c'était bien Marcel Dumoutier, alors son oncle avait raison. Ce n'était pas un traître, mais une victime — il avait été enlevé et fait prisonnier dans ce lieu sinistre.

Tous les enfants étaient maintenant entrés dans la pièce, et regardaient le dormeur. Il ronflait toujours, la bouche ouverte.

« Que vas-tu faire, François? demanda Claude tout bas. L'éveiller? »

François répondit par un signe de tête affirmatif. Il se pencha sur l'homme endormi, le prit par l'épaule et le secoua.

L'homme s'éveilla aussitôt et regarda avec effarement François, qui se trouvait juste dans la clarté blanche de la lune. Il fit un violent effort pour s'asseoir.

« Qui êtes-vous? demanda-t-il. Comment êtes-vous parvenu jusqu'ici? Et qui se cache dans l'ombre, derrière vous?

— Un instant, s'il vous plaît. Permettez-moi de vous poser une question. Etes-vous bien M. Marcel Dumoutier? demanda François, le cœur battant.

— Oui, c'est moi. Mais qui êtes-vous?

— Nous campons sur la colline qui fait face au château, répondit François. .Grâce à nos jumelles, nous vous avons aperçu dans la fente de cette étroite fenêtre. Alors, nous avons décidé de venir vous chercher.

— Mais.... Comment avez-vous su qui j'étais? demanda le savant, très surpris.

— Les journaux ont beaucoup parlé de vous, dit François. Nous avons vu votre photographie. Comment ne pas remarquer vos sourcils, monsieur? Ils ont même attiré notre attention à travers les jumelles....

— Pouvez-vous me libérer de mes entraves? demanda. Dumoutier. Il faut absolument que je m'échappe. Demain soir, mes ennemis vont venir me chercher pour me conduire "dans une voiture jusqu'à la mer. Un bateau doit m'emmener je ne sais où! Mais il est clair qu'une puissance étrangère veut que je lui vende le résultat de mes dernières expériences. Je m'y refuserai, bien entendu, et je préfère ne pas penser au sort qui me sera réservé par ces bandits!

— Je vais couper les cordes », dit François. Il sortit son couteau de poche et trancha les nœuds qui reliaient ensemble les poignets de Marcel Dumoutier, puis lui libéra les jambes. Dagobert observait cet inconnu, prêt à bondir s'il faisait un geste menaçant vers ses amis!

« Ah! Je me sens mieux, dit l'homme en s'étirant.

— Comment avez-vous pu aller jusqu'à la fenêtre? demanda François en le regardant frotter ses bras et ses genoux raides.

— Chaque soir, l'un des hommes qui m'ont amené ici m'apporte à manger et à boire, dit Marcel Dumoutier. Il me délie les mains pour que je puisse m'alimenter. Il s'assoit dans un coin et fume, sans s'occuper de moi. Je me traîne jusqu'à la fenêtre pour respirer un peu d'air frais. Bien entendu, je ne peux pas rester là longtemps, parce que je suis vite fatigué. C'est stupéfiant que vous ayez pu me voir à cette étroite fenêtre, si profondément encastrée!

— Nos jumelles sont extraordinaires, dit François. Vous avez eu une bonne idée de venir respirer un peu d'air à la fenêtre, sans quoi nous ne vous aurions jamais découvert!

— François, j'entends un bruit ». dit Jo soudain.

Elle avait l'ouïe aussi fine qu'un chat, capable de percevoir le moindre son.

« Où? demanda François en se retournant brusquement.

—- En bas, souffla Jo. Attendez un instant, je vais voir ce que c'est. »

Elle sortit de la salle où les enfants étaient tous rassemblés autour de M. Dumoutier, et descendit le petit escalier. Puis elle se glissa dans l'entrebâillement de la porte qui conduisait à la galerie. Oui, quelqu'un approchait! Des pas résonnaient, de l'autre côté de la galerie. Jo se mit à réfléchir rapidement. Si elle courait prévenir ses amis, l'arrivant (qui allait sans doute monter aussi et s'apercevoir de leur intrusion) pourrait refermer le verrou sur eux et faire cinq prisonniers de plus! Elle décida de s'aplatir sur le sol de la galerie, devant la porte qui conduisait en haut. De quel côté l'étranger venait-il vers elle? Jo écouta, le cœur battant. Les pas retentissaient lourdement. Dès qu'elle put déterminer dans quel sens l'homme arrivait, elle rampa pour dégager la porte et s'éloigner le plus possible. Les pas s'arrêtèrent devant la porte entrebâillée. Jo imaginait sans peine la surprise de l'arrivant. Un silence de mort suivit. Jo craignait qu'on entendît les battements de son cœur, tant il

sautait dans sa poitrine. Elle avait envie dé crier pour avertir les autres, et pourtant, il lui fallait se taire....

A ce moment, la voix de François appela du haut de l'escalier : « Jo! Jo! Où es-tu? » Puis elle entendit le jeune garçon qui descendait les marches. Il la cherchait. « Ne viens pas, ne viens pas!... » dit-elle tout bas. Mais François arrivait, suivi de Dumoutier, et du reste de la bande. Ils avaient décidé de quitter au plus vite cet endroit malsain.

Cependant l'inconnu, en entendant des voix et des pas venant d'en haut, claqua la porte et tira précipitamment le verrou. Les pas dans l'escalier s'arrêtèrent aussitôt.

« Hé! Jo! Est-ce toi? demanda François. Ouvre la porte! »

La voix de l'inconnu s'éleva, furieuse :

« La porte est verrouillée. Vous êtes prisonniers. Qui êtes-vous? »

II y eut un silence, puis Marcel Dumoutier prit la parole :

« Ainsi, vous êtes de retour, Tessier! Voulez-vous ouvrir cette porte! »

François pensa aussitôt : « Tiens ! L'autre savant est là aussi. C'est donc lui qui aurait séquestré Dumoutier! Mais qu'est-il donc arrivé à Jo? »

Tessier, debout devant la porte, paraissait hésiter sur l'attitude à prendre. Jo s'aplatit encore davantage dans la galerie et écouta.

« Qui a cherché à vous libérer? demanda l'homme. Qui est avec vous?

— Ecoutez, Tessier, dit Dumoutier. J'en ai assez de cette sinistre farce ! Il faut que vous ayez perdu la raison pour agir ainsi! Pour m'avoir enlevé, pour vouloir m'arracher à mon pays dans une intention qui n'est que trop claire! Il y a quatre enfants ici, qui m'ont vu à la fenêtre et sont venus faire une enquête....

— Des enfants! s'exclama Tessier, ahuri. Quoi! au milieu de la nuit? Comment sont-ils montés dans cette tour? Je suis le seul à connaître ce passage....

— Tessier, ouvrez la porte! » cria Dumoutier, hors de lui. Il donna un grand coup de pied dedans, mais la vieille porte était épaisse et solide.

« Vous pouvez tous retourner en haut de la tour, dit Tessier, sarcastique. Je vais chercher des ordres, car cette regrettable intrusion va modifier nos plans. Nous serons probablement obligés d'emmener ces enfants avec nous, Dumoutier. Ils vont bien regretter de vous avoir vu à la fenêtre! Le voyage et le séjour que nous leur offrirons ne seront certainement pas de leur goût! »

Tessier tourna les talons et repartit par la voie qu'il avait prise pour venir. Jo comprit que c'était bien le passage qu'ils avaient découvert grâce au chien de Claude. Elle attendit un certain temps. Quand elle pensa qu'il n'y avait plus de danger, elle se rua sur la porte et la martela de ses poings. « Mick, Mick! Descends! cria-t-elle. Où es-tu? »

Elle entendit une voix qui lui répondait, et Mick descendit en courant.

« Jo! Déverrouille la porte, vite! »

Jo suivit le conseil, mais ne put ouvrir la porte. François avait maintenant rejoint Mick, et parlait à Jo :

« Tourne la clef dans la serrure, Jo!

— Mais, François, il n'y a pas de clef dans la serrure! cria Jo, désespérée. Tessier a dû partir avec! Oh! Comment vous sortir de là, à présent?

— Tu ne le peux pas, dit Mick. Mais tu es libre. Dépêche-toi de sortir d'ici et d'appeler la police! Vite, Jo, notre sort est entre tes mains ! Tu connais le chemin, n'est-ce pas?

— Je n'ai pas de lampe de poche, dit Jo d'un ton lamentable.

. — Quelle misère! Et il nous est impossible de t'en prêter une! dit Mick. Dans ce cas, il est préférable que tu attendes à demain matin. Tu pourrais

te perdre dans ces couloirs si sombres ou te blesser dans ces dangereux escaliers!

— Il fera tout aussi noir là-dedans! gémit la pauvre Jo. Il vaut mieux que je parte tout de suite!

— Non, je t'en prie, attends jusqu'à demain matin », dit François, qui craignait fort que Jo ne s'égarât dans ce passage si mal connu. Il l'imaginait tombant dans quelque oubliette, se blessant, mourant de faim et de soif! Affreuse perspective!

« D'accord, dit Jo. Je' partirai au petit jour. Je vais dormir sur la galerie. Il n'y fait pas trop froid !

— Hélas ! ce sera bien dur, dit Mick. Nous allons retourner dans la salle du haut. Appelle-nous en cas de besoin. C'est tout de même une chance que tu sois libre!

— Notre seule chance *»,* ajouta Dumoutier, qui se tenait près des garçons*

Jo se coucha sur le sol de la galerie, mais ne put s'endormir. La pierre était si froide! Elle pensa soudain à la petite chambre secrète, où il y avait une cruche, un poignard et le papier d'emballage de chocolat. « Ce sera une bien meilleure place pour dormir! Je pourrai m'étendre sur le banc! » se dit-elle.

Elle se leva, essaya de se souvenir des lieux par-

courus avec ses camarades, et en conclut qu'elle devait tourner autour de la galerie jusqu'à la porte qui donnait accès à l'escalier en spirale conduisant de la galerie à la petite chambre secrète. Elle avança prudemment, chercha l'anneau de fer, le tourna et ouvrit la porte. Il faisait aussi noir que dans un four; elle tâta le sol du pied, pour s'assurer qu'elle était bien en haut de l'escalier en colimaçon. Elle étendit les mains de chaque côté, touchant les murs de pierre, et descendit lentement, une marche après l'autre.

« Suis-je vraiment dans la bonne voie ? Ne me suis-je pas trompée ? L'escalier semble interminable ! pensa Jo, angoissée. Allons, il ne faut pas avoir peur ! En avant ! »





CHAPITRE XVIII

Une surprise pour Jo.

Jo ARRIVA enfin au pied de l'escalier en spirale. Elle se souvint du petit passage rectiligne qui conduisait de cet escalier à la chambre secrète, et avança prudemment. Elle serait bientôt parvenue à son but et pourrait s'étendre sur le banc!

Elle franchit la porte de la chambre secrète sans le savoir, car celle-ci était restée ouverte, et les ténèbres étaient impénétrables. Elle se guidait

en s'appuyant à la muraille, et soudain sentit contre sa jambe l'extrémité du banc.

« Enfin ! » dit-elle tout haut, soulagée.

Alors, des bras puissants la saisirent. La pauvre Jo eut une peur affreuse ! Elle poussa un cri strident, et se débattit, le cœur battant à se rompre. Qui l'attaquait ? Si seulement elle avait eu une lampe !

Une lumière jaillit, qui l'aveugla quelques secondes.

« Ah ! c’est toi Jo, sans doute ? dit la voix de Tessier. Je me suis demandé où tu te cachais, quand les enfants t'ont appelée ! J'ai pensé que tu ne pouvais pas être bien loin, et que tu passerais forcément par ici pour essayer de t'échapper. Aussi je me suis assis sur ce banc et je t'ai tranquillement attendue !

— Laissez-moi ! » hurla Jo en se débattant de toutes ses forces. Mais l'homme la tenait bien. Jo soudain baissa la tête et mordit cruellement la main de Tessier. Il poussa un cri et lâcha prise. Jo tenta de se sauver, mais il la rattrapa presque aussitôt et la secoua. « Petite sauvage ! dit-il. Ne recommence pas !»

Jo recommença, encore plus férocement. L'homme la laissa tomber par terre. Sa main saignait



Tu es bien là pour le moment ! Amuse-toi bien !

abondamment. Jo chercha à s'échapper de 1a chambre, mais Tessier fut encore plus rapide qu'elle et une poigne de fer s'abattit sur elle de nouveau,

« Toi, je vais t'attacher de telle sorte que tu ne pourras plus bouger, dit l'homme, furieux. Et je te laisserai ici, dans le noir, jusqu'à ce que je revienne! »

II prit une corde nouée autour de sa ceinture et ligota Jo. Il lui lia les mains derrière le. dos, entrava ses jambes. Elle roula sur le sol, folle de rage, en criant les pires injures qu'elle connaissait.

« Tu es bien là pour le moment, dit Tessier en épongeant avec son mouchoir le sang qui coulait de sa main blessée. Je m'en vais. Tu auras le temps de réfléchir aux risques qu'on encourt à se mêler des affaires des autres! Amuse-toi bien! »

Jo entendit le bruit des pas décroître dans le couloir. Elle s'en voulait terriblement de n'avoir pas deviné que Tessier pouvait l'attendre à cet endroit. Personne ne viendrait à son secours! Elle pensa à ses amis, enfermés là-haut, dans la tour, et qui comptaient sur elle pour les libérer. Une larme roula sur sa joue. S'ils avaient pu la voir, étroitement ligotée, étouffant de rage impuissante et de chagrin!

Pauvre Jo ! Ses paupières se fermèrent malgré elle. Cette longue course dans la nuit et cette lutte qu'elle avait soutenue contre Tessier l'avaient épuisée. Elle sommeilla, mais sa position était si inconfortable qu'elle s'éveillait toutes les cinq minutes.

Au bout d'un certain temps, une pensée se fit jour dans son esprit. Elle revit l'homme-qui-se-libère-de-tous-les-liens dans son numéro, ligoté des pieds à la tête. Elle l'avait observé bien des fois. L'une des ruses de l'artiste ne pouvait-elle pas lui servir maintenant ?

« Lui se retrouverait libre en deux minutes », pensa-t-elle, et elle commença à s'agiter en tous sens. Mais elle n'était malheureusement pas l'homme-aux-liens et, après une heure d'efforts, elle fut vaincue par la fatigue et s'endormit encore une fois.

Quand elle se réveilla, elle se sentit mieux. Elle s'assit avec peine et se mit à réfléchir.

« Attaque-toi d'abord à un nœud », se dit-elle en se souvenant des conseils de l'homme-aux-liens. € Evidemment, on ne peut deviner lequel est le plus facile à défaire. Mais ce qu'il y a de sûr, c'est qu'on peut se libérer en deux minutes, à la condition de le trouver ! »

Elle se répéta ces paroles et essaya de découvrir un nœud qui ne fût pas trop serré. Ce fut long. Enfin, elle en trouva un qui paraissait plus lâche que les autres. C'était celui qui tenait ses poignets réunis. Elle fit tourner son poignet droit et réussit au bout d'un moment à mettre son pouce sur le nœud, à l'enfoncer dedans, à tirer. Il se relâcha un peu. Elle pouvait mieux remuer sa main, à présent. Si seulement elle avait un couteau ! Elle aurait pu le tenir entre ses doigts et peut-être arriver à couper la corde !

Soudain, elle perdit patience et, renversant la tête en arrière, se mit à tirer sur la corde d'une façon désordonnée, furieuse. Sa tête heurta le banc et quelque chose tomba à terre avec un bruit métallique. Jo se demanda de quoi il s'agissait, puis elle comprit.

« Le poignard ! Le vieux poignard tout rouillé! Oh ! si je pouvais le trouver ! J'essaierais de l'utiliser !»

Elle se roula par terre en tous sens, jusqu'à ce qu'elle sentît le couteau sous elle. Puis elle réussit à l'attraper avec ses deux doigts libres.

Elle s'assit, se pencha en avant et fit toutes sortes d'efforts et de contorsions pour que la lame glissât sur la corde qui lui liait les mains derrière le dos.



C'était très difficile. Les liens la faisaient souffrir à chaque mouvement qu'elle tentait. Mais elle persévéra.

Au bout d'un moment, elle se sentit si fatiguée qu'elle dut s'arrêter. Puis elle essaya de nouveau, se fit une coupure à la main, heureusement peu grave, et fut obligée de se reposer encore. A la troisième tentative, elle eut enfin de la chance. La corde céda. Elle tira fort, ses mains furent un peu plus libres et elle s'attaqua à un nœud.

Il lui fallut longtemps pour libérer ses mains; quand elle y fut arrivée, elle crut qu'il serait

impossible de défaire les liens de ses jambes, tant ses mains tremblaient. Mais après un temps de repos, elle vint à bout des nœuds et se trouva libre !

« C'est une chance que j'aie appris quelques tours de l'homme-aux-liens, dit-elle tout haut. Jamais je ne m'en serais sortie sans cela! »

Elle se demanda quelle heure il pouvait être. La petite pièce était toujours plongée dans l'obscurité, puisqu'elle ne comportait aucune ouverture extérieure. Elle se leva et constata que ses jambes tremblaient. Elle fit quelques pas mal assurés et s'assit de nouveau. Dès qu'elle le put, elle se remit debout.

« Maintenant, il faut que je trouve le moyen de quitter le château, dit-elle. Quel dommage que je n'aie pas de lampe de poche! »

Elle alla à tâtons repérer et descendre les quelques marches qui partaient de la petite chambre et conduisaient au large passage situé sous la cour du château. Elle avançait, heureuse qu'il soit sans embûches, puis arriva à l'escalier de pierre qui montait à pic. Elle grimpa, angoissée par les ténèbres, mais sentant qu'elle ne se trompait pas de route.

Alors elle trouva l'étroit boyau où il fallait marcher

tout courbé, celui qui courait dans l'intérieur du mur d'enceinte. Jo poussa un soupir de soulagement. Bientôt, elle arriverait à l'endroit du mur où la pierre s'était détachée et pourrait enfin respirer de l'air pur! Oh! sortir de ce trou noir!

Comme au fond d'un tunnel, Jo vit la lumière du jour d'assez loin. Ce fut d'abord comme une petite tache blanche qui l'intrigua un moment avant qu'elle comprît de quoi il s'agissait.

«La lumière du jour! Oh! Que je suis contente!» pensa-t-elle en hâtant le pas, autant que le lui permettait son inconfortable position. Avant de sortir du trou, elle s'assit un instant sur la pierre, humant l'air pur avec délices. Tant de clarté éblouissait Jo. Elle avait eu très froid, sans même s'en rendre compte, à travers toutes ses émotions. Le soleil la réchauffait, lui redonnait des forces. Elle remarqua qu'il était haut dans le ciel, et indiquait que déjà l'après-midi était commencé!

Elle regarda attentivement autour d'elle. Si près d'être libre, elle ne voulait pas risquer d'être attrapée par quelqu'un qui, peut-être, gardait les abords du passage secret! Elle ne vit personne et sauta hors du trou avec légèreté. Elle courut tout le long du sentier abrupt avec une sûreté et une rapidité d'acrobate.

Lorsqu'elle fut en vue du terrain de camping, elle s'arrêta, perplexe. François lui avait demandé d'alerter la police. Or, Jo était une gitane, et jamais un gitan ne réclame l'aide de la police! Jo se sentait froid dans le dos rien qu'à la pensée de parler à des représentants de la loi.

« Non. Je vais tout raconter à mon oncle Fredo, décida-t-elle. Il saura ce qu'il convient de faire! »

Elle approchait, du campement quand soudain quelqu'un attira son attention. Qui était-il? Ne serait-ce pas l'affreux bonhomme qui l'avait ligotée? Elle n'avait pu voir ses traits et elle craignait fort que ce fût lui! Il parlait d'un ton pressant aux saltimbanques. Ceux-ci l'écoutaient poliment, mais Jo se rendit compte qu'ils ne prenaient pas le visiteur au sérieux.

Elle avança un peu plus près, et l'entendit demander où étaient François et les autres. Comme les^ saltimbanques lui répondaient qu'ils ne savaient pas où les enfants étaient partis, il se mit en colère et se montra fort désagréable.

« C'est l'homme qu'on appelle Tessier, se dit Jo, et elle jugea plus prudent de se glisser sous une roulotte. Il est venu pour savoir si nous avions parlé du prisonnier de la tour.... »

Elle resta cachée jusqu'à ce qu'il eût disparu

dans le chemin, très rouge et criant qu'il allait avertir la police.

Jo sortit de sa cachette et les saltimbanques l'entourèrent aussitôt.

« Où étais-tu? demandèrent-ils. Où sont tes camarades? Cet homme nous a longuement interrogés à leur sujet. Il nous a posé une foule de questions! On dirait qu'il est un peu toqué!

— C'est un bandit, répondit Jo. Je vais vous raconter ce que je sais de lui. Quant à mes amis, il faut vite aller à leur secours ! »

Jo se lança dans un récit confus, commençant l'histoire au milieu, puis la reprenant au début, jetant au hasard ce qui lui venait à l'esprit... Quand elle s'arrêta, les saltimbanques n'avaient pas compris grand-chose, sinon qu'il se passait des événements graves, et que les enfants couraient un grand danger.

« Tu dis que tes amis sont enfermés dans la tour qu'on voit là-bas? C'est bien ça? demanda Alfredo, ahuri. Avec un espion avec eux?

— Non, ce n'est pas un espion, c'est un brave homme, expliqua Jo. Ce qu'on appelle un savant...

L'espion, c'est celui qui vient de vous quitter. II a enlevé le bon savant et l'a emprisonné dans la tour du château, pour l'emmener dans un pays

étranger. Et il m'a ligotée, comme je vous l'ai dit. Voyez mes poignets et mes chevilles ! »

Elle les leur montra. Ils étaient tout meurtris. La coupure qu'elle s'était faite à une main avait saigné. Les saltimbanques regardèrent en silence, indignés. Puis Buffalo fit claquer son fouet, ce qui fit sursauter tout le monde.

« Nous les sauverons! dit-il résolument. Ce n'est pas l'affaire de la police. C'est la nôtre!

— Regardez le type qui revient! » dit soudain Carmen.

En effet, il avait fait demi-tour, pour poser d'autres questions!

« Nous allons le capturer », décida Buffalo.

Tous les saltimbanques attendirent sans bouger que l'homme arrivât près d'eux. Puis ils l'entourèrent; il se trouva pris dans un cercle étroit. Les saltimbanques se mirent à marcher. L'homme était obligé de suivre. On le porta ainsi jusqu'à une roulotte et, avant que le groupe ne se fût disloqué, l'homme était par terre, gentiment ficelé par le spécialiste de la troupe!

« Bon, en voilà toujours un, dit l'homme-aux-liens. Et maintenant, à qui le tour? »



CHAPITRE XIX

Expédition nocturne.

L'HOMME fut enfermé dans une roulotte vide. Il protestait si violemment qu'on l'entendait de l'extérieur, bien que la porte et les fenêtres fussent closes. Mais lorsque le dresseur de serpents ouvrit la porte pour laisser passer l'un de ses pythons, l'homme cessa aussitôt de crier et resta coi.

Satisfait du résultat obtenu, le dresseur de serpent

fit sortir l'impressionnant reptile. Mais l'homme enfermé dans la roulotte avait compris la leçon. On ne l'entendit plus.

Les saltimbanques se réunirent et tinrent conseil. Ils décidèrent tout d'abord de ne rien tenter avant la tombée de la nuit.

« Si nous allons à leur secours en plein jour, nous serons vus et, la police s'en mêlera, dit Alfredo. Et, dans ce cas, les policiers ne croiront pas un mot de ce que nous leur, dirons, comme d'habitude.

— Comment ferons-nous pour les sortir de là? demanda Carmen. Faudra-t-il prendre ce passage secret incommode, avec des escaliers si raides? Ce ne sera pas drôle!

— Non, vraiment, pas drôle du tout, assura Jo. Et, de plus, vous perdriez votre temps. La porte qui conduit à la tour est fermée, je vous l'ai dit, et l'espion a emporté la clef.

— Ah! s'écria Buffalo en se levant brusquement. Mais non, tu ne nous l'avais pas dit! Il a la clef? Alors, je vais la chercher!

— Tiens, je n'y avais pas pensé! » dit Jo. Elle suivit des yeux Buffalo qui montait les marches de la roulotte.

Il revint au bout de deux minutes, et les rejoignit

en disant : « Cet homme n'a pas de clef sur lui. Il prétend qu'il n'en a jamais eu, que nous sommes tous fous et qu'il ira se, plaindre à la police!

— Il ne risque pas d'alerter la police pour le moment, dit Mme Alfredo en riant. Nous sommes tranquilles là-dessus. Il a dû se débarrasser de la clef, ou la remettre à un complice!

— En tout cas, nous ne pouvons passer par la porte qui conduit à l'étage supérieur de la tour, dit l'homme aux serpents, qui paraissait mieux comprendre la situation que les autres. Bon. Y a-t-il un autre moyen de pénétrer dans cette pièce?

— Seulement par la fenêtre, dit Jo. Cette étroite ouverture, là-bas, vous voyez? Elle eét trop haute pour qu'on puisse l'atteindre avec une échelle, bien sûr. Il faut tout d'abord pénétrer dans la cour du château. Et peut-être grimper le long du mur...

— C'est facile, dit l'homme-caoutchouc. Je m'en charge. J'ai l'habitude. » II regarda la tour attentivement, et ajouta en se grattant la tête : «Tout de même, je n'ai jamais escaladé de mur aussi haut que celui-là!

— Cette espèce de meurtrière est-elle assez large pour laisser passer un homme? demanda Buffalo.

— Oh! oui! Vous la croyez plus étroite qu'elle

n'est en réalité, à cause de l'épaisseur des murs, dit Jo. Mais, Buffalo, comment quelqu'un pourrait-il monter jusqu'à cette fenêtre?

— Il faut y réfléchir, dit Buffalo. C'est possible, ce n'est même pas très compliqué. Tu nous prêteras bien ton échelle de corde, Jacky? demanda-t-il à l'homme-aux-liens.

— Certainement », répondit Jacky.

Jo connaissait cette échelle de corde, si fine et si solide.

« Mais comment fixerez-vous la corde en haut? demanda Jo, intriguée.

— Je vois un moyen. Mais laisse-nous donc discuter! » dit Buffalo.

Jo, vexée, s'éloigna de quelques pas. Elle s'aperçut tout à coup qu'elle avait terriblement faim et disparut dans la roulotte de son oncle pour se faire un petit repas froid. Quand elle revint, tout semblait réglé.

« Nous partirons à la tombée de la nuit, lui dit Buffalo. Tu resteras ici, Jo. C'est une affaire d'hommes. Il y a des risques.

— Par exemple! Vous n'allez pas partir sans moi! s'écria Jo, scandalisée qu'on veuille la tenir à l'écart de cette expédition. Ce sont mes amis ! J'irai avec vous!

— Non! » dit Buffalo d'un ton sans réplique.

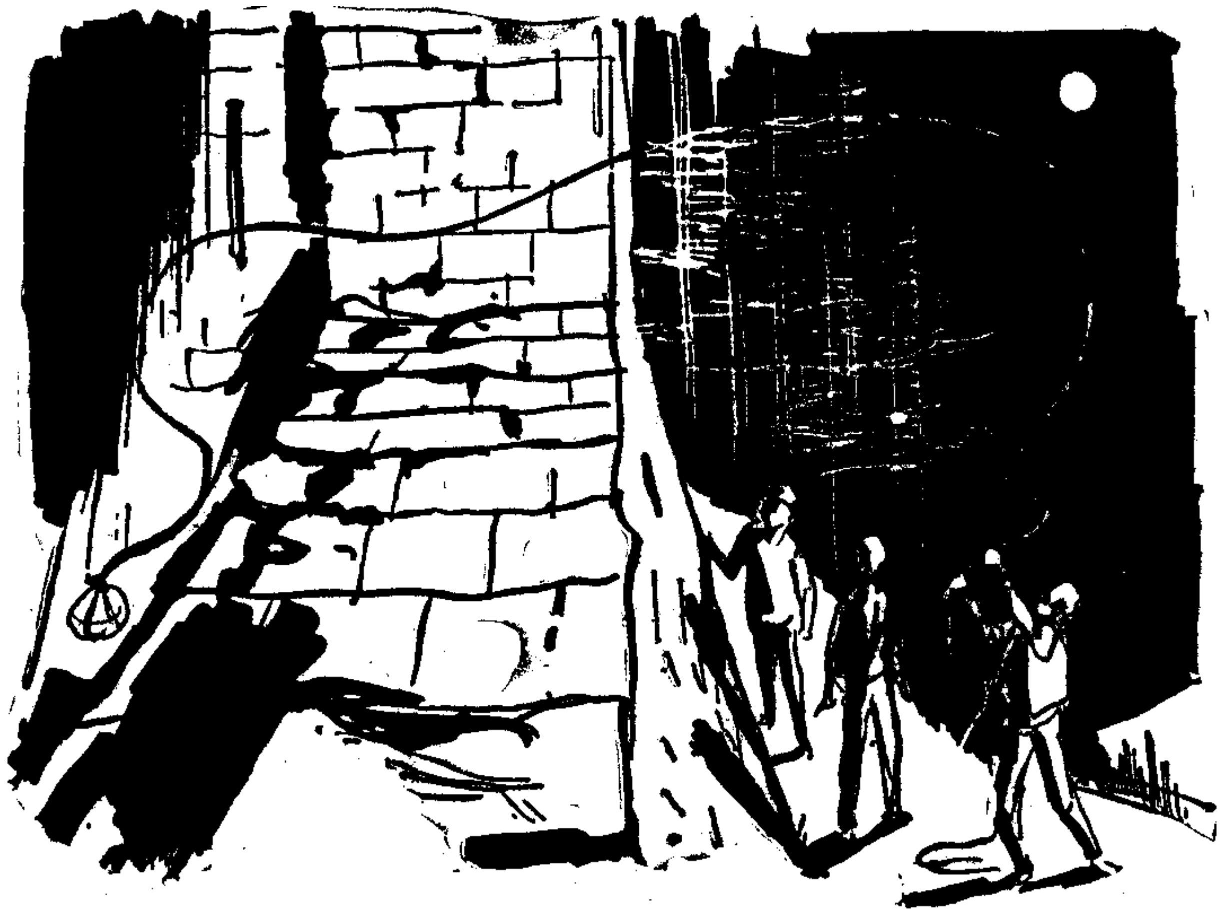
Jo pensa qu'il valait mieux ne pas insister. Mais elle décida aussitôt de se cacher quelque part, de façon à pouvoir, le moment venu, suivre les hommes.

Il était environ six heures du soir. Buffalo et Jacky disparurent dans la roulotte de ce dernier, et s'activèrent à une mystérieuse besogne. Jo vint risquer un coup d'œil à la porte pour voir ce qu'ils faisaient, mais ils lui intimèrent l'ordre de s'éloigner.

« Ce n'est plus ton affaire, à présent », dirent-ils en lui fermant la porte au nez.

Quand vint la nuit, un petit groupe quitta le camp. Les hommes s'étaient aperçus de la disparition de Jo et l'avaient cherchée; ils connaissaient son entêtement et redoutaient qu'elle ne les suivît malgré eux. Mais elle était restée introuvable, et ils décidèrent de se mettre en route. Buffalo marchait en tête. Il avait bien grossi, subitement, car il s'était enroulé de très longues cordes autour de la taille. Puis venait Tony, avec l'un de ses pythons autour du cou. Ensuite l'homme-caoutchouc et Alfredo.

Buffalo avait emporté aussi son fouet, quoique personne ne sût pourquoi. Buffalo se promenait



toujours avec un fouet, cela faisait partie de son personnage, aussi ses camarades ne le questionnèrent pas à ce sujet.

Loin derrière eux, telle une ombre, Jo suivait. Qu'allaient-ils faire? Elle avait observé la tour pendant les deux dernières heures, et quand la nuit était venue elle avait vu briller une lumière là-bas, une lumière qui s'allumait et s'éteignait, inlassablement....

« C'est Mick ou François qui fait des signaux, pensa-t-elle. Ils doivent s'étonner que je n'aie pas réussi à leur apporter du secours. Ils ne peuvent

pas deviner que j'ai été ligotée et abandonnée dans la chambre secrète. J'aurai là une bonne histoire à leur raconter quand nous serons de nouveau tous réunis! »

Le petit groupe parcourut le long chemin jusqu'au pied du mur du château. A peine arrivé, l'homme-caoutchouc prit son élan, parut marcher sur le mur, arriva en haut et disparut de l'autre côté!

« Le voilà dans la place, dit Buffalo. Il nous bat tous sous le rapport de la souplesse! Je ne crois pas que ce gaillard-là puisse jamais se blesser! »

Ils entendirent un coup de sifflet qui venait de l'autre côté du mur. Buffalo déroula un filin de sa ceinture, attacha une pierre à un bout et la lança par-dessus la muraille. Le filin se tortilla comme un long serpent et la pierre retomba de l'autre côté, avec un bruit sourd. Un second coup de sifflet les avertit que l'homme-caoutchouc attendait la suite des opérations. Buffalo retira alors l'échelle de corde de sa ceinture, et la noua solidement au filin qui pendait au mur.

L'homme-caoutchouc, de l'autre côté, tira doucement sur le filin. La légère échelle de corde qui y était attachée commença à s'élever le long du mur. Elle monta, monta, atteignit le faîte, passa de l'autre côté.

Jo observait, à bonne distance. Oui, c'était adroit. Un excellent moyen de franchir aisément la grosse muraille ! Mais pour envoyer une échelle de corde jusqu'à la fenêtre de la tour, ce ne serait pas si facile ! Après réflexion, elle estima que c'était impossible.

L'homme-caoutchouc siffla de nouveau. Buffalo tira sur l'échelle de corde : elle tenait bien, à cheval sur le mur. L'homme-caoutchouc l'avait fixée solidement de l'autre côté. On pouvait y grimper, elle était en état de supporter le poids de n'importe qui.

Buffalo monta le premier. Les autres suivirent, rapidement et sans bruit. Jo attendit que le dernier eût commencé son ascension et fit de même. Elle grimpa comme un chat, franchit le mur et atterrit près de Buffalo. Surpris et contrarié de la voir là, il lui donna une gifle. Jo s'empressa de s'éloigner; c'était prudent, car personne n'avait l'air d'apprécier sa présence. Elle resta donc un peu à l'écart, observant les autres. Elle avait hâte de savoir comment ils comptaient atteindre la fenêtre de la tour, située à une telle hauteur, et espérait de tout son cœur pouvoir se rendre utile.

Les quatre hommes examinaient la tour. Leurs silhouettes se détachaient dans le clair de lune.

Ils parlaient à voix basse, pendant que l'homme-caoutchouc détachait le filin et l'enroulait soigneusement. La fine et souple échelle de corde resta sur le mur, pendant de part d'autre.

Jo entendit une voiture monter la route, au pied de la colline. Les freins crissèrent et elle s'arrêta. Une partie de l'attention de la fillette était dirigée sur les quatre hommes, et l'autre sur la voiture. Du côté de cette dernière, plus aucun son ne lui parvint. Jo l'oublia quelques minutes, puis elle perçut un lointain bruit de voix. Elle retint son souffle. Est-ce que l'homme, avant d'être capturé est enfermé dans une roulotte, n'aurait pas eu le temps de s'entendre avec ses complices pour que Dumoutier et les enfants fussent enlevés cette nuit? Ces hommes s'apprêtaient-ils à partir au loin avec ses amis ?

Les pensées se bousculaient dans la tête de Jo. Elle décida d'avertir son oncle Alfredo. Mais il était mécontent qu'elle eût suivi le groupe en dépit de la défense qui lui avait été faite. Comment allait-il la recevoir ?

Alfredo discutait avec ses compagnons. « II ne m'écoutera pas, pensa-t-elle, alarmée. Il va me rabrouer dès que je voudrai lui parler. Enfin, tant pis, je vais tout de même essayer. »

Elle s'approcha du groupe à petits pas. Elle vit Buffalo tirer de sa ceinture un couteau en forme de poignard, et l'attacher au bout de la fine corde, que tenait l'homme-caoutchouc. Aussitôt, elle devina ce qu'il voulait faire, et courut à lui.

« Non, Buffalo, non, ne lance pas ce couteau là-haut, tu peux blesser quelqu'un.... Non, Buffalo, non!

— Va-t'en de là! » cria Buffalo, furieux.

Elle se tourna vers son oncle. « Oncle Fredo, dit-elle d'un ton suppliant, j'entends des gens qui viennent par ici. Je crois que-Mais Alfredo ne l'écoutait pas. Il la repoussa brutalement :

« Veux-tu nous laisser tranquilles, Jo! As-tu fini de faire la mouche du coche? »

Tony l'appela : « Hé! Jo! Si tu tiens absolument à te rendre utile, garde-moi donc Balthazar! »

II déposa l'énorme serpent sur les épaules de la fillette, et Balthazar émit un sifflement aigu. Il commença à s'enrouler autour de Jo, qui le laissa faire. Elle aimait bien Balthazar, mais trouvait le moment mal choisi pour s'embarrasser du lourd reptile!

Elle s'éloigna un peu et observa Buffalo. Elle savait ce qu'il voulait faire, et elle était fort inquiète.

Il allait lancer son couteau dans l'étroite fenêtre, tout là-haut, une chose que seul, Buffalo, avec son extraordinaire adresse, pouvait réussir!

« Où le couteau ira-t-il se planter? pensait Jo avec angoisse. Blessera-t-il Mick, ou François, ou l'une des filles, ou M. Dumoutier, ou encore Dagobert? Oh! pourquoi Buffalo prend-il un pareil risque? C'est de la folie! »

Elle entendit à nouveau un murmure de voix. Cette fois, le son venait de l'autre côté du mur d'enceinte. Des hommes étaient en train de se préparer à prendre le passage secret pour monter à la tour. Jo en était sûre! Ils seraient arrivés avant que Buffalo et les autres aient pu réaliser leur plan. Elle imagina les quatre enfants et Dumoutier traînés dans les escaliers, ligotés et bâillonnés. Quant au pauvre Dago, qui essaierait certainement de défendre ses amis, il allait recevoir une balle de revolver!

Dagobert avait aboyé la nuit précédente, les bandits savaient donc qu'il y avait un chien et ne seraient pas pris au dépourvu.

« Oh! misère! pensa Jo, désespérée. Quelle situation! Il faut absolument que je fasse quelque chose! Mais quoi? »



CHAPITRE XX

Balthazar fait des siennes.

Jo PRIT une décision. Elle suivrait les hommes dans le passage secret et tenterait d'avertir ses amis quand elle serait assez près du lieu où ils étaient emprisonnés. Elle voulait les aider, d'une façon ou d'une autre.

Elle courut jusqu'au mur d'enceinte, grimpa à l'échelle de corde et descendit de l'autre côté en

un clin d'œil. Elle gagna l'endroit où il manquait une pierre et s'engouffra dans le passage.

Balthazar, le python, fut très étonné de se retrouver dans l'herbe, où Jo l'avait jeté avant d'escalader le mur. Il n'était pas habitué à un tel traitement, et se tortillait sur le sol, en se demandant où était passée cette gentille petite fille. Balthazar aimait Jo, qui savait si bien le soigner.

Il la chercha, retrouva sa trace et glissa aisément jusqu'en haut de la muraille, sans avoir besoin, lui, de l'échelle de corde. Il se dépêchait, ce qui n'était guère dans ses habitudes. Comme il pouvait aller vite, quand il le voulait!

Il arriva au trou du mur. Comme tous les serpents, il aimait les cavités dans les pierres. Il s'y engagea donc sans hésiter une seconde et rattrapa Jo au moment où elle parvenait au bout de l'étroit passage, qu'elle avait dû traverser courbée en deux. Il voulut s'enrouler autour de ses jambes. Surprise, elle poussa un cri, puis comprit qu'il s'agissait de Balthazar.

« Eh bien, Tony ne serait pas content s'il te voyait! lui dit-elle. Va-t'en! Allons, laisse-moi, j'ai quelque chose d'important à faire, et je ne peux pas t'emmener! »

Mais Balthazar n'était pas comme Dagobert. Il

obéissait seulement quand cela lui plaisait, et cette fois ce n'était pas le cas.

« C'est bon, viens avec moi, puisque tu y tiens tant ! » dit Jo, après avoir essayé en vain de repousser le reptile. « Après tout, tu me tiendras compagnie. Mais cesse de siffler ! »

Jo descendit les marches abruptes qui conduisaient au passage situé sous la cour du château. Balthazar suivait toujours, un peu surpris par les accidents du parcours, mais confiant dans sa jeune amie et décidé à l'accompagner n'importe où. Ils montèrent le second escalier et pénétrèrent dans le mur épais du château. Jo vit quelque chose qui brillait devant elle, et jugea prudent de s'arrêter. Elle écouta, mais n'entendit rien. Elle avança prudemment et découvrit, dans la petite chambre secrète, une lanterne qui brûlait, abandonnée probablement par l'un des hommes qui venaient de passer par là.

Elle vit le poignard rouillé sur le sol, ainsi que la corde dont elle avait réussi à se défaire, et sourit.

Elle continua d'avancer le long du corridor qui conduisait à l'escalier en spirale. Elle crut entendre un bruit, et monta les marches, irritée contre Balthazar, parce qu'il la poussait parfois et

risquait de la faire tomber. Le serpent taquin avait envie de jouer. Elle arriva à la porte qui s'ouvrait sur la galerie, et hésita à tourner l'anneau. Les bandits n'étaient-ils pas juste derrière cette porte?

Jo se décida à l'ouvrir tout doucement. Elle ne put rien distinguer dans les ténèbres. Balthazar choisit ce moment-là pour s'enrouler autour de Jo, dans un grand élan d'affection. Elle ne put s'en débarrasser, et pénétra dans la galerie empêtrée du python qui s'était posé comme une fourrure sur ses épaules.

Tout à coup, rompant le silence, un vacarme épouvantable la cloua sur place. Il lui sembla reconnaître, parmi d'autres, la voix de Buffalo. D'où venait donc ce bruit sec, semblable à un coup de revolver?

Que s'était-il passé en bas, dans la cour, après le départ de Jo et de Balthazar? Aucun des hommes n'avait remarqué leur disparition. Ils étaient tous trop occupés. Buffalo se préparait à utiliser son extraordinaire adresse, mais d'une façon bien, différente de celle qui lui était coutumière. Il devait lancer son couteau dans les airs et le faire passer par la fenêtre du haut de la tour!

Buffalo connaissait l'art de lancer des couteaux. Pourtant, cette fois, l'épreuve était particulièrement

ment difficile. Debout dans la cour, il regardait la fenêtre. Les yeux mi-clos, il prit son temps pour mesurer la distance et la hauteur de l'objectif à atteindre. Au moment où il levait le bras, la lune disparut derrière un nuage. Sa main retomba. Il ne pouvait lancer son couteau dans l'obscurité!

La lune reparut, brillante. Alors, il ne perdit pas une seconde. La lame luisante fendit l'air, traînant derrière elle une longue cordelette.

Le couteau heurta le 'rebord de la fenêtre et retomba. Buffalo le ramassa. Le clair de lune permettait de voir que le couteau n'était pas pointu. Buffalo avait émoussé soigneusement la lame. Ainsi, personne ne risquait d'être blessé, comme Jo le craignait tant!

Une fois de plus, Buffalo mesura la distance, et le couteau vola. Cette fois, il passa par l'ouverture, glissa le long de la pierre et tomba sur le sol, à l'intérieur de la tour.

Le bruit qu'il fit surprit les prisonniers. M. Dumoutier, les quatre enfants et Dagobert étaient tous serrés dans un coin, essayant de se réchauffer les uns les autres. Ils souffraient de la faim et de la soif, plus encore que du froid. Personne n'avait pensé à emporter des vivres, et ils ne disposaient que d'une couverture pour eux tous —



couverture laissée à Dumoutier par ses ennemis. Les heures s'étaient égrenées lentement, sans leur apporter la délivrance qu'ils espéraient tant.

« Pourquoi Jo n'a-t-elle pas été chercher la police? » s'étaient-ils demandé cent fois au cours de cette interminable journée. Ils ne se doutaient pas que la pauvre Jo avait passé des heures à essayer de se libérer de ses liens!

Ils avaient souvent regardé du côté du terrain de camping, sur l'autre colline, où les saltimbanques se livraient à leurs occupations, pareils à des fourmis dans l'herbe. Jo était-elle parmi eux?

La distance ne permettait pas de reconnaître qui que ce fût.

A la tombée de la nuit, François s'était approché de la fenêtre pour faire des signaux pendant longtemps, avec sa lampe de poche. Puis, découragés et misérables, ils s'étaient tous réunis dans un coin de cette salle sinistre, pour avoir moins froid. Dumoutier s'attendait au retour de Tessier et de ses complices, d'un moment à l'autre. « Que feront-ils de ces courageux enfants qui ont voulu me délivrer? » songeait-il sans cesse. Et le souci de leur sort augmentait sa peine.

Dagobert ne comprenait pas du tout pourquoi il fallait rester dans cet endroit si inconfortable. Lui aussi avait faim et soif.

« Pauvre Dago! comme il souffre! » disait Claude, oubliant sa propre misère pour compatir aux tourments de son chien.

Les enfants commençaient à s'assoupir quand le couteau tomba dans la pièce. Dagobert bondit, et se mit à aboyer. Il flaira le poignard, qui brillait dans la clarté de la lune, et aboya encore.

« Un couteau, dit Claude étonnée. Un couteau avec une grosse ficelle attachée après.

— C'est curieux, il est émoussé du bout, remarqua François en l'examinant. Qu'est-ce que

cela veut dire? Et pourquoi cette cordelette?

— Prends garde qu'un autre couteau ne suive le premier, dit Dumoutier.

— Non, dit François. Je pense que Jo est pour quelque chose dans cette affaire. Elle n'a pas alerté la police. Elle a appelé les saltimbanques à l'aide. C'est le couteau de Buffalo, je le reconnais!»

Tous se groupèrent autour de lui, pour voir le poignard.

« II faut que je nie rende compte de ce qu'on fait en bas, dit François. Je vais regarder dans la cour. Mick, tiens mes jambes! »

II grimpa sur l'appui de la fenêtre, long de l'épaisseur du mur, et qui allait en se rétrécissant. Il rampa jusqu'à ce qu'il fût en mesure d'embrasser la cour du regard. Mick tenait les jambes de son frère de toutes ses forces, craignant que le rebord ne vint à céder sous le poids de François.

« II y a quatre hommes dans la cour, dit François. Alfredo, Buffalo, et deux autres que je ne peux identifier. Ohé! » cria-t-il de toutes ses forces.

Les quatre hommes qui étaient en bas avaient les yeux fixés sur le haut de la tour. Ils virent apparaître la tête de François et lui firent des signes.

« Tirez la ficelle! » hurla Buffalo. Il y avait déjà attaché une seconde échelle de corde, qu'il tenait en l'air, avec l'aide de ses camarades, de façon qu'elle pût glisser le long de la muraille.

François rentra dans la pièce, et expliqua avec animation :

« Cette ficelle qui est liée au couteau descend le long du mur et est attachée elle-même à une échelle de corde; je vais tirer, et l'échelle viendra, qui nous permettra de descendre! »

II tira la ficelle. Au bout d'un moment, il sentit une résistance et devina que l'échelle de corde suivait. Il lui fallut tirer plus lentement. Mick l'aida. Alors, ils virent apparaître l'échelle de corde. Les enfants l'examinèrent curieusement. Elle était différente de celles qu'ils avaient eu l'occasion de voir auparavant.

« Les acrobates de cirque et les saltimbanques les fabriquent eux-mêmes, dit Dumoutier. Elles sont plus légères et plus faciles à utiliser que les échelles de corde courantes. Il nous faut fixer l'extrémité de celle-ci à quelque chose de véritablement solide, pour qu'elle puisse supporter notre poids. »

Annie regarda l'échelle de corde avec appréhension. Allait-elle être obligée de descendre de si

haut par ce moyen périlleux? Mais les autres étaient enchantés d'avoir là une possibilité d'évasion. Ils étaient prêts à faire n'importe quoi pour sortir enfin de cette affreuse prison!

Dumoutier trouva un grand anneau de fer, scellé dans la pierre d'une paroi. A quoi avait-il servi autrefois? Nul ne pouvait le savoir, mais, en tout cas, il allait leur être fort utile. Dumoutier, aidé de François, fixa solidement l'échelle de corde à l'anneau. Tous deux firent de nombreux nœuds. Dumoutier prit l'échelle dans ses mains, et tira dessus de toutes ses forces, en se renversant en arrière.

François demanda : « Pourrais-je passer le premier, monsieur? Quand je serai en bas, j'aiderai ceux qui descendront. Vous surveillerez le départ des filles, avec Mick....

— Entendu, dit Dumoutier.

— Et Dagobert? demanda soudain Claude.

— Nous l'envelopperons dans la couverture, l'attacherons et le ferons descendre au bout de la cordelette, qui est très fine mais très solide! » proposa Mick.

François se dirigea vers la fenêtre. Puis il s'arrêta net. Quelqu'un montait les marches et approchait de la porte. Qui était-ce?



CHAPITRE XXI

Dans la tour.

TA PORTE s'ouvrit brusquement et un homme parut, tout essoufflé.

« Tessier! s'exclama Dumoutier, furieux. Encore vous! »

Tessier s'avança, suivi de trois complices Dagobert se mit à aboyer et tenta d'échapper à Claude pour se jeter sur les arrivants. Il montrait

les crocs, et tout autour de son cou le poil se hérissait de colère; il avait vraiment l'air d'un chien redoutable.

Tessier recula. L'accueil que lui faisait Dagobert l'inquiétait visiblement.

« Si vous lâchez le chien, je tire dessus[1]», dit-il en braquant un revolver sur le groupe.

Claude fit tout son possible pour retenir Dagobert et demanda l'aide de François. Us obligèrent le chien à reculer dans un coin, où Claude essaya en vain de le calmer. Elle ne voulait pas voir son cher compagnon tué sous ses yeux !

« Tessier, comment pouvez-vous vous conduire ainsi ? commença Dumoutier. Ces pauvres enfants.... »

Mais l'autre lui coupa la parole : « Nous n'avons pas de temps à perdre, dit-il. Nous vous emmenons, Dumoutier, ainsi que l'un des enfants. Il servira d'otage pour le cas où nous aurions des ennuis.... Nous prendrons ce garçon-là ! »

II tenta de saisir Mick, qui lui envoya un coup de poing dans la mâchoire, de toutes ses forces, comme il savait le faire quand il était aux prises avec des gamins de son âge. Mais le pauvre Mick se retrouva immédiatement sur le sol. Cet homme n'était pas d'humeur à plaisanter. Il était pressé !

« Emmenez-le », dit Tessier à ses complices. Ils se saisirent de Mick. Dumoutier, sous la menace du revolver, dut se laisser lier les mains. On les poussa tous deux. Avant de franchir le seuil, Dumoutier se retourna et dit, d'une voix étranglée de colère :

« Qu'allez-vous faire de ces malheureux enfants? Vous n'allez tout de même pas les enfermer ici et les abandonner....

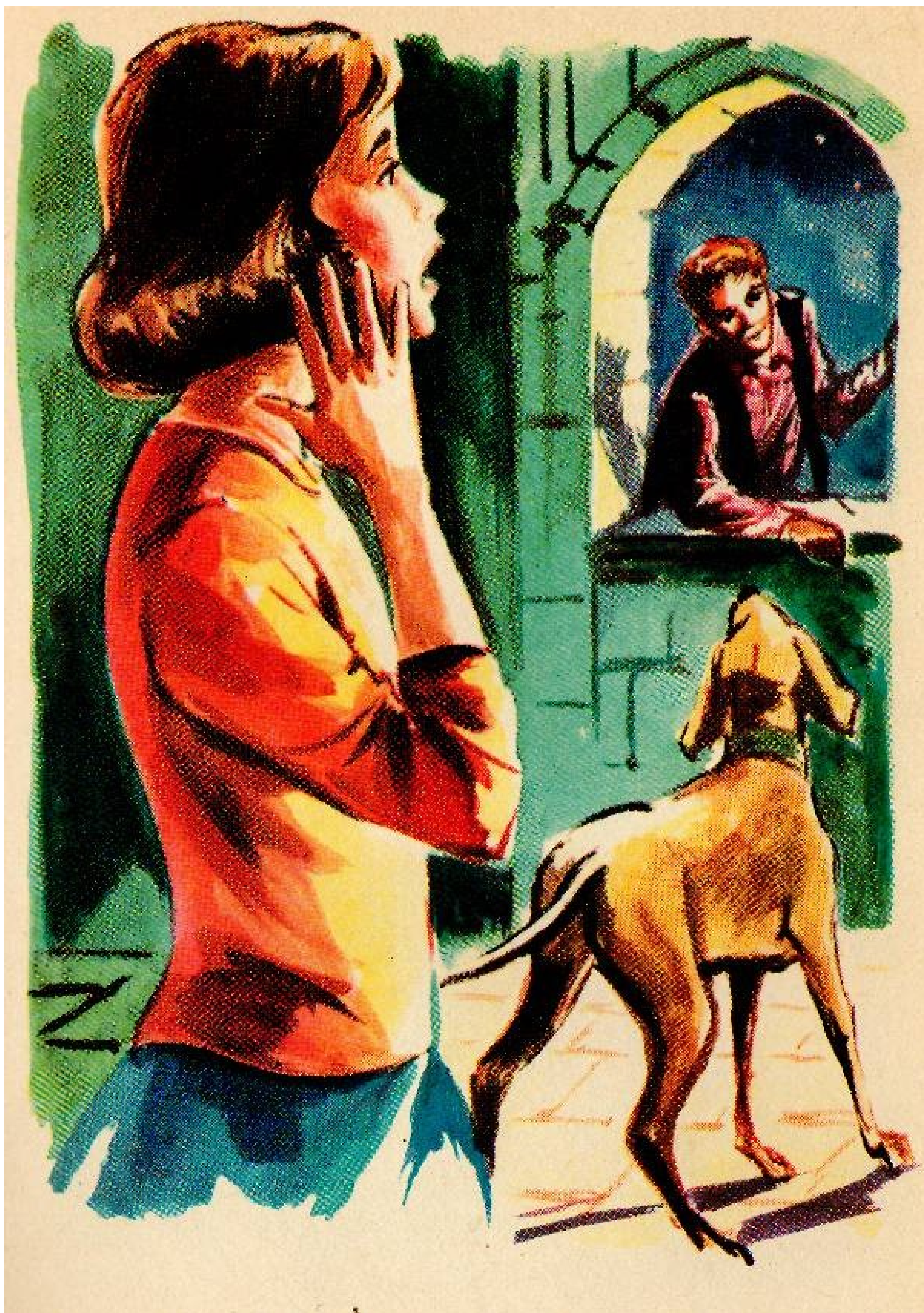
— Mais si, dit Tessier, cynique. Nous laisserons un mot à la vieille gardienne pour l'avertir qu'elle a des locataires. La police viendra les délivrer... si elle le peut!

— Vous avez toujours été un lâche! » dit Dumoutier, qui se pencha vivement pour éviter un coup de poing.

Pendant ce temps, Dagobert aboyait furieusement et s'étranglait presque, en essayant de se dégager. Quand il vit que l'on maltraitait Mick, il fit un si violent effort que les enfants crurent un instant qu'il allait leur échapper.

« Dépêchons-nous », dit Tessier.

Les trois hommes poussèrent Dumoutier et Mick dans l'escalier. C'est alors qu'à la stupéfaction générale, une voix forte retentit, qui venait de la fenêtre!



Annie poussa un cri : Buffalo était là

Annie poussa un cri. Buffalo était là! Il s'était demandé pourquoi personne ne descendait le long de l'échelle de corde, et avait décidé de monter voir ce qui se passait.

« Qu'est-ce que vous faites là-dedans? Vous dormez? » cria-t-il en se glissant dans la pièce. Sa figure joviale, sa touffe de cheveux roux, sa chemise voyante et son fouet étaient d'un effet tout à fait inattendu dans cette dramatique situation.

« Buffalo! » s'écrièrent les quatre enfants.

Dumoutier n'en croyait pas ses yeux.

« Qu'est-ce que ça signifie? » hurla Tessier, très inquiet, au fond, de cette soudaine apparition. « Comment êtes-vous venu par là? »

Buffalo comprit immédiatement que ses amis se trouvaient aux prises avec les espions. Il vit le revolver de Tessier et fit claquer nonchalamment son fouet une fois ou deux.

« Posez votre revolver à terre, dit-il de son ton traînant. Vous ne devriez pas jouer avec ça quand vous avez des enfants autour de vous. Allons, dépêchez-vous ! »

II fit à nouveau claquer son fouet. Tessier, hors de lui, pointa le revolver dans la direction de Buffalo. Alors, il se produisit une chose inattendue, et stupéfiante : le revolver disparut des mains de

Tessier, vola dans les airs et fut rattrapé par Buffalo ! Un simple claquement de fouet avait suffi pour retourner la situation. Maintenant, ce n'était plus Tessier qui tenait l'arme, mais Buffalo! - La puissante lanière du fouet avait arraché à Tessier son arme, et frappé si violemment les doigts de l'espion qu'il poussait des cris rauques et se tenait plié en deux, en frictionnant sa main meurtrie.

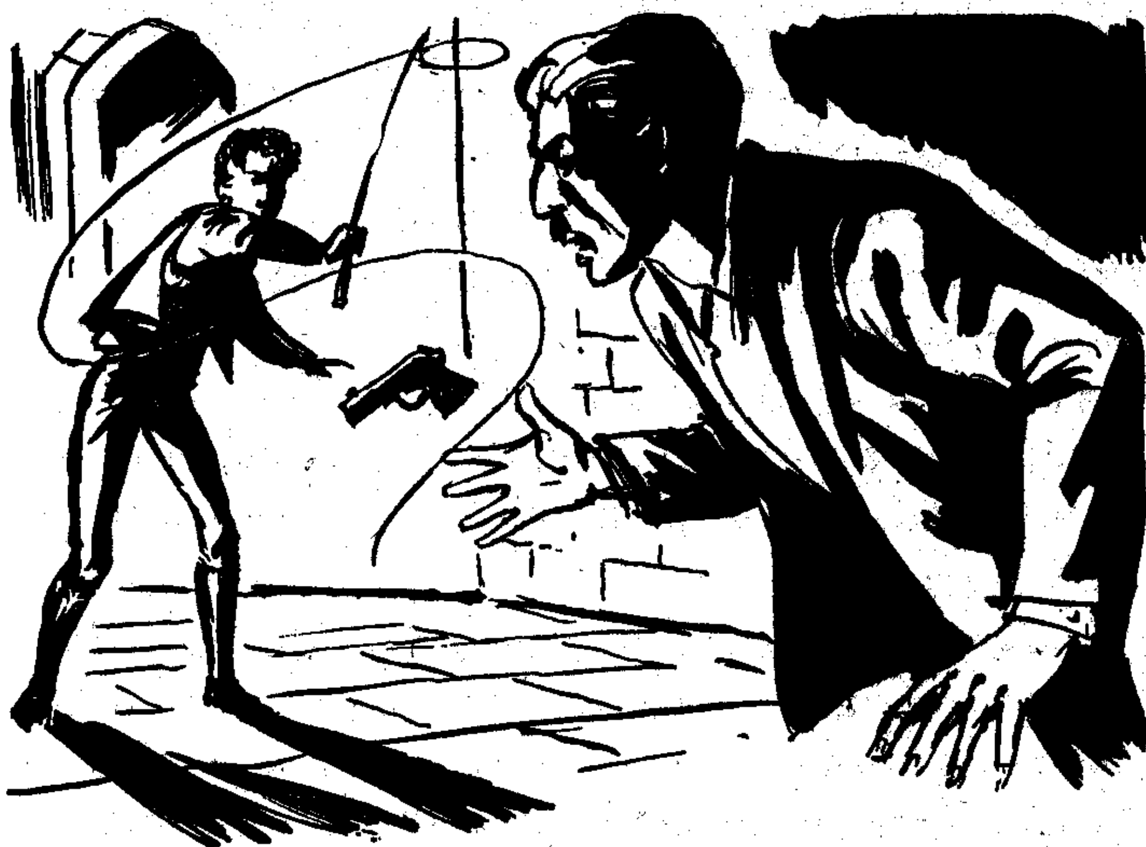
Dumoutier ne cachait pas sa surprise,, ni son admiration. Quel beau tour, mais combien dangereux! Le revolver aurait pu partir.... Par chance, Buffalo avait réussi son coup, et Tessier était en mauvaise posture. Celui-ci se redressa enfin, très pâle, désorienté.

« Relâchez-les», ordonna Buffalo, désignant d'un signe de tête Dumoutier et Mick. Les trois hommes les laissèrent v aller et restèrent debout derrière eux.

« Quel dommage! il va falloir quand même avertir la police, dit Buffalo d'un air faussement consterné. Pas moyen de faire autrement! Claude, à ta place, je lâcherais le chien, histoire de rire un peu!

— Non, non! » cria Tessier, terrorisé.

Juste à ce moment-là, la lune disparut derrière



un nuage et la tour fut plongée dans l'obscurité; seule la lanterne que Tessier avait posée à terre en arrivant répandait sa clarté dans un faible rayon.

L'espion entrevit une chance, pour lui et ses complices. Il donna un grand coup de pied dans la lanterne, qui vola en l'air et alla frapper Buffalo, puis s'éteignit, les laissant tous dans l'obscurité. Buffalo n'osa pas tirer. Il pouvait blesser l'un des enfants!

« Lâchez le chien ! » hurla-t-il. Mais c'était trop tard. Dagobert se rua, et la porte lui fut claquée au nez. On entendit le bruit d'un verrou tiré de

l'autre côté, puis des *pas* précipités, qui dévalaient les marches de l'escalier.

Quand la lune répandit à nouveau sa blanche clarté, Buffalo vit autour de lui des visages consternés. Les enfants surtout étaient dépités que les espions eussent réussi à s'enfuir.

« Ils sont partis! répétaient-ils avec regret.

— Oui, mats sans nous, fit observer Dumoutier, et c'est déjà quelque chose !, »

Mick s'empressa de lui délier les mains, et dit :

« Ils ont filé par le passage secret. Ils seront dehors avant nous! Quand je pense qu'ils vont échapper à la police, j'en suis malade de rage! Maintenant, il ne nous reste plus qu'à descendre par l'échelle de corde, le long du mur extérieur, puisque la porte est verrouillée!

— Allons-y, dit François. Partons vite, de crainte qu'il ne se produise un nouvel empêchement. »

II se dirigea vers la fenêtre, glissa à plat ventre et les pieds devant jusqu'au rebord extérieur, et s’agrippa à l'échelle de corde. Il n'éprouva aucune difficulté à descendre, mais en regardant la cour, en dessous de lui, il se sentit mal à l'aise. Elle semblait si loin!

Annie suivit, assez effrayée au fond, mais

apparemment calme et courageuse. Elle aussi était sportive, et se tira de l'épreuve au mieux. Mais elle s'abstint de regarder en bas, et se sentit bien soulagée quand enfin elle mit pied à terre, auprès de François.

Puis Claude arriva, avec des nouvelles fraîches.

« Je ne sais ce qui est arrivé à Tessier et à ses copains, dit-elle. Quand je suis partie, ils poussaient des cris ! Nous avions l'impression qu'ils couraient autour de la galerie. Il se passe quelque chose d'extraordinaire, sûrement!

— Bon, tant mieux! dit François. S'ils restent assez longtemps là-haut, nous irons les cueillir à la sortie.... Oh! ce serait trop beau!

— Voilà Dagobert qui descend, dit Claude. Je l'ai enroulé dans la couverture et je l'ai attaché du mieux que j'ai pu avec la cordelette. J'espère qu'elle sera assez solide! Mick dirigé l'opération de là-haut. Pauvre Dago! Il doit être bien malheureux en ce moment! »

Dagobert descendait lentement, se balançant un peu, et heurtant de temps à autre la muraille. Il poussait des gémissements lamentables, et Claude souffrait de l'entendre. Elle était sûre qu'il serait tout contusionné. Tandis qu'il approchait, elle ne le quittait pas dés yeux.

« Allons, Claude, ne te fais pas tant de soucis, dit François. Dagobert a l'habitude de ce genre d« choses. U a partagé nos aventures. Dago, mon bon chien ! Gomme tu vas être content de marcher à nouveau sur la terre ferme! »

Dagobert était un peu étourdi du voyage. Claude le libéra de ses cordes et de sa couverture, et il essaya de faire quelques pas pour se rendre compte si le sol ne se dérobait pas sous ses pattes. Puis il sauta joyeusement autour de Claude, heureux d'être enfin libre. ;

« C'est le tour de Mick *»,* dit François.

L'échelle de corde se balança un peu, et Alfredo vint la maintenir. L'avaleur de feu était maintenant très inquiet, de même que l'homme-caoutchouc et Tony. A peine trouvèrent-ils quelques mots à dire aux enfants, lorsqu'ils arrivèrent l'un après l'autre.

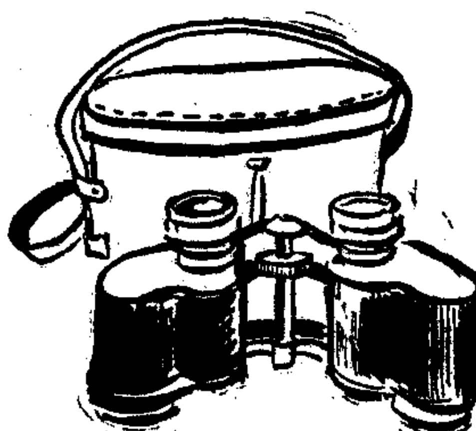
Ils s'étaient aperçus de la disparition de Jo et du serpent! Tony ne se tourmentait pas pour Jo, mais par contre il ne cessait 3e penser à son précieux python. Il l'avait cherché en vain dans tous les recoins de la cour.

« Jo l'a probablement ramené avec «Ile au camp, sans rien dire à personne. Quelle insupportable gamine! » marmonnait-il entre ses dents.

François le regardait sans comprendre. Qu'avait donc Tony à parler ainsi tout seul, et que disait-il?

On vit descendre lentement Dumoutier et, en dernier lieu, Buffalo qui, lui, battit tous les records de vitesse, et sauta près d'eux, souriant.

« Quelle pagaille là-haut! dit-il. C'est ahurissant! On entend des cris, des bruits de fuite précipitée, de bousculade.... Il est arrivé quelque chose à ces gars-là. Mais quoi? Nous allons pouvoir les cueillir à la sortie du passage, si nous arrivons à temps. Dépêchons-nous ! »





CHAPITRE XXII

Balthazar et Jo s'amusent.

EN EFFET, un incident fortuit avait provoqué la panique parmi les espions.

Reprenons notre récit au .moment où Tessier el ses complices avaient claqué la porte au nez de Dagobert, qui se jetait sur eux, et tiré le verrou, laissant les enfants et Dumoutier enfermés dans le haut de la tour.

Alors ils descendirent hâtivement les marches et s'engagèrent dans la galerie. Mais en avançant vers l'escalier en spirale, Tessier marcha sur quelque chose -qui bougeait sous son pied, quelque chose d'étrange qui se mit aussitôt à pousser un sifflement aigu et à s'enrouler autour de ses jambes....

II se débattit et frappa la chose inconnue. Tout d'abord il pensa que c'était un homme qui attendait, tapi dans l'ombre, pour l'attaquer, et qui se jetait dans ses jambes, mais il se rendit vite compte qu'aucun homme ne sifflerait de la sorte.

Surpris par le bruit, l'un des complices dirigea la lumière de sa lampe sur Tessier. Ce qu'il vit lui arracha un cri d'épouvante!

« Un serpent! Un serpent énorme! Jamais de ma vie je n'en ai vu de si gros! Il s'enroule autour de Tessier!

— Mais aidez-moi donc! cria Tessier en frappant le serpent aussi fort qu'il le pouvait. Il me serre les jambes dans ses anneaux! »

Lès autres hommes vinrent à son aide. Aussitôt qu'ils commencèrent à lui tirer la queue, Balthazar se déroula et disparut dans les ténèbres.

« Où est parti ce monstre? demanda Tessier, tout pantelant. Une minute de plus et il me broyait

les jambes! Dépêchons-nous, car il peut revenir. Quelle aventure! D'où peut-il sortir? »

Ils avancèrent de quelques pas, mais le serpent les attendait! Il les fit tous trébucher, en glissant dans leurs jambes, et s'enroula autour de la taille de l'un des hommes.

Ce fut une bousculade et des hurlements tout autour de la galerie. Les quatre hommes furent pris d'une terreur panique. Partout où ils allaient, le serpent était là, s'enroulant et se déroulant, glissant et serrant parfois assez fort pour leur faire croire que leur dernière heure était arrivée !

C'était Jo qui leur avait envoyé le serpent, bien entendu.

Pendant la scène qui se déroulait en haut de la tour, Jo attendait dans la galerie avec Balthazar autour du cou. Elle essayait en vain de deviner ce qui se passait.

Puis, la porte claquée, les pas précipités dans | l'escalier, le bruit des voix inconnues, la mirent sur la voie : il s'agissait, des hommes arrivés en voiture, qu'elle avait suivis dans le passage secret.

« Balthazar L Ton tour est venu, maintenant! » dit Jo en posant le serpent à terre. Balthazar parut hésiter, se tortilla, puis glissa vers les hommes qui arrivaient dans la galerie. A partir de ce moment-

là, le python s'amusa bien : plus les espions criaient, plus le reptile farceur s'acharnait sur eux!

Jo, cachée dans un coin, étouffait ses rires. Elle savait que le serpent était inoffensif, à moins qu'il ne serrât quelqu'un trop fort dans ses anneaux. Elle ne pouvait rien voir de ce qui se passait, mais devinait facilement, d'après les bruits divers qui lui parvenaient.

« En voilà un par terre, pensait-elle. Et encore un autre! Bing! Bang! C'est à mourir de rire! Balthazar est en train de s'amuser follement. Il n'a pas la permission de se conduire ainsi dans la vie courante, et il profite de l'occasion! »

A la fin, les hommes en eurent assez. «Remontons là-haut! » cria Tessier qui n'en pouvait plus. « Nous n'arriverons jamais à traverser le passage avec tous ces serpents après nous! Ils vont nous mordre ou nous réduire en bouillie ! »

Jo eut toutes les peines du monde à ne pas éclater de rire : Balthazar les avait tant effrayés qu'ils croyaient avoir une douzaine de serpents venimeux à leurs trousses !

Les hommes s'engagèrent en désordre dans l'escalier qui montait à l'étage supérieur de la tour; ils réussirent à laisser le python derrière eux, car il commençait à se fatiguer du jeu. La fillette

l'appela doucement et jl revint vers elle. Il voulut s'enrouler autour de son amie, qui le laissa faire. Elle tendit l'oreille. La porte avait claqué, au-dessus. Jo monta l'escalier et, à tâtons, trouva le verrou, qu'elle tira. Maintenant, les traîtres étaient bel et bien prisonniers, à moins qu'ils ne voulussent risquer de descendre le long de l'échelle de corde. Elle devinait que Buffalo l'avait mise en place pour aider les autres. Et si les espions se résignaient à fuir par cette voie, Jo était sûre qu'ils seraient bien accueillis à l'arrivée!

« Allons-nous-en, Balthazar, dit Jo en descendant l'escalier. Elle regrettait bien de ne pas avoir de lampe de poche. Puis tout à coup elle se Souvint de la petite lanterne abandonnée dans la chambre secrète, et se sentit réconfortée. Ainsi, elle ne serait pas obligée, une fois dé plus, de faire dans les ténèbres la fin du parcours, le plus désagréable et le plus difficile !

Balthazar glissa devant elle. Il connaissait le chemin! Ils arrivèrent tous deux dans la petite chambre secrète, et Jo prit la lanterne. Elle regarda un moment le gros python, qui fixa sur elle ses yeux brillants; son long corps ondulait, et la lumière moirait sa peau brune, si soigneusement nettoyée et frottée.



« Tu me plairais assez comme animal favori, si tu étais un peu moins encombrant! dit Jo. Je ne comprends pas pourquoi les gens ont généralement horreur des serpents. Oh! Balthazar, je ris encore en pensant à la façon dont tu as traité ces méchants bonshommes! Ils ont trouvé leur maître!

Elle poursuivit son chemin sans difficulté, tenant haut s'a lanterne. Puis elle arriva " au dernier-couloir si incommode, où il fallait se plier en deux. Balthazar, qui avait pris de l'avance, l'attendait prudemment. Il avait entendu du bruit k l'extérieur.

Jo grimpa la première et s'apprêtait à sortir du

trou lorsque quelqu'un bondit sur elle et la maintint serrée. Elle se mit à crier et à gigoter comme une diablesse. Une lumière crue l'aveugla, et une voix qu'elle connaissait bien s'écria : « C'est Jo! Petit monstre! Où étais-tu?

— Buffalo! Quelle drôle d'idée de sauter sur moi comme ça! J'allais te mordre! Oh! tu m'as fait peur! »

La lune éclaira soudain la scène. Jo vit François et les autres enfants qui arrivaient en courant vers elle.

« Jo! Tu vas bien? Que s'est-il passé? lui demanda son oncle. Nous nous faisions beaucoup de souci à ton sujet. Où donc étais-tu? »

Au lieu de répondre, Jo alla à la rencontre de ses jeunes amis et se mit aussi à poser des questions : '

« Vous vous êtes échappés? Vous avez pu descendre l'échelle de corde sans ennuis?

— Ce n'est pas le moment de parler de tout ça, dit Buffalo en surveillant le trou dan& le mur. Que sont devenus ces hommes? Nous les attendons ici. Sais-tu quelque chose, Jo? Les as-tu vus?

— Bien sûr! Je les ai suivis, dit Jo. Oh! Buffalo, c'était si drôle ! » Elle éclata d'un rire inextinguible.

A ce moment, Buffalo, qui ne relâchait pas sa surveillance, crut qu'un dès espions s'apprêtait à quitter le passage, et braqua son revolver dans cette direction. Et que vit-on sortir du trou? Balthazar!

Tout le monde se mit à rire, excepté Tony, qui se précipita vers son cher python :

« Balthazar! Mon pauvre Balthazar l Je t'ai cherché partout! Comment, Jo, tu l'avais emmené avec toi? Sale gosse! »

Le serpent glissa vers son maître et s'enroula affectueusement autour de lui.

« Je ne suis pas une sale gosse, dit Jo, indignée. Balthazar a voulu absolument m'accompagner, et quand nous sommes arrivés à la galerie.... »

Elle se remit à rire, incapable de continuer son récit. Alfredo se fâcha.

« Vas-tu nous dire ce que tu sais au sujet de ces hommes, à la fin? dit-il. Est-ce qu'ils viennent par ici? Où sont-ils?

— Ah oui! les hommes…», dit Jo. Elle essuya ses yeux et s'efforça de dominer son fou rire. « Ils vont bien. Balthazar les a obligés à se réfugier tout en haut de la tour, dans la prison qu'ils avaient réservée à M. Dumoutier, et je me suis empressée d'en profiter pour tirer le verrou sur eux. Ils sont

toujours enfermés, je pense. Il faut s'assurer qu'ils ne descendent pas le long de l'échelle, mais je suis sûre qu'ils n'auront même pas cette audace!»

Buffalo laissa échapper un rire sonore.

« Tu as fait du bon travail, Jo, avec Balthazar! Bravo! »

II demanda à Alfredo et à l'homme-caoutchouc d'aller voir ce qui se passait dans la cour. ,

« II me semble qu'il serait sage d'appeler la police, maintenant, dit Dumoutier. Tessier est un individu très dangereux, c'est un traître! Il faut qu'il soit arrêté, sinon il livrera à une autre puissance le résultat des travaux que nous avons faits ensemble!

— D'accord, dit Buffalo. Nous avons capturé un autre type, et nous l'avons enfermé dans une roulotte vide.

— Comment! Il ne s'est pas échappé? dit Jo, étonnée. Je pensais que l'homme qui est venu au camp et que vous avez attrapé par surprise était Tessier! Or, Tessier est dans la tour!

— Celui que nous avons enfermé dans la roulotte y est encore, tu peux en être sûre, répliqua Buffalo.

— Il y a eu peut-être erreur sur la personne, dit Dumoutier.

— Nous le saurons bientôt, dit Buffalo. Allons-nous-en.

Il est très tard, et les enfants doivent mourir de faim. Il est préférable que ce soit M. Dumoutier qui avertisse la police. Pour ma part, j'ai envie de retourner au camp.

— Moi aussi, dit Tony, qui caressait toujours son python. Alfredo et l'homme-caoutchouc veilleront au pied de l'échelle de corde. Nous n'avons* pas besoin de rester ici plus longtemps. »

Ils descendirent la colline, très agités par tous ces événements, et parlant tous à la fois. Dumoutier avait l'impression de vivre un rêve extraordinaire; il voyait des échelles de corde, des fouets, des couteaux, des serpents, tournant dans une ronde infernale. C'était sans doute l'effet de la fatigue et de la souffrance. Il regretta fort de ne pouvoir, à cette heure avancée de la nuit, se procurer un sandwich sur la route du commissariat. Mais il but abondamment à une fontaine, et s'en trouva déjà mieux.

De leur côté, les cinq enfants trouvèrent long le chemin qui les menait au camp. Ils pensaient tous à la grosse marmite noire de Mme Alfredo, et au frais ruisseau qui coulait dans le pré. Dès qu'ils arrivèrent en vue de ce dernier, Dagobert partit à fond de train pour aller boire à longs

traits l'eau -claire. Les enfants en firent autant,

« Allons voir l'homme que nous avons enfermé dans la caravane, dit Buffalo, quand leur soif fut apaisée. Il y a un mystère là-dessous! »

II ouvrit la porte de la roulotte et appela d'une voix forte :

« Venez! Nous voulons savoir qui vous "êtes! »

II leva une lanterne et l'homme qui était à l'intérieur s'approcha lentement.

Quelle surprise ce fut pour les enfants !

« Oncle Henri ! » s'exclamèrent François, Mick et Annie.

« Papa! cria Claude. Que fais-tu ici? »





CHAPITRE XXIII

Une fâcheuse méprise.

UN LONG silence suivit. C'était donc le père de Claude qu'on avait traité de la sorte ! Tout le monde en était stupéfait. Jo se sentait particulièrement mal à l'aise. Elle savait qu'elle était cause de cette erreur. Elle avait pris cet homme pour Tessier.

« François, dit enfin l'oncle Henri, très digne

dans sa colère. Je te prie d'aller avertir **la** police. J'ai été séquestre dans cette roulotte sans aucune raison! »

Buffalo fut très contrarié. Décidément,, on pariait beaucoup trop de la police dans le camp des saltimbanques, depuis quelque temps. II se tourna - vers Jo et demanda :

« Pourquoi ne nous as-tu pas dit qu'il était le père de Claude?

— Mais je ne le savais pas ! répondit Jo. Je ne Pavais jamais, vu, et je croyais....

— Ce que tu croyais ne m'intéresse pas, dit l'oncle Henri en regardant avec dégoût la petite fille peu soignée. Je veux que l'on prévienne la police.

— Oncle Henri, ne te fâche pas, il y a eu un malentendu, dit François. Du reste, M. Dumoutier est déjà parti chercher la police.... ,»

Son oncle le regarda comme s'il tombait de la lune.

« Que dis-tu? Dumoutier? Où est-il? Que s'est-il passé? L'a-t-on retrouvé?

— Oui. Mais c'est une très longue histoire, dit François. Tout a commencé quand nous avons vu

apparaître une tête à la fenêtre de la tour. J'ai téléphoné à tante Cécile pour la mettre au courant,

et elle a promis de t'en parler à ton retour de Paris.... C'était bien M. Dumoutier qui était à cette fenêtre!

— J'en étais sûr! J'ai dit à ta tante que j'en avais le pressentiment ! dit l'oncle. C'est pourquoi je suis venu dès que possible, mais je n'ai trouvé personne. Où étiez-vous tous partis?

— Nous te raconterons toute notre aventure, dit François, mais, pour le moment, nous sommes à bout de forces, et nous mourons de faim ! Nous n'avons rien mangé depuis hier! »

Oncle Henri n'insista pas. Mme Alfredo s'affaira et bientôt sortit de sa grosse marmite de quoi régaler les cinq pauvres enfants. Ils s'assirent autour d'un beau feu, et engloutirent tous plusieurs assiettées. Quand ils furent rassasiés, il ne restait plus grand-chose dans la marmite de Mme Alfredo. Les desserts affluèrent de tous les coins du camp.' A chaque instant quelqu'un s'approchait et déposait un fruit ou une friandise devant les enfants. Dagobert fut également comblé de restes de toutes sortes et de gros os!

Quand les enfants furent en état de raconter leur extraordinaire aventure, François commença le récit, Mick le relaya et Claude ajouta encore

quelques détails. Jo interrompait souvent, et Dagobert

ponctuait de ses aboiements. Seule, Annie se -taisait, songeuse. Elle s'appuyait sur l'épaule de son oncle, et somnolait doucement.

« Quelle histoire! répétait l'oncle Henri. Je n'en reviens pas que Tessier ait voulu enlever Dumoutier! J'étais sûr de la parfaite honnêteté de ce dernier. Quant à ce Tessier, j'avoue qu'il ne m'a jamais plu! Bon, continuez. »

Les saltimbanques étaient aussi étonnés que l'oncle Henri par ce récit Ils s'approchèrent de plus en plus près, pour mieux entendre la description du passage secret, de la mystérieuse petite chambre, des escaliers de pierre et de tout le reste....

Quand" ils apprirent comment Buffalo était apparu par la fenêtre de la tour et avait enlevé le revolver des mains de Tessier, ils furent au comble de la joie! Oncle Henri éclata de rire à cet endroit du récit.

« Quelle surprise pour Tessier! s'exclama-t-il. J'aurais voulu être là pour voir sa tête. Vraiment, je n'ai jamais entendu une histoire pareille de ma vie!»

Puis ce fut le tour de Jo de raconter comment elle avait suivi les quatre hommes dans le passage secret, et lâché Balthazar, le python, contre eux.

Le fou rire la reprit, en évoquant la scène, et tous les saltimbanques se mirent à rire avec elle. Seul, l'oncle Henri se renfrogna. Il se souvenait que, pour calmer ses cris et ses imprécations, les saltimbanques avaient introduit le python dans la roulotte où il était enfermé....

« Tony, va donc chercher Balthazar, demanda Jo. Il doit avoir sa part de compliments 'pour sa belle conduite. Ah! il s'est bien amusé! Je suis sûre qu'il aurait ri, si les serpents savaient rire ! »

Le pauvre oncle Henri n'osa pas protester quand Tony alla chercher son python: En fait, celui-ci ramena les deux serpents. -

On leur fit un accueil triomphal. Jamais on ne s'était tant occupé d'eux, et ils en semblaient

ravis.

« Laisse-moi porter Balthazar, Tony », demanda Jo, et elle mit le serpent autour de son cou.

L'oncle Henri blêmit, la vue de Jo et de son étrange fourrure le rendait malade. Il se serait levé et éloigné si sa chère petite nièce Annie ne s'était pas endormie contre son épaule'.

« Les nouveaux amis de ma fille sont vraiment bizarres, pensait-il. Ils paraissent être de, braves gens, mais tout de même, je ne pourrais pas m'y faire! »



« Regardez, dit Jo soudain. Voici M. Dumoutier qui arrive, avec trois policiers! »

Aussitôt, ce fut la débandade. Presque tous les saltimbanques disparurent dans l'ombre en un clin d'œil. Ils savaient bien pourquoi la police venait : non pour leur causer des ennuis, ce qui était trop souvent le cas, mais pour arrêter les espions. Quand même, ils ne voulaient pas avoir affaire à ces trois gaillards dont la tenue leur inspirait une insurmontable aversion:...

Tout heureux de revoir son ami, l'oncle Henri se leva et vint à sa rencontre. Il lui serra la main si

vigoureusement que Dumoutier, qui n'avait toujours pas mangé, faillit en perdre l'équilibre.

« Je suis si content que vous ayez échappe à cet odieux complot, dit l'oncle Henri. La presse vous a injustement accusé, «t j'ai protesté autant que j'ai pu. Je suis allé à Paris dire aux autorités que vous n'étiez pas un traître, et que vous ne pouviez l'être en aucun cas! Ah! Dumoutier, quelle joie pour moi de vous retrouver!

— C'est grâce à ces enfants », dit Dumoutier, qui paraissait à bout de forces. « Je pense que vous avez entendu le curieux récit de cette aventure»..

— Bien sûr, dit l'oncle Henri en souriant. Cette histoire est si étonnante! Je ne pourrais pas la croire si je la lisais dans un livre. Et pourtant, c'est arrivé. Mon pauvre ami, vous devez être bien fatigué !

— Oui, dit Dumoutier, et pourtant je n'aurai de cesse que tout ce joli monde ne soit sous les verrous ! Excusez-moi de vous quitter si vite, il faut que Je retourne au château. Nous devons arrêter Tessier et ses complices. Je suis venu demander si l'un des enfants voulait bien nous accompagner, car il paraît que nous devons suivre un passage assez compliqué, avec des galeries et des escaliers en spirale et je ne sais quoi encore!

— N'ayez-vous pas pris cette voie quand Tessier et ses complices vous ont amené dans la tour? demanda Mick, très surpris.

— J'ai dû suivre en effet ce passage, dit M. Dumoutier. Mais Tessier m'avait endormi à l'aide d'une boisson dont je ne m'étais pas méfié. Je ne me souviens de rien. Sans aucun doute, Tessier connaît les lieux comme sa poche. Il a écrit des livres sur les vieux châteaux, vous le savez.

— Je vais vous accompagner, dit Jo. J'ai parcouru le passage plusieurs fois, aller et retour. Je le connais par cœur! Les autres ne l'ont traversé qu'une seule fois.

— Tu as raison, vas-y! dit Buffalo.

— Emmène Dagobert », offrit Claude, généreusement. D'habitude, elle ne consentait jamais à laisser Dagobert suivre Jo.

« Ou bien Balthazar! suggéra Mick en riant.

— C'est inutile, dit Jo. Je pense que ces trois policiers dé belle taille sont suffisants pour me protéger! »

Elle s'efforça de sourire aux policiers, et de leur trouver de l'agrément. Comme tous ceux de sa race, elle se trouvait mal à l'aise en leur compagnie, mais il fallait bien crâner un peu! Elle se mit en route, avec Dumoutier et les trois policiers, et

marcha fièrement devant, eux, avec l'impression flatteuse d'être une héroïne.

Les autres enfants rentrèrent dans leurs roulottes. Ils étaient vraiment fatigués. L'oncle Henri s'assit près du feu de camp, attendant l'arrivée de Tessier et de ses trois amis.

« Bonne nuit, dit François aux fillettes. Je voudrais bien attendre leur retour, mais je sens que dans cinq minutes je tomberai endormi! »

Ils s'éveillèrent très tard le lendemain matin. Jo, debout bien avant eux, grillait d'envie de leur raconter la fin de l'aventure : comment les policiers avaient capturé Tessier et ses complices, et comment les traîtres avaient été emmenés au commissariat.

Dans son impatience, Jo avait voulu aller réveiller ses amis, mais Mme Alfredo s'y était opposée.

Enfin, elle vit paraître le Club des Cinq. Dagobert fut le premier auprès d'elle. Les enfants arrivaient, pressés de connaître les dernières nouvelles. -

« Bonjour, papa! » dit Claude joyeusement en voyant son père s'avancer à leur rencontre.

« Bonjour, oncle Henri! Bonjour, Jo! » dirent les autres.

Ils firent tous cercle autour de Jo, très fière d'avoir participé à l'arrestation des traîtres.

« Ces hommes n'ont opposé aucune résistance, dit-elle avec une nuance de désappointement dans la voix. Il est probable que Balthazar leur avait fait si peur qu'ils n'étaient plus capables de se battre. Ils se sont rendus sans un mot!

— Venez, mes enfants ! appela Mme Alfredo. J'ai préparé le petit déjeuner pour vous! »

Ils ne se firent pas prier. Jo se joignit à eux, bien qu'elle eût déjà déjeuné. L'oncle Henri suivit. Il regardait avec ébahissement ce qui se passait autour de lui, dans le 'camp.

Buffalo répétait ses différents exercices, tantôt avec une longue corde, tantôt avec un fouet au manche scintillant de pierres fines. L'homme-caoutchouc passait et repassait dans les rayons de roues de sa caravane. Tony nettoyait et polissait ses pythons avec ardeur. Dacca mettait au point son numéro de claquettes.

Alfredo arriva avec ses accessoires, ses flambeaux et son bol de métal. « Je vais vous donner une petite représentation, annonça-t-il à l'oncle Henri. Voulez-vous me voir avaler du feu? »

L'oncle Henri regarda Alfredo avec inquiétude, comme s'il doutait de sa raison.

« C'est un avaleur de feu, mon oncle, expliqua' Mick.

— Oh! non merci, mon ami. Je ne tiens pas du tout à vous voir avaler du feu », dit l'oncle Henri, poliment mais fermement.

Alfredo fut très déçu. Il avait voulu exécuter son numéro devant le père de Claude pour -lui être agréable et lui faire oublier la fâcheuse méprise dont il avait été l'objet. Mais il n'avait pas de succès. Il s'éloigna tristement. .

« Fou que tu es! lui dit Mme Alfredo. Qui a envie de te voir manger du feu? Tu crois toujours que c'est la plus belle chose du monde, mais ça n'intéresse pas les gens! Tu n'as pas de cervelle! Va-t'en avec ton attirail du diable !»

Elle disparut dans sa roulotte et l'oncle Henri resta tout surpris de cette explosion de colère.

« Ces gens sont étonnants, dit-il. Quel endroit curieux! Je retourne à la maison aujourd'hui, mes enfants, et si vous le voulez bien, je vous emmène. Je ne crois pas que vous soyez à votre place ici.

— Oh ! papa ! s'exclama Claude, très contrariée. Tu voudrais que nous partions quand nous venons à peine de nous installer? Aucun de nous n'en a la moindre envie, n'est-ce pas, François? »

Elle se tourna vers son cousin, et lui lança un

coup d'œil éloquent. François répondit aussitôt:

« Claude a raison, mon oncle. Il nous a fallu quelques jours pour nous habituer ici, et nous commençons juste à bien nous amuser. Qu'en penses-tu, Annie? Et toi, Mick?

— Nous sommes d'accord avec vous», répondirent-ils, et Dagobert frappa de la queue par terre en signe d'approbation, avec un sonore « Wouf ».

« Je vois qu'il est inutile d'insister, dit l'oncle' Henri en se levant. Je partirai donc seul. »

Les enfants l'accompagnèrent jusqu'à la station d'autocar. Celui-ci arriva bientôt. L'oncle Henri embrassa sa fille et ses neveux.

« Au revoir, mes enfants, dit-il. Que dois-je dire à ta mère, ma petite Claude? Elle attend avec impatience que je lui rapporte des nouvelles de vous tous! »

L'autocar démarrait.

« Dis-lui que le Club des Cinq s'amuse! crièrent les enfants. Au revoir, oncle Henri, au revoir! »